N° 240 — Tome LXVII 15 Juin 1907

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, R. DE BURY,
FRÉDÉRIC CHARPIN, JACQUES DAURELLE, JACQUES DES GACHONS,
LOUIS DUMUR, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH, LÉO LARGUIER,
PHILÉAS LEBESGUE, TRISTAN LECLÈRE, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL,
CHARLES MERKI, GEORGES POLTI, PIERRE QUILLARD, RACHILDE,
PAUL SOUCHON, K. STANISLAWSKY, LAURENT TAILHADE, JOSÉ THÉRY,
et les signataires des réponses à notre consultation internationale :
LA QUESTION RELIGIEUSE

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVII

SOMMAIRE

Nº 240. — 15 JUIN 1907

REVUE DE LA QUINZAINE

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

WANDA DE SACHER-MASOCH

onfession de ma vie, avec 2 portraits. Volume in-18.. 3.50

HENRI DE RÉGNIER

Peur de l'amour, roman. Vol. in-18.... 3.50

ALFRED DE MUSSET

rrespondance, 1827-1857,

illie et annotée par Léon Séché, avec la reproduction en héliogravure d'un por-
nédit d'A. de Musset d'après la miniature de Mlle Marie Moulin (Salon de 1848).
imile d'un autographe et d'un dessin à la plume inédit d'A. de Musset. Vol.
.... 7.50

ALFRED DE MUSSET

s plus belles pages d'Al-
ed de Musset, avec une notice. Portrait inédit par Clesinger gravé sur bois. Vol. in-18............. 3.50

REMY DE GOURMONT

n Cœur Virginal, roman, couverture dessinée par Georges d'Espagnat. Vol. in-18. 3.50

EDMOND LEPELLETIER

ul Verlaine, **sa Vie, son Œuvre,** avec un portrait en héliogravure et un autographe. Un fort volume in-18.................. 3.50

LÉON SÉCHÉ

fred de Musset, *d'après des documents inédits.* Tome I: **L'Homme et l'Œuvre, Les Camarades;**
II, **Les Femmes.** Deux volumes in-18. Prix des 2 volumes.......... 7 fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VIe

Collection des plus belles pages

Alfred de Musse

Avec une Notice. Portrait inédit par Clésinger. Vol. in-18...................

Théophile

Avec une Notice de Remy de Gourmont et le Portrait de Danet. Vol. pet. in-16...

Tallemant des Réau

Avec une Notice. Vol. in-18..

Henri Heine

Avec une Notice et un Portrait. Vol. in-18 (4e édition)......................

Rivarol

Avec une Notice et un Portrait. Vol. in-18 (3e édition)......................

Chamfort

Avec une Notice et un Portrait. Vol. in-18 (3e édition)......................

Rétif de la Bretonn

Avec une Notice et un Portrait. Vol. in-18 (5e édition)......................

Gérard de Nerva

Avec une Notice et un Portrait. Vol. in-18 (3e édition)......................

LES

DÉTRACTEURS DE JEAN-JACQUES

—

Ceux qui suivent les événements de Russie savent qu'il y a s Russes et des « vrais Russes ». A la différence des Russes ıs épithète, qui se bornent à appartenir à un parti selon leurs nions et leur tempérament, les « vrais Russes » arborent prétention de parler au nom de la Russie tout entière ; ils ıt la Russie, ils la représentent dans son essence et dans ı histoire, ils en constituent l'émanation, ils sont l'âme de ı passé et lui indiquent d'un doigt décisif son avenir. Et nme les « vrais Russes » ne sont pas contents de ce qui se sse, comme tout ce qui sent la révolution et l'occidentame est contraire à l'idée qu'ils se font de la Russie, ils dé-ncent à grands cris les fauteurs du désordre, invoquant ıtre eux les rigueurs d'une répression à outrance et, mettant x-mêmes la main à l'ouvrage, les massacrent tant qu'ils uvent.

Il existe aussi des « vrais Français ». Mais, disons-le tout de te, les « vrais Français » sont plus intéressants que les rais Russes ». Ce ne sont pas seulement des impulsifs et des ctrinaires, ce sont aussi des penseurs spécieux et des théo-iens de talent. Ils sont en outre moins rudimentaires. Au ı de procéder par l'organisation de pogromes de juifs, d'in-lectuels, et des assassinats de députés, ils s'en prennent à s livres et s'attaquent à des noms. Ceux qu'ils tuent s'appel-ıt Rousseau, Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Musset, gny, Michelet, Quinet... La liste est longue, et c'est en

somme plus d'un siècle d'histoire, que l'on osait avant eu qualifier de glorieux, dont ils demandent la proscription, a nom de la France, — de la France qu'ils sont.

Seulement ils ont le tort de venir longtemps après les fait accomplis. Alors que les « vrais Russes », eux, malgré grossièreté de leurs moyens et la vulgarité de leurs concep tions, arrivant à temps et opérant au bon moment, peuve encore nourrir l'espoir de détourner, à force de sauvagerie, cours des événements qui leur déplaisent, les « vrais Fra çais », plus d'un siècle en retard, se trouvent devant un m de passé et n'ont guère à attendre d'autre succès de leur équ pée que le lustre qui peut résulter pour eux-mêmes de l'écl de leur harnachement, de l'élégance de leurs armes, de le ingéniosité et de leur mauvaise foi.

Voyons-les.

Nous négligeons Coppée, le capucin de la bande, dont l'a deur qui s'éteint se borne maintenant à prier le cœur Christ « qui aime les Francs ». Mais voici Lemaître, vo Faguet, voici Barrès. Voici la phalange bardée d'argume de l'*Action française*, qui décide la méthode de combat et co bine les plans d'attaque : voici Maurras, le paladin du d d'Orléans, Soury, le clérical athée ; voici Lasserre, cha pion de l'Université, le tranchant Dimier, Montesquiou, Ba ville, Corpechot; voici Vaugeois, qui a revêtu l'armure Jeanne d'Arc et caracole devant Orléans...

Ayant déclaré la guerre au XIXe siècle, ils y cherche cependant des alliés. Bonald et Maistre sont leurs homm Mais ils ne leur suffisent pas. Il leur faut des figures pl impressionnantes. Ils se sont annexé le pessimisme historiq de Taine et le systématisme synthétique d'Auguste Com Passant les frontières, malgré leur exclusivisme français catholique, ils vont relancer Carlyle, ils se réclament volonti de Goethe et, par un audacieux tour de passe-passe, s lequel il serait bon de s'expliquer un jour avec eux, ils c accaparé Nietzsche.

Ainsi munis de sérieuses lettres de chevalerie, cuiras d'un vieil acier frotté à neuf et qui reluit au soleil, fleuris belle rhétorique et déployant une grande oriflamme où se brodée la devise ORDRE sur un filigrane assez disctinct fleurs de lys, ils ont vraiment l'air de quelque chose.

§

ux époques d'exaltation catholique, on reconnaissait la
ı du diable dans tout ce qui faisait obstacle au triomphe
a foi. Nos modernes croisés ont aussi un ennemi particu-
dont ils découvrent avec horreur l'œuvre néfaste au fond
out ce qu'ils détestent et de tout ce qu'ils poursuivent. Ce
le, c'est Rousseau.

emblable au Malin gothique, le philosophe genevois revêt
s leur imagination des aspects aussi divers que fantas-
s. Tantôt, c'est un torrent, « le plus subversif qui se soit
ais déchaîné parmi les hommes », un « virus », un « lion
gné (1) » ; tantôt, c'est un « fol androgyne », qui « se cou-
sous l'univers comme pour en subir un immense frôle-
t », un « cauchemar », un « rongeur » dont les « fantai-
moroses » exhalent une « odeur de cadavre (2) » ; tantôt
fou », un « pécheur », un « rêveur ivre », un « auto-
cte outrecuidant », un « anarchiste », un « misérable », un
otestant (3) »... Son apparition, sa venue « du dehors (4) »
que le commencement d'une ère funeste, qui n'est pas près
re close. Il a ensorcelé des générations. Il a perverti l'âme
aine. Son crime, c'est d'avoir engendré le romantisme, et
titre il représente bien le génie du mal, du mal moderne.
ue Rousseau soit l'auteur responsable du romantisme,
t ce qui ne fait pas l'ombre d'un doute pour nos « vrais
nçais ». « Il en est l'aïeul, précise M. Jules Lemaître, et
teaubriand en est le père. » Ce qu'il « a légué aux généra-
s qui l'ont suivi, c'est le romantisme. » Les *Confessions* l'ont
lé « du premier coup » et étant, « dans leur essence même,
ivre d'impudeur », ont engendré « la moitié de la littérature
siècle dernier ». La *Nouvelle Héloïse*, d'autre part, fut la
ère gigogne des sophismes romantiques et des rêves orgueil-
(5) ». Et M. Lasserre : « Rousseau n'est pas à l'égard du
antisme un précurseur. Il est le romantisme intégral. Pas
théorie, pas un système, pas une forme de sensibilité ne
ndiqueront par la suite la qualité de romantique ou ne la
vront, qui ne se trouvent recommandées ou autorisées

Pierre Lasserre : *Le Romantisme français*, 1 vol. in-8°, « Mercure de France ».
Ib., *id.*, cité par M. Gaston Deschamps, dans *le Temps*.
Jules Lemaître : *Jean-Jacques Rousseau*, 1 vol. in-18, Calmann-Lévy.
Ib., *id.*
Ib., *id.*

par son œuvre... Rien dans le romantisme qui ne soit Rousseau. Rien dans Rousseau qui ne soit romantique (1). « Chateaubriand, Mme de Staël, Senancour, Lamarti Hugo, Musset, Sand, Michelet », spécifie encore M. Ju Lemaître, telle est la descendance littéraire de Jean-Jacqu

Si cela est vrai, c'est une belle postérité, et, comme le dis le professeur Marc Monnier dans sa conférence à l'Aula l'Université de Genève, lors des fêtes du centenaire, en 18 « voilà des enfants qui compensent amplement ceux qu'il a le plus grand tort de mettre aux Enfants-Trouvés (2) ».

Mais cela est-il vrai? Si Rousseau peut être considéré com la première incarnation brillante d'un état nouveau de la se sibilité, d'une manière autre d'envisager la vie, est-il exact dire que cet état nouveau, que cette manière autre soient création personnelle, qu'avant lui le romantisme — puis

(1) Pierre Lasserre : *op. cit.*

(2) On a noirci beaucoup trop de pages sur cette affaire des enfants aband Mme Macdonald, dans son livre : *Jean-Jacques Rousseau, a new study in cism* (Londres, 1906), s'efforce d'en laver Rousseau. C'est prendre beaucou peine, car, ainsi qu'on l'a fort justement rappelé, les mœurs de l'époque chaient à cette façon de concevoir les devoirs paternels aucune espèce d'import Voici le passage de Rousseau :

« Quant à Madame La Selle, je continuai d'y aller manger assez souvent le départ d'Altuna. J'y apprenais des foules d'anecdotes très amusantes, et j aussi peu à peu, non, grâces au ciel, jamais les mœurs, mais les maximes q vis établies. D'honnêtes personnes mises à mal, des maris trompés, des fe séduites, des accouchements clandestins, étaient là les textes les plus ordin et celui qui peuplait le mieux les Enfants-Trouvés était toujours le plus appl Cela me gagna ; je formais ma façon de penser vers celle que je voyais en chez des gens très aimables, et dans le fond très honnêtes gens, et je me Puisque c'est l'usage du pays, quand on y vit, on peut le suivre. Voilà l'exp que je cherchai. » *Confessions*, part. II, liv. VII.

Les seules statistiques qu'on trouve sur les Enfants-Trouvés à Paris au XVII cle sont données par le *Journal historique* (*Journal de Verdun*) à partir de Nous ne savons si l'on a déjà donné ces chiffres. Les voici :

Années	Baptêmes	Enfants trouvés
—	—	—
1766	18.772	5.604
1767	19.749	6.007
1768	18.578	6.025
1769	19.445	6.426
1770	19.549	6.918

Nous avons donné l'indication *baptêmes* au lieu de *naissances*, le chiff naissances étant fourni par les paroisses. Les enfants trouvés doivent d'a figurer dans ce chiffre, car ils étaient baptisés à l'hospice, ainsi qu'en fo nombre de pièces du registre des dépôts.

La population de Paris était, en 1765, d'environ 600.000 habitants. On pe que l'abandon des enfants nés hors mariage était la règle.

Aujourd'hui, pour une population d'environ 3.680.000 habitants (départem la Seine) et un chiffre de naissances de 76.896, dont 18.803 d'illégitimes, 410 enfants trouvés et 3.982 enfants abandonnés, au total 4.392. (Statisti 1904.)

; ainsi que l'on a baptisé cette phase de l'évolution de la
ıre — n'existait pas, et que sans lui le romantisme n'aurait
été? Ce serait accorder à un homme, quelque considérable
l soit, une importance, semble-t-il, excessive. Un homme
ombe pas du ciel comme un aérolithe. Il est avant tout le
duit de son époque et la création des circonstances qui le
erminent. Que ses qualités naturelles le prédisposent à
ir et à rendre plus complètement qu'un autre l'orientation,
nte ou déjà sensible, des esprits, et il en deviendra la person-
cation, il en donnera le type, il en constituera, pour ainsi
, la « marque » intellectuelle et morale, la réclame. Mais
'en sera pas l'auteur. L'auteur, c'est tout le monde, ce tout
nonde qui « avait plus d'esprit que Voltaire » et plus de
sion que Rousseau, parce qu'il avait créé Voltaire, comme
réa Rousseau.

)ue le romantisme fût déjà en puissance au moment où
n-Jacques trempait sa plume dans l'encrier d'où allait sor-
a Nouvelle Héloïse, qui passe pour la première manifes-
on authentique du romantisme, plusieurs faits significatifs
ıblissent. Sans céder à une erreur d'optique trop commune
ans remonter au moyen-âge, au XVIe siècle, à Shakespeare,
n'ont rien de romantique, mais qui ont été romantisés, ce
est bien différent (1), sans parler davantage du soi-disant
mantisme des classiques », invention peu lucide de feu
le Deschanel, et pour nous en tenir au sens aujourd'hui
isamment délimité qu'a pris le mot romantisme, cette modi-
tion dans les idées et les sentiments dont l'expression litté-
e atteint son sommet en 1830, je crois qu'on en trouverait
prodromes dès le XVIIe siècle, dans les sous-courants de
, de la littérature et de la religion. M. Remy de Gour-
ıt en relève déjà chez Théophile (2). Mais c'est au premier
s du XVIIIe siècle, en Angleterre, et au second, en France,
les signes se précisent. Voici quelques dates.

a Nouvelle Héloïse est de 1760. Quarante ans plus tôt, en
), paraît un livre dont un critique français a dit : « Ce fut
ournal de voyage, qui devint la lecture privilégiée d'un

Shakespeare n'est pas romantique, mais c'est un signe de romantisme
ir découvert Shakespeare.

Préface aux *Plus belles pages de Théophile*, un vol. in-16, « Mercure de
ce ».

peuple de matelots et de voyageurs, tandis que la grandeu philosophique de la pensée, l'heureuse idée de placer l'homm seul dans la création, face à face avec Dieu, et ramené à l vertu par la solitude, dut exercer une séduction poétique su tous les esprits. C'était déjà en germe la théorie de J.-J Rousseau : c'étaient les aspirations du dix-huitième siècl corrompu et blasé, vers l'éternelle jeunesse de la nature (1). Ce livre est *Robinson Crusoé*. Douze ans après arrive Thomso et ses *Saisons*. En 1741, c'est Richardson, avec *Paméla*, e en 1751, avec *Clarisse Harlowe*, dont Rousseau adoptera l forme épistolaire. *Les Nuits* de Young sont de 1742 ; *le Méditations et Contemplations* de Hervey, de 1746. Déjà cette époque, l'architecte Kent a fait prévaloir le système de jardins anglais, bien que le style classique continue à se des siner concurremment, même en Angleterre, jusqu'à la fin d siècle. Passons en France. En 1754, le marquis de Vaudière frère de Mme de Pompadour, directeur des beaux-arts, encou rage les tendances « au grand et à la vérité (2) ». Au Salo de 1755, figure *la Lecture de la Bible* de Greuze et une *Tem pête* de Vernet (3). Même année, en Allemagne, *Miss Sar Sampson*, de Lessing ; 1757, *le Fils naturel*, de Diderot ; 175 *le Père de famille* ; 1759, le premier *Salon* ; 1760 enfi l'année même de *la Nouvelle Héloïse*, voit paraître les premie chants d'Ossian.

Ceci n'est en rien pour diminuer Jean-Jacques ; c'est pour situer. Son influence fut immense. Mais, chose curieuse, c'e surtout en Allemagne qu'elle s'exerça, littérairement du moin La *Sturm und Drang Periode* éclate en partie sur son nom et Hettner va jusqu'à avancer que, « sans l'influence de Rou seau, *Werther* et peut-être même *Faust* n'eussent point é possibles (4) ». En France, parmi les cadets littéraires d

(1) J. Demogeot : *Histoire des littératures étrangères, considérées dans leu rapports avec le développement de la littérature française*, 2 vol. in-12, Hachet

(2) Les évolutions du goût se sont toujours produites au nom de la « vérité ». C' pour être plus vraie que la Renaissance a eu lieu, pour être plus vrai que « Malhe est venu », pour être plus vrai qu'a surgi le romantisme, pour être plus vrai q réagi le naturalisme ; c'est avec la prétention d'être plus essentiellement vrai q nous avons vu régner quelque temps le symbolisme, et ce que nous cherch maintenant, c'est encore à être plus vrais. Mais la vérité de la veille est toujours convenu du lendemain.

(3) Nous ne tenons pas compte de la première série des *Ports de France* de V net, qui paraît à ce même Salon, non plus que des envois d'Italie de Greuze, 1757, qui rappellent trop les faires antérieurs.

(4) Herm. Hettner : *Literaturgeschichte des XVIII Jahrhunderts*, 1856-70, 3 v

n-Jacques, Bernardin de Saint-Pierre seul le subit. Beau-rchais, le plus vif talent de la fin du siècle, lui échappe : il voltairien. Aussi le romantisme de 1830 s'imagine-t-il oir à Rousseau beaucoup moins qu'il ne lui doit en réalité. st influencé par l'Allemagne et par l'Angleterre. Gœthe et ron sont ses dieux. Et cet oubli de Rousseau va si loin que, ns les pages d'ouverture de *la Confession d'un Enfant du cle*, où Musset cherche à définir ce qu'est le romantisme et à pliquer d'où vient la « maladie du siècle », alors qu'il parle 93, de Napoléon, de Chateaubriand, qu'il cite Montesquieu, il encense Byron et qu'il appelle Gœthe « le patriarche ne littérature nouvelle », le philosophe de Genève n'est me pas nommé.

§

Mais pourquoi les « vrais Français » en veulent-ils au nantisme ? C'est que le romantisme, d'après eux, c'est la olution. « Le romantisme et la révolution sont reliés l'un à tre. Des origines communes leur sont découvertes. Tous ux proviennent des mêmes principes (1). » Et comme Rous-u est coupable du romantisme, il l'est également de la révo-ion. « Il fut le Dieu de la Révolution... C'est Rousseau qui nnera le ton à la Révolution et qui approvisionnera les nmes de 93 de clichés... Comme il lui donnera son vocabu-re, par les *Lettres sur les Spectacles*, il donnera à la Ré-ution ses fêtes, de même qu'il lui donnera, par *le Contrat ial*, sa conception de l'Etat (2). » « La Révolution est le nantisme politique. Comme le romantisme, elle a pour e Jean-Jacques Rousseau. Et comme Jean-Jacques Rous-u est le romantisme, il est la Révolution (3). »

Que le romantisme soit la manifestation littéraire de l'esprit olutionnaire, c'est ce que nous ne discuterons pas. C'est sible, et il faut reconnaître qu'il y a tout au moins des coïn-ences remarquables. Si elles ne s'étaient produites qu'en nce, ce serait déjà intéressant, mais ces mêmes coïncidences eu lieu en Angleterre et en Allemagne, ce qui est signifi-if. Dans ces deux pays, l'explosion du romantisme a accom-

) Jacques Bainville : *Jean-Jacques Rousseau et le romantisme français*, ercure de France » du 15 avril.
) Jules Lemaître : *op. cit.*
) Jacques Bainville : *art. cit.*

pagné, doublé, comme en France, l'explosion révolutionnair
Mais, par ce fait, Rousseau se trouve déchargé de la paterni
glorieuse et redoutable dont on veut lui faire endosser la seu
responsabilité. La révolution anglaise, en effet, a préc
d'un siècle la révolution française, et si, comme le veule
MM. Jules Lemaître et Lasserre, la révolution, c'est « l'ind
vidualisme », celui-ci comme celle-là sont antérieurs de ving
cinq ans à la naissance du petit Jean-Jacques dans le « cab
net » de l'horloger de Genève (1).

Pas plus donc qu'il n'a créé le romantisme, Rousseau n
créé l'esprit révolutionnaire. Si l'on tient absolument à trouv
à ce dernier un père vraisemblable, il faut remonter jusqu
Locke. C'est Locke qui, le premier, jette dans le fouillis d
idées théologiques, philosophiques et politiques du XVIIe siè
ces clartés de simplicité et de bon sens qui sont l'aurore
l'âme moderne. En 1690, paraît son *Essai sur le gouverneme
civil*, prélude du *Contrat social*. Ses *Pensées sur l'éducati
des enfants* contiennent en germe *l'Emile*. En 1695, il pub
le Christianisme raisonnable, dont ses disciples Collins
Tindal pousseront et développeront les principes et dont T
dal tirera en 1730 son *Christianisme aussi ancien que le mon*
qui exercera une influence si profonde sur Voltaire. Enfi
dès 1673, de concert avec lord Shaftesbury, Locke, inspir
teur encore en cela de Rousseau, rédigeait les lois de la Car
line, où il introduisait la tolérance religieuse, la liberté de
presse, le jugement par le jury et l'indépendance indiv
duelle (2).

Et cependant Locke non plus ne peut être tenu pour
créateur de l'esprit révolutionnaire. Comme tous les gran
mobiles humains, l'esprit révolutionnaire au XVIIIe siècle f
le produit de causes économiques générales et profondes,
n'a nullement dépendu de l'apparition d'un homme et de l'él
boration d'un cerveau. Ce qui le prouve, c'est que la plupa
des ouvrages du philosophe anglais ont été écrits après

(1) Cf. J. Demogeot, *op. cit.* : « La révolution de 1688 rendit l'Angleterre à e
même... Dès lors les lettres comme le pouvoir redevinrent une propriété nationa
dès lors aussi commença le mouvement moral du dix-huitième siècle, que la Fra
devait bientôt recevoir, accélérer et transmettre à l'Europe. L'esprit général,
pour ainsi dire le principe vital de cette nouvelle ère, c'est la liberté individuelle

(2) « Ainsi Locke préparait d'un côté la philosophie française par ses ouvrag
de l'autre la liberté américaine, et, par contre-coup, la Révolution française par
projets de législation. » J. Demogeot, *op. cit.*

volution de 1688 et sous l'influence des événements, dont il été le théoricien bien plutôt que l'instigateur. De même, sprit révolutionnaire existait en France, avec ses principales ractéristiques, avant l'apparition de Rousseau. Le génie expression du Genevois, joint aux particularités de son tempément, ont imprimé sans doute un certain accent à la révotion ; mais sans Rousseau, la révolution n'en aurait pas oins eu lieu et elle n'aurait probablement pas été bien difrente de ce qu'elle fut. Elle aurait peut-être été plus implablement romaine, moins sentimentale et humanitaire. Il y rait eu plus de sang versé et moins de grands mots proncés, plus de tragédie et moins de mélodrame. Et c'est ut. Quant à Rousseau, ce fut l'instrument merveilleusement te à rendre, en la modulant, la grandiose mélodie qui naisit de toutes parts, enthousiasmait les imaginations et reuait les foules. C'est parce que la France était révolutionnaire e l'homme qui se trouvait organisé pour exprimer le mieux qu'elle éprouvait, et ce qu'il éprouvait par elle, a eu l'influence acte que cet accord devait déterminer. Si la France n'avait s été prête à la subir, avec le même déploiement de génie, nfluence de Rousseau eût été nulle Mais partout où s'élevait pathétique mélodie, le même phénomène de concordance se produisait. Voilà pourquoi le succès de Rousseau fut considérable en Allemagne, qui tressaillait aussi. Voilà pourquoi il t actuellement énorme en Russie, où, quelque vieux que soit nstrument, c'est encore lui qui sert (1).

1) On sait l'influence de Rousseau sur les écrivains à tendances révolutionnaires, particulier sur Dostoïevsky et Tolstoï. Ce qu'on sait moins, c'est que les députés a Douma arrivent tout imbus d'idées rousseauistes. Citons entre mille preuves commencement du discours du pope Tikhvinsky, député constitutionnel-démote, sur la peine de mort, l'un des plus retentissants prononcés à la Chambre sse: « A droite, on proclame: « La peine de mort pour les criminels! » Sachez on ne naît pas criminel. Chaque homme en naissant a l'âme pure comme le stal. (*Applaudissements.*) A qui donc la faute si l'homme devient un criminel ? nous autres, pasteurs de l'Église (*applaudissements bruyants sur tous lès ncs*), à la société, mais surtout au gouvernement (*applaudissements à gauche*). ppelez-vous ce qu'a dit notre inoubliable Dostoïevski: « S'il en est, Messieurs, méritent la peine de mort, ce sont ceux qui enseignent. » (*Applaudissements à uche et au centre.*) Tout meurtre, quel qu'il soit, est un crime, mais le meurtre arrêt de justice, le meurtre commis dans une société chrétienne au nom de eu, c'est le plus criminel des meurtres. (*Tonnerre d'applaudissements.*)... En tu des règlements, nous sommes tenus d'assister les personnes condamnées à rt. Que pouvons-nous leur dire, nous autres, popes, en arrivant dans leur celle ? Nous ne pouvons que tomber à leurs pieds et implorer leur pardon pour une iété qui elle-même ne sait pas pardonner! » (*Applaudissements prolongés à gau- et au centre.*) — (Séance du 25 mars 1907.)

Or, méconnaissant le déterminisme des grands mouvemen
de l'histoire, se figurant qu'il suffit d'un homme pour les pr
voquer et se refusant à admettre que la France, « la vra
France », pût être révolutionnaire, nos gens avaient beso
d'un *diabolus ex machina*. Rousseau leur parut mériter c
honneur. Mais par-dessus sa tête ou à travers sa « diablerie »
c'est à la révolution qu'ils en veulent. Telle est la raison, hau
tement avouée d'ailleurs, de leur campagne.

§

Pourquoi en veulent-ils à la révolution ? C'est, disent-il
qu'ils sont partisans de l'ordre et que révolution signif
désordre. « C'est l'infini de la destruction, clame M. Lasserre.
la subversion éternelle... le dissolvant de l'ordre. Par là mêm
la révolution est le dissolvant de l'individu, dont la prospéri
dépend de la vigueur de l'ordre (1). » Au contraire, la contr
révolution est la « physique éternelle des sociétés ».

Le prétexte est bien trouvé. L'ordre! Tout le monde e
partisan de l'ordre. Encore s'agit-il de savoir de quel ord
et s'il y a réellement besoin d'être contre révolutionnaire po
être partisan de l'ordre (2). A considérer l'argument d'
peu près, je crains bien qu'il ne se change en sophisme, pl
absurde et plus fallacieux que les pires qu'on impute
Rousseau.

Qu'est-ce, en effet, que le « désordre » révolutionnaire? C
n'est pas autre chose que la destruction d'un ordre mauva
qui ne convient pas ou qui ne convient plus à la vie. Si l'o
dre que la révolution cherche à détruire est encore bon,
résiste, et la révolution échoue. Si la révolution l'emport

(1) *Op. cit.*

(2) Cf. Chambre des députés, séance du 7 mai : « M. BRIAND: N'isolez pas, Mo
sieur, une phrase de tout un discours que j'ai prononcé ; vous lui donnerez alo
un sens qu'elle n'avait pas. J'opposais alors dans mes paroles, et vous le sav
l'action légale de la classe ouvrière organisée aux procédés romantiques et révo
tionnaires que vous pouvez préconiser, que je considère, moi, comme dangere
et absurdes. (*Applaudissements à gauche.*) — M. BLANC : Non. Votre langag
tout votre langage a changé Vous êtes aujourd'hui ministre; alors, vous ét
socialiste. — M. BRIAND : Et je le suis encore; mais je ne suis pas anarchi
comme vous. »

Et séance du 13 mai: « M BRIAND : Nous ne vous appelons pas à une œuvre
régression sociale; ce n'est pas dans la rigueur et dans la répression qu'on p
trouver la voie du progrès .. Mais l'œuvre du progrès à laquelle nous vous co
vions n'est possible que par l'ordre. »

Nous ne sachons cependant pas jusqu'ici que M. Briand, partisan de l'ordre, s
contre-révolutionnaire.

est que l'ordre qu'elle détruit ne valait plus rien et ne satis-
sait plus aux conditions de vie du groupe social qui le
jette. C'est donc « une naïveté horrible » — pour employer
e expression favorite d'un de nos auteurs — que de vouloir
ttaquer à une révolution qui a réussi, autrement que pour
tudier du regard désintéressé et perspicace de l'historien.

Mais non, on préfère s'indigner, accuser, et ceux qu'on
cuse, ce ne sont pas les hommes qui ont rendu la révolution
tale, les mauvais soutiens, les piliers pourris de l'ordre
roulé, mais ceux qui, à force de talent, de courage et de
oble passion, ont réalisé cette révolution nécessaire et poussé
rdiment la roue embourbée de l'évolution.

On parle de « sages réformes » qui auraient pu se faire et
xquelles les révolutionnaires auraient mieux fait de consa-
er leur ardeur. Mais ceux qui parlent ainsi après coup ne
nt jamais là pour proposer les « sages réformes ». Ce n'est
e lorsqu'ils se voient déjà emportés par le torrent qui a rompu
s digues qu'ils invoquent, trop tard, ces « sages réformes »,
bliant qu'*elles n'ont pas été faites* et que, *si elles avaient
é faites*, la révolution n'aurait pas eu lieu. L'exemple
tuel et vivant de la Russie d'aujourd'hui montre suffisam-
ent combien il faut de sang, de violences, de désastres — de
sordre — pour obtenir même ces « sages réformes » d'un
uvoir qui ne cède que pied à pied et contraint par la force
volutionnaire.

C'est qu'en réalité les contre-révolutionnaires ne sont pas,
mme ils le prétendent, des « partisans de l'ordre », mais
ulement des « partisans de l'ordre ancien », des réaction-
ires, ce qui n'est pas la même chose. Et pour conduire leur
phisme jusqu'au bout, pour lui conférer une apparence de
leur, ils ne trouvent rien de mieux que de calomnier intel-
ctuellement les révolutionnaires en les faisant passer pour
s « partisans du désordre ». L'invention est aussi baroque
e fausse. Si chez les hommes de droite on trouve beaucoup
partisans de l'ordre pour l'ordre, de n'importe quel ordre,
hasard, pourvu qu'il soit ancien, chez ceux de gauche, on
trouve pas ou extrêmement peu de partisans du désordre
ur le désordre. Lorsque les hommes de gauche veulent
truire un ordre de choses ancien qui ne leur paraît plus
tisfaire aux conditions actuelles, ce n'est pas pour installer

le désordre à la place, mais, à la faveur d'un désordre mo mentané, pour instaurer un ordre de choses nouveau et plu satisfaisant.

Ce qui montre que les soi-disant partisans de l'ordre n sont, en effet, autre chose que des réactionnaires, c'est qu lorsqu'on leur fait entrevoir un ordre beaucoup plus solide beaucoup plus strict — et qui devrait par conséquent leu plaire beaucoup plus — comme, par exemple, le socialism (qu'ils déclarent eux-mêmes, eux surtout, devoir être, s jamais il triomphe, un « esclavage » pire que tout ce qu'on vu) — ils n'en veulent pas, et l'on voit ces illogiques se con tredire eux-mêmes, on les entend crier : liberté ! (c'est-à-dire pour employer toujours leur langage, désordre) et : vou annihilez l'individu ! (l'individu, c'est-à-dire, toujours selo eux, romantisme et révolution.)

Ce qu'ils veulent, ce n'est donc pas l'ordre, mais le retour un ordre ancien, usé, périmé et *désormais inefficace*. Ce n sont pas des Français, ce sont des Espagnols. Ils contemplen leur passé. Ils retournent aux ancêtres, et l'on ne sait pour quoi ils s'arrêtent en route, dans cette route régressive, et r remontent pas, en compagnie de Jean-Jacques, jusqu'à la pr histoire ou à l'ordre patriarcal. « Ils vivent dans des cim tières », comme on l'a dit de M. Barrès, l'un d'eux. Ce qu'il veulent, ce n'est pas la vie, c'est la mort.

§

« La formation des puissances sociales est aussi fatale dan l'ordre social que la pesanteur dans l'ordre physique », nou dit M. Lasserre. Oui, mais pour qu'il se forme des puissanc sociales, il faut qu'il s'en détruise. Or, qu'est-ce que « la puis sance sociale », qu'est-ce que « l'ordre », au moment où le idées révolutionnaires entrent en jeu ? C'est l'ordre d Louis XV ! c'est l'ordre russe ! En réalité, le pire des déso dres : celui de la pourriture et de la déliquescence.

Ordre français : 1756 (année du *Contrat social*), commence ment de la guerre de Sept ans ; 1757, défaite de Rosbac perte de Chandernagor ; 1758, désastres sur mer, défaite d Crevelt, ruine de Cherbourg par les Anglais ; 1759, défaite d Minden, perte de la Guadeloupe et du Sénégal, perte d Québec ; 1760, perte du Canada ; 1761, défaite de Filling

ausen, perte de Pondichéry et de Mahé; 1762, perte de Casel, perte de la Martinique et de Grenade; 1763, abandon de Louisiane, humiliant traité de Paris... Dilapidation des nances, déficit annuel de 200 millions, marche à la banqueoute, misère...

Ordre russe: vols, concussions, administration malfaisante, ouvernement incapable, ignorance, persécution, tribunaux 'exception, exécutions, tortures dans les prisons... Le Yalou, ort-Arthur, Liao-Hang, Moukden, Tsoushima... Dette extéeure colossale, déficit annuel d'un milliard, marche à la anqueroute, famine...

Quel désordre, vraiment, ne vaudrait mieux qu'un ordre areil? Et c'est pour le maintenir ou pour regretter sa dispaition que l'on incrimine les idées révolutionnaires!

Je sais bien que nos soi-disant défenseurs de l'ordre n'acepteront pas la leçon des faits. Plus utopistes que les plus topistes de ceux qu'ils dénoncent, ils imaginent un ordre déal, un ordre qui n'a jamais été réalisé parce qu'il est irréaisable, et qui se résoud en l'idée de théocratie. Pour établir t maintenir l'ordre,— l'ordre qu'ils rêvent, — il faut, en effet, n ou des individus très supérieurs au reste des hommes qu'il 'agit d'ordonner, des dieux, dont la supériorité soit évidente u s'impose. Or, nous savons bien que les hommes, si inégaux u'ils paraissent, sont, en somme, déplorablement égaux, et qu'il 'y a pas de telles différences entre eux que l'on puisse reconaître une race spéciale de « dirigeurs ». Ceux qui, par l'effet les circonstances ou par leur légère, accidentelle et presque égligeable supériorité (la différence entre Napoléon et le derier des Patagons est beaucoup moins grande qu'entre celui-ci t son troupeau de chevaux), se sont trouvés avoir à diriger les hommes se sont souvent lourdement trompés et ont apparu oujours si lamentablement inférieurs à leur tâche colossale ue vraiment il n'y a plus moyen d'avoir la moindre confiance lans ceux qui émettent la prétention de diriger, non plus que le conserver le moindre espoir que l'établissement d'un ordre lurable soit possible.

Aucune des tentatives d'ordre — d'ordre tel que l'entendent es contre-révolutionnaires — n'a réussi. Et pourtant l'ordre a eu la partie belle. Jamais on ne reverra de pareilles facilités pour établir une tyrannie bien organisée. Ni l'ordre d'Auguste

ni l'ordre de Charlemagne, ni l'ordre de Philippe II, ni l'ordre de Louis XIV, ni l'ordre de Napoléon I, ni l'ordre russe — non pas l'ordre de Nicolas II, que nous aurions vraiment honte de citer, mais celui de son arrière-grand-père, Nicolas I, l'ordre « qui régnait à Varsovie » — n'ont pu se conserver plus d'une génération. Ce ne furent que des moments d'équilibre, d'équilibre très instable. Serait-ce donc que, par sa nature même, l'ordre *doit* engendrer le désordre? Ou y aurait-il là une antinomie oubliée par Kant?

Il y a en tout cas lieu de remarquer que c'est encore dans les pays les plus avancés politiquement et socialement, dans ceux où jouent le plus grand nombre des libertés jugées jusqu'ici compatibles avec le fonctionnement des états, dans ceux où l'on se rapproche le plus des principes dits révolutionnaires, que l'ordre règne le mieux et depuis le plus longtemps : Suisse, Angleterre et toutes les colonies de peuplement anglo-saxon, Etats-Unis, Belgique, Hollande, pays scandinaves, Allemagne (1).

La grande faute de la France, c'est qu'ayant fait la révolution, au lieu de chercher l'ordre nouveau propre à succéder à la période nécessaire du désordre, elle a restauré maladroitement l'ordre ancien. La contre-révolution est ainsi faite : elle est régressive, elle restaurera éternellement Louis XVIII. Ce qui a rendu et continue à rendre la France faible, c'est l'incessante action contre-révolutionnaire, qui ne peut pas l'emporter, parce qu'elle est contre-nature, c'est-à-dire bien plus que contre-révolutionnaire, contre-évolutionniste, mais qui est assez forte pour maintenir l'état de trouble, de fièvre, de déséquilibre, — de désordre, — contre lequel justement on s'élève

(1) Nous rangeons l'Allemagne parmi les pays les plus avancés. Si dans son statut politique elle n'a pas adopté les idées les plus modernes, socialement elle prend place à un rang excellent ; c'est ainsi que, dans sa législation ouvrière, par exemple, elle a même dépassé sur bien des points les cantons suisses et les Etats-Unis. L'Allemagne doit constituer un mystère insondable aux yeux de nos contre-révolutionnaires, car ce pays d'imagination presque exclusivement romantique (soit individualiste) — Schiller, Gœthe, Beethoven, la philosophie idéaliste, Schopenhauer, Wagner, Nietzsche lui-même — est aussi celui où l'ordre est le moins troublé par la progression, cependant constante, de son évolution. Tandis que la France procède par bonds, revenant souvent en arrière pour mieux sauter — sauter plus dangereusement aussi, — l'esprit de transition est tel en Allemagne que l'on peut presque prévoir qu'une révolution aussi formidable que celle que représenter le passage de l'état capitaliste à l'état socialiste pourra s'y opérer sans grand cataclysme.

ne faut pas être contre-révolutionnaire, ce qui est une sot-, il faut être post-révolutionnaire (1).

§

Mais on nous dit : Votre raisonnement peut être admissible une façon générale ; il est faux dès que vous l'appliquez à la nce. La France est une nation spéciale. Elle avait trouvé formule, une formule heureuse, qui convenait à sa nature, quelle elle s'était faite et dans laquelle elle pouvait évoluer nquillement. La révolution est venue briser le moule, bouerser sa tradition. Or, cette révolution, ce n'est pas elle qui faite, elle ne la voulait pas, elle n'en avait pas besoin. Ce le prouve, c'est que l'idéal révolutionnaire n'est pas né chez , qu'il lui a été apporté de l'étranger, imposé du dehors, un homme qui n'était ni de sa race, ni de sa religion, par Genevois et un protestant.

On voit ici la tactique contre-révolutionnaire. Elle consiste bord à établir que la condition de vie pour la France est ns l'ordre, un ordre fait pour elle, à son image et dont le Ie siècle a été la glorieuse incarnation ; puis à montrer cet ordre a été brusquement et artificiellement rompu par évolution ; à attribuer ensuite cette révolution à l'action n homme ; enfin à constater simplement que cet homme n'é- pas Français.

Nous croyons avoir suffisamment répondu aux trois prers points. Nous avons dit que l'ordre louisquatorzien était enu le désordre de Louis XV ; pour le rétablir et empêcher évolution, il n'aurait fallu rien de moins qu'un génie ; et c'est uis XVI qui est venu. La révolution n'a pas été brusque ni ficielle ; elle a été longuement préparée par les faits, et fut si naturellement amenée par les circonstances, le dévepement des idées et les fautes de l'ancien régime, qu'elle en

(1) C'est ce qu'aperçoit bien, au reste, M. Pierre Lasserre, lorsqu'il en arrive son livre (pp. 348-361) à la critique du socialisme — qu'il déclare très justet, après M Aulard, contenu en germe dans Rousseau et dans les principes de — et à l'exposé des vastes transformations économiques qui sont en train de uveler le monde moderne. Nous ne le suivrons pas dans sa réfutation toute stique du socialisme. Quant à la formation des grands organismes modernes roduction et de travail, ne pouvant en nier la formidable puissance vitale, il tire en feignant d'y voir des faits de contre-révolution, sans songer un instant tout ce développement d'activité n'aurait pas été possible sans l'abolition des lèges et que les pays où il se manifeste avec le plus d'intensité sont précisét ceux qui sont nés tout entiers de la révolution et où les principes démocrati- ont été poussés le plus loin.

devint fatale. Elle ne dépendit pas d'un homme, mais el
fut le produit de tout un ensemble d'hommes qui étaient e
même temps celui de l'esprit nouveau soufflant de partou
Les idées romantiques et révolutionnaires existaient dès la f
du siècle précédent, et j'ajouterai que, si l'on veut bien se ra
peler que Locke, le premier qui les ordonna en théori
était lui-même le produit de la petite école de cartésiens fra
çais établis en Hollande, les Bayle, les Leclerc, les Basnag
dans l'intimité desquels il vécut, on devrait même leur assign
une origine purement française. La *tabula rasa* philosophiq
de Descartes n'avait pas tardé à engendrer une *tabula ra*
politique et sociale.

Il importe assez peu, après tout cela, que Rousseau, q
fut une retentissante parole, mais sans qui la révolution
s'en serait pas moins faite, ait été étranger ou français. Ex
minons cependant ce quatrième point.

On attache à ces questions de frontières politiques une in
portance vraiment excessive, et il est étrange de voir des ge
qui font profession de se préoccuper surtout de la race co
fondre ainsi perpétuellement la race avec la nationalité. Qu'e
ce qu'un Français, au point de vue ethnique? Exactement
produit du croisement d'un Celte, d'un Romain et d'un G
main. Qu'est-ce qu'un Genevois ? Non moins exactement,
descendant d'une tribu celte (les Allobroges), d'une colo
romaine et d'une peuplade germaine (les Burgondes). To
homme qui n'est pas issu du mélange de ces trois sangs n'e
pas, ethniquement, français et n'est pas non plus genevoi
Genève fut d'abord une ville gauloise, comme Lutèce, p
une cité romaine, comme Lutèce, enfin une capitale burgond
comme Paris une capitale franque (1). Rien n'est pl
français que Genève, et son assimilation doit être compl
avec les parties les plus authentiquement françaises de
France.

Par contre, un Béarnais, un Breton, un Provençal, un Gasc
même, qui n'ont pas cette triple ascendance, chez qui u
ou deux seulement des trois races ancestrales prévalent,
qui accusent d'autres mélanges inconnus au reste de la Fran
(Ligures, Ibères, Grecs, Phéniciens), sont infiniment moi
français qu'un Genevois, un Vaudois ou un Wallon ; beauco

(1) C'est à Genève que Clotilde fut demandée en mariage par Clovis.

gens qui se croient français, qui le sont sans doute de ionalité, au même titre qu'un juif d'Alger ou un mulâtre de Réunion, sont loin, à strictement parler, de la pureté ra-e d'un Rousseau ; tel est en particulier le cas de plusieurs ses principaux détracteurs, comme M. Lasserre, qui, si s ne nous trompons, est méridional, et M. Maurras, qui clame au moins, lui, franchement : « Je suis Romain. » Ou alors, si la nationalité doit primer la race, qu'on fasse revision soigneuse de l'histoire et de la littérature fran-ses et qu'on en écarte des hommes comme les deux Maistre, eph, cette idole et ce « maître » de nos contre-révolution-res, qui est né et a vécu sujet du roi de Sardaigne, et Xavier, a refusé de servir la France après la première annexion la Savoie et a préféré aller se faire sujet russe.

Mais non, les Maistre sont français et Rousseau ne l'est ! Rousseau, ce Celte, ce Latin et ce Bourguignon, et qui plus ce Parisien, non seulement de transplantation, mais d'ori-e, puisque les Rousseau étaient bourgeois de Paris et vaient émigré que cent cinquante ans avant la naissance Jean-Jacques dans l'ancienne cité de la Bourgogne trans-ane !

Mais sa qualité de Genevois n'entre que pour une moitié s le reproche qu'on fait à Jean-Jacques de n'être pas Fran-s. L'autre moitié, et non la moindre, aux yeux de nos « ro-ins », consiste dans sa naissance protestante. « Protestant ! » siffle sur sa flûte mauvaise M. Jules Lemaître. « Aven-er nourri de la moelle biblique ! » profère sur un ton de édiction M. Charles Maurras.

ci, il n'y a plus qu'à rire, ou qu'à se fâcher, et qu'à deman-en tout cas : De qui se moque-t-on ? La Réforme ne serait c pas française ? Mais tous les réformateurs, tous ceux ont apporté le protestantisme à Genève, depuis les pré-seurs jusqu'aux continuateurs, tous, sauf un, étaient des nçais. Farel, le premier, était Français; Froment était nçais; Olivétan était Français; Calvin, Français; Théodore Bèze, Français. Voilà pour les grandes figures. Passons aux s-ordres : Jean le Comte, Français; Jean Ribbit, Français; naventure Bertram, Français; Antoine de Chandieu, Fran-; Casaubon, Français; Perrot, Français; Castalion, Fran-; Goulart, français; La Faye, Français... Le seul qui n'ait

pas été Français fut Viret, qui était né à Orbe, dans le pays d
Vaud; mais il fit ses études à Paris et c'est à Paris qu'il devin
protestant (1).

Loin donc que la Réforme n'ait pas été française, on peu
dire que Genève devint encore plus française par la Réform
qu'elle ne l'était déjà par la race.

Refuserait-on de reconnaître chez un homme comme Calvi
l'ensemble éclatant de toutes les qualités qui distinguent l'in
telligence et le tempérament français? Pas Français, ce Picard
cet esprit clair, logique, brave, artiste, ce dialecticien et ce
organisateur, ce politique admirable et ce grand écrivain, qu
a renouvelé la langue avec la même maîtrise dont il a renou
velé la théologie (2)? Calvin, non Français! Rousseau, no
Français!

Qui donc alors est Français? Sans doute, le barthélemisan
Charles IX, fils d'Italienne, Louis XIII, fils d'Italienne, le Sic
lien Mazarin, ou Louis XIV, fils d'Espagnole, le Régent, fi
d'Allemande, Louis XV, fils de Piémontaise, Louis XVI, fi
d'Allemande, Louis XVII, fils d'Autrichienne, à peu près to
ce qui a gouverné ou représenté la « vraie » France depuis l
Réforme : voilà qui est de meilleur lignage, évidemment, qu'u
Calvin ou qu'un Rousseau. Pour ces derniers, il n'y au
jamais assez de frontières !

Mais alors, si tout sépare un Rousseau de la vie et de l
mentalité françaises, comment expliquer l'influence extraord
naire qu'il a eue en France? D'où viennent ces correspondanc
mystérieuses et profondes avec l'âme d'une race ? Commen

(1) Les éléments indigènes ne comptent presque pas dans l'histoire de notre
intellectuelle à cette époque. A part Viret et quelques chroniqueurs, Balard, Ro
Bonivard et quelques poétereaux, tout ce qui tient une plume est d'origine fra
çaise. » Virgile Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande*, t. I, p. 199.

(2) « Pour nous qui jugeons l'*Institution* à un point de vue littéraire, l'un
logiciens les plus puissants, l'un des écrivains les plus nerveux et les plus brilla
était né à la France. Rabelais n'aura pas moins de science, ni peut-être moins
style, mais il demeure un grand fantaisiste ; Montaigne aura plus d'aisance et p
de charme ; Calvin sera, de tous les auteurs du XVI[e] siècle, le plus vigoureux
plus sobre, le plus clair, partant le plus français. » Virgile Rossel, *op. cit.*

« Ferme, simple, sobre, clair et pur, son style est une merveille pour cette époq
où l'on ignorait la méthode et la gravité soutenues. Sa précision et son argum
tation nerveuse s'accordent bien avec la trempe énergique de son caractère.
expression est pleine, sa véhémence exempte de déclamation, son érudition
pédantisme. Tandis que Rabelais prend les Grecs pour guides, Calvin relève
génie latin, dont il aime la rigueur et l'autorité. Il inaugure enfin le plan harmoni
d'une vaste conception. Il substitue un ordre lumineux aux subtilités captieu
de la scolastique... Il est un des pères de notre idiome. » Gustave Merlet, *Cl
siques français*.

ıcevoir le mouvement énorme qu'il aurait déchaîné, cet intrus ,au dire de ses détracteurs, aurait créé toute la révolution, tout romantisme, tout le XIXe siècle? Exotisme? L'engouement ou lmiration pour un étranger ne déterminent que des influences surface. Jamais Shakespeare, Gœthe, Byron, pour prendre plus considérables influences sur le XIXe siècle, n'ont péné- directement les masses. Ce n'est en rien comparable. ısseau non Français reste incompréhensible (1).

Et l'on voit alors la bande des détracteurs, désorientée et ıante, réduite aux plus grossières mystifications et payer public d'erreurs matérielles ou de stupidités.

C'est M. Lemaître, qui dénature, sciemment ou par igno- ce, le sens du *Contrat social* (2), ou qui proclame naïve- ıt que « la souveraineté du peuple est un dogme protes- t, opposé par les pasteurs du XVIIe siècle au despotisme de ıis XIV (3) », oubliant ou ne sachant pas que la souveraineté ulaire, en Suisse, est bien antérieure au protestantisme que nulle part elle n'a été et n'est plus complète que dans

« Cette incompréhension de Rousseau, si frappante chez un homme aussi trant que M. Lemaître, nous la retrouvons dans toute l'analyse des œuvres de sseau. Le critique ne conçoit pas plus le succès et l'influence de l'écrivain qu'il ompris l'homme lui-même. Car enfin, ce succès, comment l'expliquer? Rous- dit-on, a adopté une simple attitude, son « rôle le tient » : il écrit son para- sur l'inégalité, — et voici, cet ouvrage tout artificiel remue le monde. M. Le- re n'en revient pas, comme de juste. Il dénonce dans le retentissement et uence de ce livre « une des plus fortes démonstrations qu'on ait vues de la e humaine ». — La bêtise humaine! Voilà une bien faible ressource pour quer le succès de Jean-Jacques dans un pays où, notoirement, tout le monde ıs d'esprit que Voltaire!... Et quand vous dites, ô critique, que le secret de on prodigieuse de Rousseau, c'est « la part d'absurdité qui est dans son œuvre », « le mystérieux attrait de l'absurde », il nous semble, à nous pauvres étran- que vous calomniez un peu le génie français, fait de juste mesure, de bon et de raison! Non, vraiment, Rousseau doit avoir déliré un peu moins que ne dites pour réussir si bien auprès de vos spirituels compatriotes. Ne serait- ıs que de grandes vérités éternelles, longtemps méconnues, se sont fait enten- travers l'ivresse de ses paradoxes? » Philippe Godet, *Jean-Jacques Rousseau par M. Jules Lemaître. Semaine Littéraire* de Genève, du 13 avril 1907. lieu de « vérités éternelles », disons simplement « vérités françaises de l'épo- , et l'observation de M. Philippe Godet sera d'autant plus vraie que Rousseau est pas l'inventeur, mais l'ordonnateur et le poète à un moment psychologique ıistoire.

Voir à ce sujet l'article de M. Georges Renard, dans la *Grande Revue* du ril dernier, motivant ces lignes justement sévères qu'il adresse au conféren- le la Salle de Géographie : « Eh bien, autant d'allégations, autant de contre- és, ou, si l'on aime mieux, de contre-sens. M. Lemaître n'a rien compris, littéralement rien, aux passages qu'il cite. Il dit quelque part que les idées ousseau sont « à faire frémir ». Ce qui doit faire frémir ou faire rire, comme oudra, c'est cette totale incompréhension d'une théorie politique aussi célèbre ın homme qui fut presque un chef de parti. »

Op. cit., p. 252.

les petits cantons catholiques, qui ont institué la *Landsg meinde* et la conservent encore.

C'est M. Maurras, qui représente Rousseau comme u « énergumène », « vomi du désert », et qui s'écrie : « En temps-là, passé la frontière française, mûrissait le septième le huitième siècle de la civilisation des modernes (1) », n'aya pas l'air de se douter qu' « en ce temps-là », si l'on excep Paris, Genève et la Suisse, étaient beaucoup plus civilisées q la France ; qui n'a probablement jamais lu la page où Jea Jacques compare « les riches et charmantes rives du pays Vaud, où la quantité des villes, l'innombrable foule du peupl les coteaux verdoyants et parés de toutes parts forment u tableau ravissant », avec la côte opposée, « pays non moi favorisé de la nature et qui n'offre pourtant qu'un specta de misère (2) » ; et qui n'est sans doute jamais allé se prom ner sur les bords du Léman pour constater qu'après trent cinq ans de république et malgré le développement pris p Thonon et Evian, la différence est toujours sensible, trace délébile de l'ordre sarde, auquel l'ordre français n'était gu supérieur.

C'est encore M. Lemaître qui, ne voyant dans la Révolut que la Terreur, veut en faire remonter la responsabilité à Je Jacques et, racontant l'histoire du baiser donné par le ph sophe à la petite Amélie de Boufflers, victime plus tard d tourmente de 93, se demande mélodramatiquement si ce b ser « n'était pas déjà celui de la guillotine » ; qui, affolé à dée du sang répandu, oublie tout le reste, c'est-à-dire causes véritables de la Terreur, les menées antipatrioti des contre-révolutionnaires, l'invasion étrangère, les ins rections de Bretagne et de Vendée, sans compter la détre paysanne et les suites des famines effroyables de 1788 et 17 et qui, parce que la jolie Amélie de Boufflers aura eu le coupé, traite Rousseau de misérable, sans songer davanta examiner ce que sont, après tout, que toutes les souffrance la Terreur, à côté de celles engendrées par les guerres mauvais gouvernement et le despotisme, à côté d'un mois Napoléon Ier, à côté de 1870 ou à côté de certaines semai du règne infame et lamentable d'un Nicolas II.

(1) *Action française*, 15 octobre 1899.
(2) *Nouvelle Héloïse*, IV, 17.

§

À un point de vue supérieur et plus philosophique, on croit ...abler Rousseau — et la Révolution avec lui — en dénonçant ...en démontrant la fausseté de ses idées. Que Rousseau ait ...veloppé des idées fausses, la chose est en soi indifférente. ...mportant est non qu'il ait eu des idées justes, mais ...s idées qui aient été capables de remuer les esprits, de créer ...e illusion assez puissante pour achever et remplacer les ...illes idées, incapables, celles-ci, de maintenir plus longtemps ...vie sociale, déjà reconnues fausses, elles, par l'expérience, ...munies de tout pouvoir ultérieur par l'usage qui en avait ... fait et la détérioration que le temps leur avait apportée.

« Si l'on appliquait jusqu'au bout les principes de la décla...tion des droits de l'homme, aurait dit, paraît-il, M. Aulard, ...s de la soutenance de thèse de M. Lasserre, on se battrait ...ssitôt dans la rue. » Qu'arriverait-il, si on appliquait ceux ... christianisme ? Tolstoï seul serait capable de répondre sans ...urire. — Toutes les fois qu'on formule un principe, il en ... de même. La réalisation absolue est impossible. Et cepen...nt c'est sur le principe qu'on se guide pour fixer une règle, ...ur agir, pour vivre. Il en est du principe comme du point ... de la ligne droite, qui n'existent pas absolument, et qui ...pendant servent de base à toute la géométrie. De même, ...cune figure géométrique pure n'a de réalité possible, et ...urtant c'est à la géométrie pure et idéale qu'on réduit tou... les réalités terrestres et célestes, par elle qu'on les mesure, ...'on les connaît, qu'elles existent en somme.

Les principes absolus sont des fictions. C'est évident. Tous ... principes, aussi bien ceux qui construisent que ceux qui ...truisent, aussi bien l'ordre que la révolution. Et c'est néan...oins de principes que découle l'histoire sociale des hommes, ...puis les dix commandements de Moïse et les lois de Manou. ...ut est faux, et c'est ce faux, c'est cette fiction qui crée les ...obiles d'agir, et il n'y a de mobiles que par là. Un de ceux ...i, par tempérament, serait porté à se rapprocher du groupe ...esprits dont il vient d'être question, mais un véritable pen...ur, celui-là, M. Jules de Gaultier, l'a bien vu, puisqu'il a ...t de l'éternelle illusion — disons l'éternelle séduction, car ... me refuse à appeler illusion ce qui est cause de vie — le

fondement de toute représentation psychologique et, ayan
consacré deux volumes à l'étudier (1), y a reconnu la raiso
même et la condition de l'action humaine. Bien loin donc qu
des mouvements comme le romantisme soient des causes d
mort, ainsi que le veulent les contre-révolutionnaires, il fau
y voir au contraire des moments d'activité intense et des sour
ces de vie, car ils sont puissants et ils engendrent la croyance
Y croire, tout est là. C'est la nécessité de toute politique, d
toute esthétique, comme de toute religion. Une religion, un
philosophie, un art auquel on ne croit plus est mort, mais i
n'est mort qu'à ce moment. La critique, elle, qui tue, n'est pa
source de vie, mais cause de mort. Ce n'est pas Rousseau
et le romantisme qui aboutissent au « nihilisme social », mai
ceux qui les tuent, cent ans après, et qui sont parfaitemen
incapables de créer la nouvelle illusion qui les remplacera.

La vie n'est la vie ni dans l'ordre, ni dans le désordre
mais dans le passage perpétuel de l'ordre au désordre et d
désordre à l'ordre (2). La révolution formidable du christia
nisme, révolte de l'esclavage antique contre l'ordre pourri de
maîtres, fut un formidable désordre. Il en sortit l'ordre d
l'Eglise. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les réorganisateu
ne construisent sur les nouveaux principes qu'en les adult
rant et en les faussant complètement, condition sans doute d
leur réalisation, de sorte que le résultat de la révolution e
toujours différent et souvent l'opposé de ce qu'elle voulai
Exemples : le catholicisme, sorti de la révolution chrétienne
Napoléon, sorti de la Révolution. Nous jouissons actuelleme

(1) Jules de Gaultier : *Le Bovarysme* et *la Fiction universelle*.

(2) « Est-il donc vrai que l'ordre dont nous relevons des traces dans l'univ
soit le signe d'une finalité générale inhérente à l'existence et qui devrait unir
un même faisceau de convergence tous les éléments qui s'y trouvent inclus ?
en était ainsi, l'ordre se montrerait incompatible avec le fait de l'existence phén
ménale Conçu au sens métaphysique comme une totalité hors de laquelle il n'
rien, l'univers, en proie à un ordre absolu, s'immobiliserait dans l'adaptation p
faite de toutes ses parties à son ensemble, s'anéantirait dans sa réalisation.
fait, l'existence se donne comme un compromis entre une part d'ordre et une p
de chaos. Une part de désharmonie et de conflit entre les éléments de l'existen
c'est là ce qui conserve à ces éléments, avec leur caractère distinct, leur réali
c'est ce qui les protège de se résorber en une indissoluble identité. Mais auc
état de connaissance ne serait possible s'il n'existait entre les choses un cert
nombre de relations constantes et régulières. L'existence d'un ordre fragmenta
est une condition *sine qua non* de leur existence. Il n'y a donc pas lieu de s'éto
ner si, en fait, les choses nous laissent voir des ordonnances partielles, mais
cette réalisation fortuite, à défaut de laquelle aucune réalité saisissable n'existera
il n'est pas légitime de conclure à une vocation des choses vers un ordre univer
où elles s'évanouiraient. » (Jules de Gaultier, *Mercure de France*, 15 mars 190

l'ordre bourgeois, gros à son tour de la révolution sociale. el ordre résultera-t-il de cet imminent désordre? Un ordre ement tout autre que la reconstruction qu'envisagent les ialistes. Mais un ordre qui n'en sera pas moins un *ordre iveau*.

L'homme intelligent sera donc avec l'évolution ; il sera avec pour ce qui devient. Pour l'ordre futur, lors de la fin d'une iode révolutionnaire ; pour la révolution, lors de l'effon-ment d'une période d'ordre. Actuellement, il semble que tout ce soit l'ordre qui soit en mauvaise posture : l'ordre pitaliste et bourgeois dans le monde occidental ; l'ordre narchique et autocratique dans le monde oriental (Russie, rquie, Perse). Une troisième partie du monde, par contre, raît être en génération d'ordre, au sortir d'une période de aos : c'est le monde jaune. L'homme intelligent que nous us plaisons à évoquer favorisera donc — de sa bienveil-ce intellectuelle, si c'est un contemplatif, ou de son effort, c'est un actif — la révolution sociale en France, Allema-e, Angleterre, Etats-Unis ; la révolution libérale en Russie, rquie ; le régime de l'ordre au Japon et en Chine.

M. Lasserre donne, en évoquant Gœthe, cette défini-n du classicisme : « Obéissance aux conditions de la durée ns les pensées et les travaux humains. Accord de nos opi-ns, de nos actions, de nos passions, s'il se peut, avec les objectives de la vie, arbitres féconds du sévère et du mal-sant ; accord de l'expression artistique avec le caractère versel des objets, et non pas avec l'accident des impres-ns subjectives ; accord des idées philosophiques avec les hmes fondamentaux et les grandes analogies que la nature met à l'expérience d'entrevoir en son sein... Né de l'éner-et de la hardiesse expérimentale de Prométhée, le vérita-le esprit classique, c'est de plier infatigablement aux lois de dre la matière, de siècle en siècle accrue, ou du moins va-, de l'expérience et de l'action humaine (1). » Et M. Bain-e, qui cite cette phrase, ajoute : « Il n'y a rien là, sans te, qui nie, rien qui rétrécisse, rien qui limite aucun or (2). »

(1) *Op. cit.*, pp. 474-475.
(2) *Art. cit.*

La phrase est belle, mais aussi « dans l'idéal » que toutes celles de Rousseau. A supposer qu'ils aient des lois, jamais l'ordre, jamais le classicisme ne s'y sont conformés, ni ne peuvent s'y conformer. Ils ont toujours « nié, rétréci et limité l'essor », toujours et partout, dans tous les pays et à toutes les époques. La phrase s'applique non à l'un des termes du doublet, mais au doublet lui-même, composé de ces deux termes : ordre, révolution, ordre, révolution, ordre, etc., etc., se poursuivant en leur balancement infini et fécond, qui est la vie même et, par conséquent, la seule vérité.

Les grands hommes — et Jean-Jacques en est un — sont ceux qui travaillent avec le plus d'efficacité à cette vaste pulsation.

LOUIS DUMUR.

TOROS DE MUERTE

.vec le mois de juin, les roses, les moustiques, les pois verts
 ciel bleu, apparaissent — exactes comme une échéance —
chroniques imprécatoires ou laudatives sur la tauromachie
es courses d'outre-mont. Les gazetiers, partagés en deux
ps, taurophobes ou taurophiles, dans leurs diatribes ou
s panégyriques, se montrent, les uns et les autres, d'une
e incompétence, pareils à ces duellistes qui, à la suite
ie rencontre, n'ont obtenu d'autre loyer que d'attester, en
ongs procès-verbaux, leur gaucherie au pistolet.
dversaires et partisans luttent à qui mieux mieux d'in-
ctitude. Pas un ne soupçonne le drame qui se déroule dans
plaza de toros. *L'aficion* de rencontre et les zélateurs
a Loi Grammont fraternisent dans la même et profonde
orance du *toreo*, jugeant à faux les coups, se plaisant aux
tes qui détériorent le bétail (abus du *capeo*, etc.) — tout
oord charmés par la gaîté des couleurs et l'emphase du
ctacle, bientôt lassés de voir intenter des passes dont ils ne
prennent la logique ni l'intime beauté.
es protecteurs d'animaux n'ont pas de lieu commun préféré
 détestation des *corridas*. Ces cogne-fêtu qui, avec une
fférence magnanime, supportent les horreurs de la chasse à
rre, les combats de coqs ou de pinsons, qui trouvent bon de
 courir pendant une heure, sur leurs moignons sanglants,
léporides imparfaitement canardés, éprouvent soudain une
iense pitié à quatre pattes dès que les *toros de muerte* sont
eu. Sans doute, leur faculté d'apitoiement se mesure à la
sseur de la victime. Or, il est incontestable que le volume
 taureau de course l'emporte de beaucoup sur celui d'une
 ou d'un lapin.
a note aiguë de leurs palabres semble avoir été fournie,
883, par un certain Félix Boivin, auteur dramatique (?),
ine brochure éditée à ses frais et devenue absolument in-
ivable : *les Courses de taureaux en Espagne, suivies d'une*

description de la ville de Barcelone (chez l'auteur, 32, ru
Sedaine), où se peuvent lire des choses dans le goût que voic

De tels amusements sont la honte, l'opprobre d'un pays, la flétri
sure d'une cité (*sic*) telle que Barcelone. Pour les Castillans (1
c'est bien une grande gloire que ces *coreros de toreros* (en esp
gnol, on dit : *corridas de toros*), comme ils les appellent (!!!).

L'on doit s'armer de la verge de Juvénal pour réagir énergiqu
ment (*jejujiji!*)...

Et Boivin s'en va-t-en guerre, contrepointant ses impréc
tions de solécismes victorieux (2).

Avec notre voix indignée, nous dirons aux bourreaux, plus
moins chamarrés : toréadors, malgré vos décorations et dorure
vous n'échapperez pas, quoi que vous fassiez, à notre juste mépri
Nous n'aurons jamais en nous assez de colère pour flétrir comme i
le méritent vos actes criminels...

(1) Pardon, Boivin. C'est « Catalans » qu'il faut dire ; Barcelone passe d'habit
pour la capitale de la Catalogne. Hugo fait dire à Hernani :

> « La vieille Catalogne en mère m'a reçu.
> .... et demain trois mille de ses braves,
> Si ma voix dans les monts fait résonner le cor,
> Viendront..... »

Mais Hugo a l'excuse d'écrire en vers ineptes et somptueux, d'accommoder l'i
toire en feuilletons dialogués que peu de gens lisent encore.

(2) Il est curieux de suivre son discours pour ce qu'il est prodigieusement sig
létique de la mentalité inhérente aux champions de la taurophobie.

« Que vois-je ? Quelle foule immense ! Où vont ces familles entières ? La
éclate sur leurs visages ; ce peuple est en habits de fête... Va-t-il applaudir
actions chevaleresques ?... Le programme ne dit-il pas que l'on va ériger une s
tue au grand Christophe Colomb ?... Bravo ! cent fois bravo !... Non, mille f
non ! Ce peuple ne mérite pas les éloges que je viens de lui décerner...

« J'ai suivi cette foule, j'ai pénétré avec elle dans ce cirque ou plutôt dans
abattoir... On est assis sur des bancs de pierre, et rien ne vous abrite contre
baisers de la pluie et les ardeurs du soleil. (Pardon encore une fois ; il y a
places *de sombra* où l'on est parfaitement à l'abri des insolations. Encore, ce
de *sol y sombra* où l'on goûte l'honneur de ne cuire que d'un seul côté. C'est
question de prix comme dans tous les théâtres, même ceux où Boivin n'a pu
faire jour.)

« Que d'enfants en bas âge ! Que de jeunes señoras et que de signoretta
espagnol on dit *señorita*). Presque toutes les dames ont à la main un éventail rep
sentant les fameuses courses... Que ne sert-il du moins à leur voiler le visage p
dant le massacre !...

« Plus loin, sont les malheureuses bêtes qui vont être ignominieusement mas
crées... Pauvres martyrs, nul n'aura pour vos douleurs aucune compassion...

« Fi d'un spectacle digne d'anthropophages, où l'on voit massacrer vingt
vaux, égorger dix taureaux — *sans que les bourreaux soient sérieusement ex
sés*. Quelle fureur diabolique ! Quelle nostalgie !

« Je vois le taureau courroucé acharné contre la malheureuse bête qu'on v
de lui amener. On l'a jetée en pâture au minotaure, comme pour apaiser la r
insensée du monstre...

« O noble et valeureux coursier !... Toi, qui sus inspirer le génie et qu
grand Buffon a si justement qualifié la plus belle des conquêtes, voilà donc le f
de tes grands, de tes loyaux services !... » — F. BOIVIN, *loc. cit.*

ertes, Urbain Gohier a le ton moins prudhomesque. Henry er, Léopold Lacour montrent plus d'écriture et Séverine

Fortunatam si nunquam armenta fuissent,

d'humidité. Mais le fond de leurs discours n'est pas très gné des récriminations où se délecta le stupide Boivin.

es « amateurs » ne sont guère plus éclairés. Exception faite Mérimée, dont la lettre (25 octobre 1830) à la *Revue de is* donne un lucide *compendium* de l'art tauromachique, il ble que les écrivains étrangers qui, touchant les *corridas*, discouru même avec sympathie, aient ignoré les préceptes nentaires de l'escrime inventée, au milieu du XVIIIe siècle, *Costillares* et menée à sa dernière perfection par l'illustre lo Romero.

Les divagations de Théophile Gautier déconcertent le plus oît lecteur. Naguère M. Maurice Barrès, dans le Cirque de ille, qui contient huit mille spectateurs en plein air, « endait » — au moyen de quel microphone ? — la corne du reau entrer dans le cheval (Cf. *la Cocarde*). M. Frank Harris, t Henry-D. Davray a fort élégamment traduit *Montès le tador*, ignore que l'aspirant à la dignité d'*espada* ne peut nbattre à mort s'il n'a reçu l'*alternative*, l'*alternative* qui r le gladiateur est ce que furent l'accolade et l'imposition glaive pour l'apprenti chevalier. Il estime qu'un boiteux est able de tenir l'emploi de *matador ;* il croit que le coup d'*esue* est porté « au cœur » par les *diestros* dignes de ce nom ; deux *espadas* peuvent stationner côte à côte au moment tuer le taureau et que certains *matadors* privilégiés « frapt la bête avec l'épée, aussitôt qu'elle est amenée (*sic*) dans ène, avant qu'elle ait été fatiguée » (p. 82). Il met sur le même n Frascuelo et Mazzantini. — Chacun de ces écrivains, que présomption mal informée assotit et rend inhabiles à voir me ce qu'ils ont sous les yeux, semble avoir étudié les courses hôtel, dans les conversations d'un train de plaisir ou le imatias des interprètes attachés aux wagons-lits.

Depuis l'exposition de 1889 et les parades fâcheuses de la Pergolèse, les traités de tauromachie ont pullulé à Paris si bien que dans les départements. Lozano Sanchez, Cale, Drae et Mosca ont tour à tour exposé les règles de la taumachie. Ils ont suivi pour cela et démarqué, avec plus ou

moins d'adresse, le traité publié à Saint-Sébastien, il y a qu
que vingt ans, sous le pseudonyme de Pero Gil, par M. Jo
Aparici de Valparda, vieil *afficionado* dont les lumières f
saient autorité et qui se rappelait non sans orgueil l'insigne ho
neur qu'il avait eu de parader tout enfant sur les genoux du gra
Montès. Tandis que Jose Aparici emploie avec une réser
extrême et dans la plus stricte mesure les vocables espagno
Drae et Mosca, nîmois, Caldine, originaire de la Seine-
Marne, écrivent (en français!) *toro*, en place de « taureau
sans autre motif plausible que de faire à bon marché ce qu'
nommait « couleur locale » au beau temps du Romantism
quand Inès *de la Sierras* dansait « un poignard dans le cœur
et que don Paëz étouffait, en quatre vers, Etur de Guadas

Ainsi donc, la plupart des Français tour à tour s'indigne
ou s'exaltent, poussent des cris d'admiration ou se voilent d'h
reur la face devant les *corridas*, qu'ils traitent, suivant le
complexion, de boucherie ou de magnanime spectacle. M
détracteurs ou enthousiastes, ils ignorent, à de très rares e
ceptions près, les éléments de l'art que ceux-ci ravalent d
la boue et que ceux-là portent jusqu'aux étoiles. Ils n'entend
rien à l'escrime sous leurs yeux déroulée. Ils regard
sans comprendre, comme les intrus qui suivent, au *Café de
Régence*, une partie d'échecs, ignorant la marche des pie
et les règles profondément logiques d'où se déduisent
coups. Presque tous voient trop ou trop peu, jamais jus
Leur éloge ou leur blâme frappe invariablement à côté.

Il n'est pas sans intérêt de donner au public — moins ri
en couleur et d'une fantaisie à coup sûr moins exubérant
un résumé des lois irréfragables et savamment préméditées
dans le plus mince détail gouvernent ce noble jeu.

Quand M. de Blowitz incriminait de « lâcheté » les homm
qui, d'un bras robuste et d'un cœur intrépide, affronten
taureau, il est permis de croire que l'excellent homme ne s'é
oncques trouvé nez à nez avec une de ces brutes formidal
dont le chef « armé de cornes menaçantes » a de quoi pert
ber les plus fermes courages.

Quand on réfléchit que, même après avoir rompu ses c
nes, le taureau d'Andalousie ou de Castille brise d'un coup
tête les madriers de chêne qui circonscrivent la piste du *red*

(1) et fait dérailler la locomotive de ces lents chemins de
qui traversent les communes rurales de l'Espagne, on admire
héros vêtus de soie aux couleurs tendres, passementés d'or
le pampilles coruscantes, qui, dans le costume du *Barbier*,
nt, pour combattre le monstre, qu'une faible épée et la vertu
étienne de leur *sangre azul* (2). Bouchers, soit, mais qui,
is, auraient combattu les Maures et prosterné le Croissant!

Mettez, dit Edgard Quinet, mettez à l'épaule du taureau la *divisa* (3) rgent et d'or! Grâce à lui, l'Espagne a vaincu les Maures et nos nées, l'Espagne a triomphé de Mahomet et de Napoléon.

Plus d'un siècle avant Charles-Quint, Rodrigue de Bivar crivait son nom dans les fastes du *toreo*, lancéant les fau-s encornés, renouvelant les prouesses légendaires de Gazul, Muza, de Malaqui Alavez, *animosos moros* (4), ainsi que appelle, au bas de ses eaux-fortes, don Francisco Goya y cientes.

Le taureau de course est un produit exclusivement espagnol, i n'a rien de commun avec l'aumaille farouche et stupide, is débonnaire, en somme, dont l'élevage n'offre de sérieux ngers qu'au brutal ou au maladroit et dont les révoltes lent à l'emprise d'un anneau passé à travers le mufle, dans cartilage nasal.

Armé pour le combat, agile et robuste, d'une force muscu-re qui lui permet de tenir tête à l'éléphant, brave comme Cid, prompt à l'attaque, ombrageux et féroce, le *toro de uerte* (5) est sans contredit le fauve le plus dangereux, le us combattif de tout l'Occident. Ce langage plein de raccour-s expressifs et de vocables fulgurants, le blason nomme *ncontre* (s. m.) un mufle de taureau vu de face et garni de s cornes, comme si cette monstrueuse apparition était pour

1) Arène.

2) Sang bleu, dont se targue tout Espagnol et vieux chrétien, fût-il, comme cho, laboureur dans un village de la Manche ou *granuja* (va-nus-pieds), à To-e ou à Madrid, dans *Triana* ou *Lavaipès*.

3) Ou *mona*, nœud de ruban aux couleurs de la *gonaderia* dont il provient, qu'un me de service implante dans le cou du taureau, quand il franchit la porte de ène:

« C'est l'Espagne du temps passé...
« Montrant sous sa jupe argentée
« La *divisa* prise au taureau. »

ÉMAUX ET CAMÉES.

4) Maures valeureux.

5) Taureau de mort, taureau destiné au combat.

mettre en arrêt toute les lances de la chevalerie, celle de d[illegible] Quichotte et celle du Campeador.

Une sélection ingénieuse accouple les taureaux ayant f[illegible] leurs preuves et les femelles guerrières; elle donne des pr[illegible] duits irréprochables, tant pour la bravoure que pour la sauvag[illegible] rie. L'essai ou *tienta* se fait la plupart du temps dans une co[illegible] disposée à cet effet et communiquant avec l'enclos où sont pa[illegible] qués veaux et génisses de l'année. Là, un cavalier armé de [illegible] *garrocha* (1) du picador et défendu par un aide à pied essa[illegible] à tour de rôle chacun des animaux. Que la petite bête arrêt[illegible] par le coup de *garrocha* revienne à la charge, on la class[illegible] mâle pour le cirque, femelle pour la reproduction. La moind[illegible] faiblesse voue immédiatement le candidat, soit à la boucheri[illegible] soit à la mutilation.

La *tienta* s'effectue aussi à la campagne, dans les pâturag[illegible] mêmes où la *torada* (2) vit, l'été comme l'hiver. Car c'est po[illegible] le *toro fiero* (3) une qualité nécessaire que de n'avoir jam[illegible] dormi sous le toit d'une étable. Dans ce cas, le cavalier sép[illegible] du troupeau le bouvillon ou la génisse en rompant leur voie [illegible] galop de son cheval, puis, quand la bête revient, la provo[illegible] avec le manteau et la blesse de la pique. Si, répondant au f[illegible] elle se retourne contre l'agresseur, et cela plusieurs fois, [illegible] l'intronise parmi les braves idoines à la reproduction ou à [illegible] course.

L'aventure de *tio* Antonio et de son élève *Pichichi* a [illegible] quoi démentir les zélateurs de la Loi Grammont, ceux q[illegible] avec une paradoxale bienveillance, rangent « la bête à quat[illegible] oreilles » parmi les animaux domestiques. *Tio* Antonio (l'on[illegible] Antonio), gâte-bois madrilène, s'était mis en tête d'apprivois[illegible] un taureau *cunero*, c'est-à-dire de provenance inconnue, [illegible] que son type néanmoins affiliait à la race de Gijon, — am[illegible] tionnant de le produire un peu plus tard dans les foires et [illegible] *vervenas* (4). Ce fut *Pichichi*, dont l'image illustrait les m[illegible]

(1) Ou *vara*, pique des *vaqueros* (bouviers) et des *picadores*. C'est une per[illegible] en bois de hêtre mesurant à peu près 3 m. 50 de longueur et 5 centimètres de [illegible] mètre, grossièrement rabotée pour ne pas glisser dans la main ; elle est armée d[illegible] fer triangulaire (de longueur variable d'après les saisons et les localités) dont [illegible] arêtes, non pas vives, mais tranchantes, sont aiguisées à la lime. Un tam[illegible] d'étoupe, fixé au moyen d'une cordelette, forme bourrelet, empêche le fer de pé[illegible] trer trop avant.

(2) Troupeau de taureaux destinés au cirque.

(3) Ou *bravo*, taureau sauvage.

(4) *Vervena*, assemblée de nuit, bal en plein air, avec mangeailles, guitare, j[illegible]

s chaudes et les tavernes de toutes les Espagnes vers 1855. ır en venir à ses fins, Antonio avait pris la bête dès le pre- r jour, l'allaitant au biberon et s'efforçant de lui inculquer manières pacifiques. Tout marcha selon ses désirs tant que eau fut ce que Rudyard Kippling appelle « un bébé ». Il chait sur les copeaux, dans l'atelier de son père adoptif, et ui donnait que des satisfactions. Mais quand vint la puberté, nd les cornes poignirent au frond du bouvard, lui présa- nt, comme dit Horace, les amours et les combats, il fallut hanter. L'élève de *tio* Antonio se ruait dans les boutiques, la place du marché, piétinant les oranges, gâtant les pastè- s, mettant les citrons en marmelade, perturbant les étalages onçant contre les bonnes femmes qui mouraient de peur. n'eut d'autre ressource que de mettre à mort cet animal trop oïque, ce réfractaire aux mœurs de la bourgeoisie, et de le iter en aloyaux.

En dehors de certains types, les Benjumea, par exemple, les ragua et les Miura, qui font paraître les caractères distinctifs *ganaderias* (1) célèbres dont ils viennent, ce n'est que par marque et les couleurs de la *divisa* que le commun peut cerner le *pedegree*, l'origine d'un taureau. Mais, sans être t érudit en la matière, on en connaît aisément la race et le ys.

L'andalou est sanguin, de bon poids, large de garrot, haut ncolure et court de jambes, le poil soyeux et frisant par lroits, la tête d'une formidable vigueur. Le navarrais, plus it et plus vif, a des jarrets sans pareils, mais la tête moins uste. Dans la Castille Vieille, à Salamanque, le taureau est grande taille, agile et vigoureux à la fois ; il est rusé, ne nne dans les feintes que mal aisément. Tous ont la forme gante et musculeuse, étant aux bêtes de labour ce que peut e un pur sang aux chevaux d'omnibus.

Un taureau a le *trapio* (2) lorsque son poil dru et luisant

artes, guinguettes et le reste, dans la banlieue de Madrid. La *Vervena de la oma* congrège toute la crapule des faubourgs, *golfos*, *chulapones*, *granujas* et itornes autour de la *Virgen de la Paloma* (Notre-Dame au Pigeon), le 25 mars, de l'Annonciation, et les jours suivants. Cette réjouissance, à la fois ordurière ystique sert de cadre à une *zarzuela* fort en vogue, il y a quelques années, dans petits théâtres espagnols. Les *romerias* sont, au contraire, des fêtes de jour en faveur chez le peuple andalou.

) Ecurie, ou mieux pâturage affecté à l'élève du taureau.

) Elégance.

donne au toucher la sensation du velours. Il faut que l[...] extrémités soient sèches, les tendons et les articulations d'[...] beau relief, le sabot court, petit et rond, les cornes en dem[...] lune, fortes à la base, aiguës et noires à l'extrémité, la queu[...] longue, svelte et bien fournie, les yeux noirs et vifs, les oreill[...] palpitantes et velues.

Comme tout être dont l'énergie est supérieure aux besoin[...] les animaux qui ne savent pas la mesure de leur force donnen[...] de prime abord, une impression de calme pacifique. Les grâc[...] onduleuses du jaguar et de la panthère, le nonchaloir du li[...] et la bonhomie paterne de l'éléphant émanent de leur prod[...] gieuse vigueur. Le taureau, dans le pâturage ou le *corral* (1[...] semble de même un quadrupède inoffensif. Parfois, un clin d'œ[...] un mouvement d'oreilles, un fouettement de queue aver[...] l'amateur expérimenté que la brute en colère va charger av[...] une irrésistible fureur.

A côté du taureau, le cheval occupe une place importan[...] non seulement dans l'arène, mais dans les quérimonies d[...] taurophobes. Vous lisez couramment que l'aspect des ros[...] éventrées délecte les *afficionados*, que les intestins, dévi[...] par les cornes du taureau, les carcans recousus et bourrés d[...] toupe font partie intégrante de leurs divertissements.

Que les âmes compatissantes daignent en prendre leur par[...] L'éventrement et les coutures ne sont pas le moins du mon[...] inhérents ou même utiles aux *corridas*. *Corchuelo*, qui fut, apr[...] Sevilla, le premier des *picadors*, fit et gagna le pari de mon[...] pendant une saison entière (mars-octobre) le même cheval, sa[...] qu'il emportât une égratignure. *Corchuelo* gagna son pa[...] Mais combien peu de picadors capables, dans les modernes *cu[...] drillas* (2), de recevoir le choc du taureau contre un épieu [...] frêne, de faire dévier par la tangente la monture qui fond s[...] eux à angle droit, sans jamais lui donner « plus de chair que [...] fer », comme on dit en jargon tauromachique ! D'ailleurs, *Co[...] chuelo* montait un cheval de race, tandis que les modernes i[...]

(1) Cour intérieure du cirque où se fait l'*apartado*, la mise en loge des taure[...] destinés à la course du jour.

(2) Equipe de *picadores*, *banderilleros*, *chulos*, *sobresalientes* et *monos sab[...]* (singes savants ou valets de piste), qui entoure l'*espada* et coopère à la mort [...] taureau. Depuis longtemps, *l'espada* seul engage et paie sa cadrille, ce qui ex[...] que suffisamment la décadence du *picador* que, par amour-propre d'artiste et [...] économie directoriale, l'*espada* choisit, le plus souvent, aussi médiocre que possi[...]

sarii donnent à leurs *picadors* des bêtes moribondes qui iennent l'une dans l'autre à quinze francs.

inq ans pour la bête, vingt-cinq ans pour l'homme, tel est e que la meilleure pratique assigne aux combattants. Un ır imperturbable dans une poitrine vigoureuse, un « joli t bien doublé », la connaissance parfaite du taureau, le p d'œil, l'avant-main, la décision immédiate sont les ver- requises pour entrer dans la *lidia* et se mesurer avec le nstre condamné à périr.

La plupart du temps, les grandes *Épées* se recrutent dans la ulace et nommément parmi les bouviers au service des *ıaderos*. Tout enfants, ils ont joué avec les bouvillons. Plus d, aidés par l'intelligence des *cabestros* (1), ces gigantesques ufs qui, dans les *toradas*, occupent la fonction du chien de de, ils ont conduit au pâturage leurs élèves redoutables ; s, dans les fêtes villageoises, capé les *novillos* (2). Par cama- erie ou protection, ils entrent dans le cirque à titre de nparses, peu à peu conquièrent leurs grades, *chulos*, *ban- illeros*, jusqu'au temps qu'une estocade opportune leur lle l'*alternative* (3), la gloire et le profit dévolus aux pre- ères épées.

Leurs noms occupent la vedette, ou, du moins, leurs sur- ns ; car la plupart adoptent ou reçoivent de leurs amis des

) « Pour changer de place, pousser ou ramener leur bétail, les *vaqueros* sont s par les *cabestros* ou *mansos*, bœufs dressés qui entourent le taureau et le font re. Ces énormes bœufs portent au cou d'immenses sonnailles en cuivre : ils sont nants d'intelligence et de docilité ; ils obéissent au moindre mot, au moindre ement, comme les mâtins des bergers. Lorsqu'on est en marche, il y en a un, ours le même, et qu'on appelle *la punta* (la pointe) qui va en avant. Nul ne le sse. Si un cavalier précède le troupeau, la croupe de son cheval se trouve entre cornes du *cabestro de punta*. Si un objet, un bruit quelconque attire l'attention taureau et lui donne la moindre velléité de s'écarter, un coup de sifflet suffit que deux ou trois *cabestros* l'entourent — *l'abritent*, comme on dit en termes nétier. »

Pero Gil : LES COURSES DE TAUREAUX.

No tuvo lugar de responder el vaquero, ni don Quijote le tuvo de deviarse, aun- quisiera, y así el tropel de los toros bravos y el de los *mansos cabestros*, con ultitud de los vaqueros y otras gentes que á encerrar los llevaban a un lugar le otro dia habian de correrse, pasáron sobre don Quijote y sobre Sancho, nante y el rucio, dando con todos ellos en tierra, échandolosá rodar por el .

DON QUIJOTE, parte II, cap. LVIII.

) Taureau d'un an.

) Quand le mérite d'un *media espada*, doublure du *diestro*, s'est affirmé, son lui cède alors son premier taureau dans une course. Après avoir échangé avec ın salut plein de gravité, il lui remet cérémonieusement l'épée et la *muleta*. A tour, le deuxième *espada* cède son taureau avec le même protocole. Cet acte pelle « donner l'alternative » et confère au *banderillero* la qualité d'*espada*.

qualificatifs qui n'ont rien de majestueux : *Lagartijo*, léza
gris ; *Cucharès*, fouille-au-pot ; *Machaquito*, petit mâle, *b*
ou garçonnet ; *Frascuelo*, demi-bouteille, fiasquette ; *El G*
dito, le grassouillet ; *El Tato*, le petit frère, en dialecte arag
nais.

Leurs profits sont énormes. *Guerita* n'entrait jamais dans
piste sans avoir au préalable touché neuf mille *pesetas*. Il a cou
sa *coleta* (1) à l'âge de quarante-cinq ans et s'est retiré dou
fois millionnaire. Mais aussi quelle maîtrise et quelle connai
sance du taureau ! Encore qu'il opérât avec une certaine pr
dence, *Guerita*, qui battait son plein de 1889 à 1899, fut,
coup sûr, depuis *Montès*, le *torero* le plus expert, sinon le pl
audacieux. Cet homme de quarante ans, rasé comme un emp
reur romain, avec les paupières lourdes et les yeux velout
du paysan andalou, avec sa taille de statuette et ses mains fin
de violoniste, plongeait l'estoc dans le garrot du plus énorm
buffle d'un air aussi détaché qu'une vieille femme enfonça
dans la pelote son aiguille à tricoter.

La fortune de *Lagartijo* lui permet d'avoir à son tour u
ganaderia. *Reverte* fut, avant sa mort, un des joueurs les p
magnifiques de Madrid, où cependant la Dame de pique a
riches courtisans. Sa *brega* se ressentait des alternances de
perte et du gain, si nerveux parfois que les habitués de
plaza n'ont pas été surpris outre mesure de la catastrop
qui, brusquement, termina la vie de ce bon *torero*.

Quelques années auparavant, le 12 mai 1874, — Man
Garcia (*Espartero*), frappé en pleine poitrine, succomba da
l'arène. C'était le meilleur élève de *Frascuelo*, à qui le maît
avait transmis quelque chose de son audace et qui « trava
lait » comme lui entre les cornes du taureau.

Mais ce sont les risques professionnels. Entre la mort et
gloire, les généreux pacants n'hésitent pas. Une si promp
richesse, qui, du soir au lendemain, transforme le garçon d
battoir, le valet d'étable en « surhomme » voué à l'éterne
fête du meurtre et de la beauté, ne manquerait pas d'infli
à nos parvenus les plus énormes ridicules. Mais, ici, la ha

(1) Tresse de cheveux que le *torero* laisse croître derrière le crâne, afin d'a
cher la *mona*, petit chou de taffetas noir. *Cortarse la coleta* (couper sa *coleta*
dit du gladiateur qui prend sa retraite. Quand Frascuelo accomplit ce rite
donna un brin de sa *coleta* au directeur de la *Lidia*, journal tauromachique
deuxième à sa fille et le dernier à l'archevêque de Madrid.

nion de soi, la réserve caractéristique de l'Espagnol gardent
Première Epée des gestes inélégants. Souvenez-vous combien
commune chez Cervantes l'épithète de « discret », quand
oue un personnage, quel qu'il soit, depuis la duchesse jus-
au seigneur Curiambro. C'est que l'orgueil porte en dedans
n'incommode personne, tandis que la vanité, chicanière et
uace, éprouve à tout moment le besoin de se constater elle-
me, au grand soleil. Un seul trait désigne le nouvel enrichi
ns les *matadors* épiphanes, c'est l'ostentation de prodigalité.
attribue à maintes *Epées* le trait suivant. Il le faut, je crois,
outer à *Cucharès*, dont il caractérise la manière hautaine
la despotique emphase. *Cucharès* ne payait qu'avec des
ces d'or (80 fr.) et n'en prenait jamais la monnaie, si minime
e pût être la dépense. Quand un de ses amis, le devançant,
uittait dans un endroit public, restaurant, café ou taverne,
montant de la carte à payer, il laissait faire le plus courtoi-
nent du monde, puis, d'un mouvement net et péremptoire,
renversait la table, comme il eût frappé le taureau, et disait
ec une douceur n'admettant pas de réplique : « *Ahora*,
ici mon tour ! »

Le dernier quart du xxe siècle fut témoin de la gloire acquise
n talent égal, mais avec des méthodes absolument contra-
toires, par *Frascuelo* et *Lagartijo*. L'un, fougueux, intré-
le, casse-cou, romantique, plein de ressources et d'imprévu ;
ıtre, correct, dédaigneux, sûr de lui-même et du taureau,
ssique, ne donnant rien à l'inspiration, leur *brega* offrait les
mes contrastes que l'escrime italienne et l'escrime française.
bouré de cicatrices, *Frascuelo* semblait dans le taureau
mbattre un ennemi personnel, tandis que *Lagartijo*, après
gt-cinq ans de pratique, n'avait pas une égratignure et con-
nmait les *suertes* dans une olympienne tranquillité.

L'un et l'autre se détestaient du fond du cœur et, naturelle-
nt, vivaient sur un grand pied d'estime et de réciproque
nveillance.

Ils ne parlaient jamais, bien entendu, l'un de l'autre qu'avec
égards et la politesse congruant à leur génie. M. Pascual
llan (*Trilogia taurina*) raconte l'historiette que voici :

On demandait à Rafaël :

— Avec qui V. G. prend-elle plus de plaisir à tauricider ?

— Avec Salvador, répondait-il sans hésiter.

— Quel compagnon préférez-vous dans la *plaza?* demandait-on au machuré *Frascuelo.*

— Rafaël : cela n'a pas besoin d'être dit.

Un soir, au *Café de la Marine* de Saint-Sébastien, un gommeux, pour flagorner *Frascuelo*, se permettait quelques irrévérences à l'égard de *Lagartijo.* Salvador lui asséna cette réplique : « Sache V.G. que cet homme est le meilleur *torero* qu'une femme ait jamais enfanté. »

Un matin, *Frascuelo* rencontre à la *Puerta del Sol* son rival monté sur une jument de la plus grande beauté.

— *Señor*, dit-il, vous avez là une bête magnifique.

— Elle est à la disposition de Votre Grâce.

— Mais vous n'y songez pas ! Je ne consentirai jamais à vous priver d'une telle monture.

— Pourtant, je serais heureux de vous l'offrir.

— Je n'en doute pas ; mais permettez-moi de refuser.

— Soit, n'en parlons plus.

Et les deux promeneurs se quittent, non sans avoir échang un salut plein de fière et charmante courtoisie. Le lendemain devant sa maison, *Frascuelo*, qui était fort matinal, heurtait la jument morte de *Lagartijo.* Dans le crâne de la bête était plan un poignard de *cachetero* avec ce billet, tracé d'une large écri ture maladroite : « Rafaël Molina (*Lagartijo*) ne repren jamais ce qu'il a une fois offert à ses amis. »

Voilà bien le tour d'une âme espagnole, « et plus grand que folle ». Elle brille encore, cette âme chevaleresque, dan l'épisode conté par Mérimée (Lettre à la *Revue de Paris*) :

Une dame, fuyant de Madrid au moment où le choléra y exerça ses ravages, se rendait à Barcelone, où se trouvait *El Chiclanero* qui allait dans la même ville pour une course annoncée longtemps l'avance. Pendant la route, la politesse, la galanterie, les petits soin *d'El Chiclanero* ne se démentirent pas un instant. Arrivés devan Barcelone, la junte de santé, bête comme elles le sont toutes, annonç aux voyageurs qu'ils feraient une quarantaine de dix jours, except le Chiclanero, dont la présence était trop désirée pour que les loi sanitaires lui fussent applicables. Mais le généreux *matador* rejet bien loin cette exception :

— Si madame et mes compagnons n'ont pas libre pratique, dit- résolument, je ne tuerai pas.

La junte céda et fit bien ; car, si elle s'était obstinée, le peuple eû brûlé le lazaret et les gens de la quarantaine.

Quelques membres de l'aristocratie, et même de la grandesse, tête desquels on peut citer don Rafael Perez, Gusman, cou- de l'impératrice Eugénie, un étudiant en médecine, le *Sala-nguino*, un petit bourgeois de famille lombarde, Luis Maz-ntini, ont embrassé, par amour de l'art, par amour de l'or de l'amour, la profession de *torero*. Depuis Alphonse le ge et la Loi des *Sieis partidas*, le Code taxe d'infamie celui i, pour de l'argent, lutte avec des bêtes féroces. Mais les œurs ne tiennent compte des lois. *Montès*, *Cucharès el Chi-nero*, *el Tato*, *Frascuelo*, *Lagartijo* se sont assis à la table s ducs, ont dormi dans le lit des reines et connu des ivresses erdites même aux plus reluisants ténors.

C'est le prix de leur vaillance. *Frascuelo* mordait aux na-ux la bête couarde ou rétive. *Desperdicios*, en ouvrant la rtie du taureau, s'accommodait de façon à ce que la corne rachât quelque passementerie ou bien l'étoffe de sa veste, périeur en cela au divin *Montès* lui-même, dont l'unique faut était, par un mouvement nerveux, de donner une trop ge sortie.

Le picador Sevilla, renversé sous son cheval par un taureau anda- d'une force et d'une agilité prodigieuses, se soulève d'un effort sespéré, saisit d'une main le taureau par l'oreille, de l'autre lui re les doigts dans les naseaux, tandis qu'il tient sa tête collée s celle de cette bête furieuse. En vain le taureau le secoue, le foule pieds, le heurte contre terre. Il ne peut lui faire lâcher prise. fin l'homme reste victorieux dans cet horrible corps à corps, le reau l'abandonne pour suivre les *chulos*. (Mérimée.)

Voici les adversaires en présence. La porte du *toril* est verte. Le taureau s'élance d'un bond irrésistible, tandis que omme attend son premier choc.

Le drame dure vingt minutes. Il se divise en trois actes, rès le prologue obligatoire : défilé de la quadrille, remise à lguazil de la clef symbolique, lâcher du taureau, fuite de l'al-azil au milieu des sifflets et des cris déchaînés. Ces trois actes t chacun leur protagoniste : le *picador*, le *banderillero* et *pada*. Depuis la sortie de la bête jusqu'à l'estocade prême, tous les efforts de ces trois hommes et de leurs aides nvergent vers un seul but : mettre le taureau en bonne forme, préparer à subir le coup d'épée.

Effaré d'abord, inquiet et détourné par le moindre bruit, les

premiers coups de *vara* l'assagissent, l'amènent à recueilli
son attention.

Les *picadors* ont pris leur place. Deux sont à cheval dan
l'arène, deux ou trois autres se tiennent au dehors, prêts à le
suppléer en cas de besoin. Une douzaine de *chulos* à pied son
distribués dans la place, attentifs à créer les diversions qu
nécessitera le combat, à détourner le taureau du *picador* e
du cheval blessés. Le *picador*, tenant son cheval bien rassem-
blé, s'est placé en face du taureau, la lance sous le bras. A
moment où la bête fond à angle droit sur le cheval, prête à l
frapper de ses cornes, le *picador* le détourne d'un coup d
lance porté sur la nuque et le fait dévier par la tangente. Mai
le coup ne réussit pas immanquablement, car les chevaux n'on
pas la solidité qu'il faut pour résister. Quand le taureau en
fonce dans le corps du cheval ses cornes meurtrières et le ren
verse avec son cavalier, un *chulo* se précipite et, par une *larg*
— sorte de *capeo* (1) très allongé — conduit le taureau ve
un autre point de l'arène, donnant ainsi au picador le temps d
se mettre debout et de prendre un cheval frais. Les *larga*
de Mazzantini ont acquis une juste célébrité.

Le nombre des coups de pique supportés par chaque tau
reau se proportionne à sa résistance. Il est de quatre ou cin
dans la plupart des cas. Dès que le fauve ne court plus s
l'homme ou sur l'*engano* (l'engin), comme il faisait au sort
du toril (*levantado*), et ne charge que pour se défendre, on
dit *parado*, arrêté. A ce moment, il choisit presque toujou
une place dans l'arène, le plus souvent près d'un cheval mort
prend sa *querancia*, d'où les *banderilleros* auront à le délog
pour mener à bien la seconde partie du jeu.

Avant qu'il n'arrive à l'état d'*aplomado*, l'autorité présida
la course donne le signal des banderilles.

> Ce sont, dit Mérimée, des bâtons d'environ deux pieds et dem
> enveloppés de papier découpé et terminés par une pointe aiguë, ba
> belée pour qu'elle reste dans la plaie. La manière la plus sûre
> s'en servir, c'est d'avancer à pas de loup derrière le taureau, puis
> l'exciter en frappant avec bruit les banderilles l'une contre l'aut
> Cela s'appelle « réjouir le taureau ».

(1) Deux capeos : *à la Navara* (en traînant la cape sur le sable), *à la Veron*
(en la faisant voltiger sous le nez de la bête) fournissent les deux types géné
teurs d'où procèdent les modes, variés au surplus à l'infini, de caper le taureau.

surpris, il se retourne et charge sans hésiter. Les banderil-
s se plantent deux par deux au même endroit que la pique,
st-à-dire dans la partie du garrot que la bête découvre en
umiliant » (1) et que le vocabulaire tauromachique nomme
rubios. La *suerte* de banderilles exige des aptitudes spécia-
d'intrépidité, de coup d'œil et de jarret.

La feinte la plus caractéristique de cet acte intermédiaire est
quiebro, dont l'effet sur le public est toujours irrésistible.
sque le taureau vient à *juridicion*, c'est-à-dire approche
ez de l'homme pour que ses cornes puissent l'atteindre,
ui-ci incline le corps à gauche, par exemple, sans bouger les
ds. Au moment d'être pris, il se redresse, et la bête passe
le frôlant. *Le Gordito*, inventeur de ce jeu élégant, l'exécu-
t assis au bord d'une table, tandis que *Martincho*, l'un des
eros les plus brutalement extraordinaires dont Goya ait con-
ré la mémoire, attendait le monstre avec des fers aux pieds,
né, pour toute défense, d'un feutre et de son épée.

Le taureau a subi l'épreuve de la *garocha*, celle des bande-
es ; deux paires de flèches pendent à son col, que tachent
endroits quelques filets de sang. L'*espada* peut entrer en
ne. Il enlève sa toque, saisit d'une main l'épée en fer forgé,
l'autre la *muleta* et, par des feintes habiles, conduit son
ersaire au milieu du *redondel*.

Deux sortes de *suertes* résument, pour ainsi dire, toutes les
nières d'estoquer le taureau, suivant ses qualités ou ses dé-
ts, suivant qu'il soit « courageux, franc, dur, sec, fuyard,
ant, tenace, volontaire ou ingénu ». Ce sont le *volapié* et
recibiendo (2). Quand le taureau ne peut frapper en s'ap-
vant sur l'une de ses jambes, étant d'aplomb sur ses pieds
devant, Romero montra qu'on pouvait attendre la bête de
d ferme et l'obliger à s'enferrer elle-même. Costillares in-
ta le *volapié*, qui va chercher le taureau lorsque celui-ci ne
t ou ne peut plus attaquer.

Le duel se poursuit entre la corne et l'épée, entre la brute
e gladiateur avec les feintes d'une escrime impeccable, jus-
au temps que, frappé droit entre les deux épaules, *por*
lo alto en los rubios (3), le quadrupède chancelle et

Humilier, baisser la tête pour frapper.
Recibiendo, en recevant.
L'épée doit être enfoncée en *los rubios* (les blonds), c'est-à-dire entre les omo

tombe bruyamment. Puis, ce sont les vivats et les saluts d[e] la foule, les petits cris extasiés des *señoras*, les trains d[e] mules chaperonnées emportant au grésillement de leurs son[-] nettes les lourds cadavres mutilés (1).

« Le grand soupir qu'est le soir monte comme d'une poi[-] trine immense. Pâlit et tombe le soleil. Est terminée la fête d[e] l'or et de la pourpre ! Au couchant où le jour s'efface un rapp[el] de jonquille fanée et de sang coagulé. »

El gran suspiro que es la tarde crece
Como de un pecho immenso. Palidece
El sol. Y terminada
La fiesta de oro y rojo, a la mirada
Que da solo... un eco
De amarillo seco (2)
Y sangre cuajada.

Les annales de la tauromachie sont pleines de grands hom[-] mes qui, à défaut d'un poète, attendent même un anecdotie[r]. Plutarque suffit à qui n'a pas Homère.

plates, au niveau du garrot, de façon à pénétrer dans le *médiastin*, espace situé avant des poumons, qui contient le cœur et les gros vaisseaux. Le coup occasio[nne] la mort, non foudroyante (ce qui n'a lieu que par les coups de ressource), m[ais] prompte et conforme aux règles de la tauromachie. Un coup aussi répugnant [et] maladroit, c'est le *golete*, qui touche le poumon et provoque l'hématemèse. Qu[and] *l'espada* plonge son arme jusqu'à la garde, on dit qu'il « mouille » ses doig[ts]. Quand elle ne pénètre pas assez avant pour tuer la bête, il reçoit des apostrop[hes] humiliantes et des légumes incuits. Mais, comme l'atteste un proverbe en co[urs] dans *les plazas* d'outre-mont, « c'est une espèce inconnue, de Gibraltar à Pam[pe]lune, que le taureau désossé ».

Quelques auteurs appellent aussi *los rubios* du nom d'*almohadilla* (oreiller). Cf. *Duque* de Rivas (182..): *El conde de Villamediana* (ROMANCES HISTORICOS) :

A uno estreno la almohadilla
De su cuello erguido y alto
Hierro alguno ni ha embestido
Una sola vez en vano.

(1) « Par les vomitoires grands ouverts, les spectateurs, entre deux files de [pi]quelets, s'éparpillent dans les rues pavoisées comme aux jours de Fête-Dieu. [A] tous les balcons, des housses claires, des verdures, des tapis ; aux fenêtres, [le] drapeau de gueules et d'or ; les *miradores* pleins de robes couleur du temps.

« A la *Maillorquina*, des femmes lunchent, égratignent des sorbets, grignott[ent] des pâtisseries aux jaunes d'œufs, avec force cédrats confits, *heladas et vasos [de] agua con esponjado*. Les fanfares continuent leurs évolutions au grand air. [La] *Marseillaise* déchaîne par les carrefours son patriotisme de trombone. Les B[as]ques déchirent la paix du soir de strideurs à la Valmajour.

« Imbriaques, mais non lassés, les cuivres éructent les plus obsédantes âneries [de] nos cafés-concerts. La chanson de *la Grosse Caisse* unit, pour la même apothé[ose], le souvenir de *Pepe Hillo* à l'image de M. Paulus.

« L'ombre s'appesantit. Dans le cuivre enfumé du couchant passent les filles [des] Provinces, hautaines et d'une beauté si grave qu'on les prendrait, ainsi voil[ées], pour quelque Notre-Dame issant d'un rétable, avec sa cotte lamée et sa couro[nne] de jayet noir. »

« Saint-Sébastien-du-Guipuzcoa, le 29 août 1886. »

TERRE LATINE. *Souvenirs des Taureaux.*

(2) Manoël Machado, *La Fiesta Nacional.*

n héroïque dévouement couronne de gloire sublime
e *Hillo*, mort dans l'arène en pleine maturité. Après
chute malencontreuse, Ortega, le *picador*, gisait à terre
défense, ayant abandonné son cheval et sa pique. Le
eau, à coup sûr, l'allait éventrer. *Pepe Hillo* ramasse la
ocha, se porte au-devant de la bête écumante et de pied
ie attend le choc. Il fut assez heureux pour détourner l'ad-
aire et garder ainsi d'une mort effroyable l'un de ses *pica-*
:. Mais il paya de sa vie cette générosité, car le taureau
olte-face, courut à lui et ne le manqua pas. C'est en mé-
re d'un si beau dévouement que les *dulzaïnes* des Pro-
es Basques et les *panderos* de l'Andalousie exécutent de
jours encore la marche de *Pepe Hillo* pendant le défilé
cuadrillas.

out ce que la renommée a publié de vrai ou de faux tou-
it les *matadors* classiques, *Montès* le faisait voir en 1830,
s le cirque national. Courage, sang-froid, adresse, il fut
blé de tous les dons. Sa présence dans le *redondel* ani-
acteurs et spectateurs. Près de lui, plus de mauvais tau-
x ni de *chulos* timides. Chacun se surpassait. Clairs, obs-
, tous les taureaux lui furent bons; il les domptait, les fas-
t, les transformait, pour les frapper quand et comment la
e lui plaisait. C'est le premier matador que l'on vit *gal-*
el toro, c'est-à-dire se présenter de dos à l'animal en
ir pour le faire passer sous son bras. A peine daignait-il
her la tête quand le taureau se précipitait sur lui. On se
ande, en vérité, par quelle incantation M. Frank Harris a
titué le nom de ce grand homme, devenu sous sa main le
s d'une fiction inepte où la magnanime fraternité des *tore-*
est calomniée à dire d'expert, sans autre excuse que la
onde ignorance de l'auteur.

evilla, pilier de cabaret, donnait son opinion sur le compte
Iontès avec sa franchise ordinaire : *Montes no fue realista;*
uen companero, luciente matador, attiende a los picado-
pero es un puerco, ce qui voulait dire, atteste Mérimée,
portait un frac hors du cirque, n'allait jamais au caba-
et faisait paraître de trop bonnes façons. Sevilla, dit-il, fut le
ius de la tauromachie; Montès en était le César.

e nos jours, Mazzantini a renouvelé cette élégance. Il
te de porter, en dehors de l'arène, des habits de gentleman.

Il a son fauteuil à l'Opéra de Madrid, parle français, conna des journalistes et parle de son art avec un détachement c meilleur goût. Au surplus, il intente assez lourdement l'est cade et ne la réussit pas à tout coup: c'est un *torero* d'expo tation.

Parmi les derniers venus, *Lagartijo Chico*, neveu de Rafa Molina, l'ancien *Lagartijo*, *Machaquito*, donnaient, il y a cir ans, les plus belles espérances. La génération montante r compte guère de noms fameux. La mort, il y a douze an d'*Espartero* et celle, plus récente, de *Reverte* ont enlevé à l jeune tauromachie deux maîtres qui s'étaient affirmés par d coups mémorables.

Le *torero* a pour point de départ la connaissance du taurea sauvage et de son incroyable stupidité. Mais l'art de le tu dans les règles établies repose, en outre, sur une particulari anatomique: le fauve ne peut frapper que de bas en hau dans l'axe de son corps. L'intérêt du combat vient de la m nière dont l'homme, armé d'une brette légère, met d'aplo celui qu'il va férir, l'obligeant à suivre ses feintes, puis à re voir le coup mortel. Dans ce combat d'une précision mathém tique, le cœur ne suffit pas, il y faut encore l'intelligence. décision, toutes les qualités viriles de l'esprit et du cor Pour être digne de combattre et recevoir l'*alternative*, il si que le postulant ait le *trapio*, le *sentio*, la *bravura*, c'est-à-di la beauté, la vertu et la raison.

Or, c'en est peut-être assez pour ne point incriminer le ges chevaleresque du *torero* dans un âge qui se meurt de rotu et de lâcheté.

LAURENT TAILHADE.

LES DRAPS EMBAUMENT

CHANT X DE « JACQUES », ROMAN EN VERS

—

Un matin de juillet, sous le sureau criblé
De soleil, et de grappes noires étoilé,
Dans leur fauteuil d'osier, devant la table verte
D'une nappe à carreaux bleus et blancs recouverte,
Suzanne et son mari buvaient un lait crémeux
Aromatique et tiède encore, et tous les deux
Sortaient du bain, et la coquille ensoleillée
Du chignon de Suzanne était encor mouillée,
Et ses bras, que montrait son peignoir rose à pois,
Semblaient frais comme une eau perdue au fond d'un bois,
A minuit, sous un rai de lune printanière.
Une abeille assiégeait le sucre ; la lumière
Au damier de la nappe, et sur tous les carreaux,
Jetait des pièces d'or à travers les rameaux,
Comme un joueur heureux et riche un soir d'ivresse.
Il flottait dans l'azur une ardente allégresse ;
Tout était bleu : le ciel entre les peupliers
Aux miroitantes frondaisons, les espaliers,
Les prunes, l'ombre, l'eau tranquille et les fumées
Qui s'élevaient des toits au-dessus des ramées,
Et le matin chantait, ménétrier divin,
La Symphonie en bleu du bonheur, dans un pin
Ecailleux, ocellé d'azur, savant, sylvestre,
Et sonore à lui seul comme tout un orchestre...
Dans un vaisseau de verre épais, bas et carré
Ainsi qu'une corbeille, un gros bouquet serré

De roses s'exaltait dans les belles lumières.
Les roses-thé, les ardentes roses-trémières,
Les roses qui ne sont que mousse et boutons durs,
Les roses roses qui ne sont que parfums purs,
Simplicité, fraîches couleurs à peine écloses,
Et qui parmi les fleurs semblent des femmes roses,
Toutes, dans le bassin de cristal irisé,
Embaumaient et brillaient au soleil tamisé
Par les rameaux légers de l'arbre, sur la table...
Sans qu'on l'eût entendu, souriant, vieux, aimable,
Le facteur dans l'allée, au milieu du jardin,
Apportait une lettre. Il mâchait du jasmin
Dont la fleur étoilait sa moustache. Sa blouse
Roide et bleue éclatait sur la verte pelouse.
Il s'approcha, fit un salut de vieux soldat,
Parla de la chaleur, but un coup, demanda
Des nouvelles, reçut de Suzanne commandes
De laines et de fil, et pour deux plates-bandes
Un peu sèches donna de précieux conseils,
Puis partit, toujours droit, sous les arbres vermeils.

. . . .

Jacques tendit la lettre à Suzanne dorée
Par un flot de soleil. — Dans la même soirée,
Laurent, un vieil ami que l'on n'attendait pas,
Arrivait, seul, trahi, déçu, malade et las.
Il souffrait d'un départ et pleurait une femme.
Au théâtre, il avait vu rire de son drame,
Il demandait asile, ici, pour quelques jours...
O gloire, bruit, fumée, aventureux amours!



Quand le soleil tomba dans le vallon, derrière
Les coteaux empourprés d'une riche lumière,
Pour le repas du soir, au milieu du jardin,
La table était dressée au pied du large pin.
Les roses du matin embaumaient la corbeille

Du pain, les plats, la fraîche et luisante bouteille.
Laurent était assis près de Marthe, la sœur
De Suzanne, et goûtait, malgré tout, la douceur
Du beau soir murmurant au-dessous des branchages.
Marthe et Suzanne avaient de transparents corsages,
Le jardinier au loin arrosait les fraisiers,
Des parfums vanillés rôdaient sur les rosiers,
Et Laurent, élégant à la mode des villes,
Avec ses longs cheveux, dans les rameaux tranquilles
Du pin vit clignoter un astre, un autre encor,
Et la lune monter, ronde comme un nid d'or.
Il se sentait repris par la beauté du monde,
Il espérait encor. Dans son âme profonde
Tout se mêlait : désirs, regrets, souvenirs fous,
Rêves nouveaux de jours plus calmes et plus doux,
Cet agreste repas, cette vaste nuit brune,
Ces visages amis et ce pur clair de lune.
Sous la table, son pied par hasard rencontra
Un soulier de satin que Marthe retira.
Le pin illuminé d'étoiles scintillantes,
Solennel, se gonflait de musiques savantes ;
Puis Suzanne et sa sœur rentrèrent se coucher,
Et Laurent dans les champs voulut encor marcher.

. . . .

. . . .

La vaste nuit vivait autour des deux amis...
La lune éblouissait les vieux toits endormis,
Et glaçait d'argent bleu les mousses sur les tuiles.
Les innombrables bruits que font les soirs tranquilles
Montaient : grillons perdus, insectes bourdonnants,
Ruissellement des eaux, feuillages frissonnants,
Vergers mûrs aspirant par toutes leurs ramées
Les brises qu'ils renvoient tièdes et parfumées ;
Les voix, toutes les voix du silence chantaient
Et Jacques et Laurent en marchant écoutaient.
C'était l'instant féerique où, dans les thyms, les lièvres
Sautent sur les sommets ; le moment où les chèvres

De leurs grands yeux levés par les trous ronds du mur
Fixent éperdument la lune dans l'azur.
L'instant où, dans leurs lits, les filles du village,
La tête sur leur bras, pensent au blanc corsage
Qu'elles étrenneront un dimanche prochain.
Belle heure de velours! Dans une chambre, un sein
Sort de ses voiles clairs et chaste et rond s'élève.
Rose murmure un nom et sourit à son rêve ;
Le pied nu de Clarisse est dans des rayons bleus ;
Marthe a vingt ans et Lise seize, et toutes deux
Leurs cheveux emmêlés songent, et Léontine
Aux beaux bras, dort paisible, élancée et mutine,
Et l'étoile du soir, sous les muscats mouillés,
Eblouit ses carreaux par des vapeurs brouillés.
C'était l'heure d'argent, pure et mélancolique,
Où l'âme sent plus fort son esclavage antique,
Et voudrait pour voler vers le ciel pâle et clair,
Briser la misérable et triste et lourde chair.
Seule, fanal perdu, dans la vallée entière,
D'une lampe brillait la petite lumière,
Et tous deux, en marchant, la regardaient briller.
Un frisson de vent chaud la faisait vaciller,
Et Jacques et Laurent alors, dans la croisée,
Virent, ô vaste nuit de lune et de rosée,
Une forme passer, un beau corps ingénu,
Long et blanc, mince, pur, chaste, lointain et nu,
Qui brusque disparut, quand, la lampe soufflée,
S'effaça la fenêtre au fond de la vallée.
Ce n'était presque rien... le temps d'ouvrir les yeux,
De les fermer, tout fut sombre et silencieux,
Mais la nuit, ô profonde et divine magie,
Fut soudain parfumée, éblouie, élargie!
Ce n'était rien... Mais c'était toute la Beauté,
Qui gonflait leurs deux cœurs et le grand ciel d'été,
Et les rameaux touffus des rêveuses charmilles...
. . . .
De quoi Dieu pétrit-il le corps des jeunes filles?



Laurent ne put dormir, lui qui cherchait l'oubli.
La lune éblouissait le miroir et le lit,
Et redorait les coins de cuivre au bois antique
De la commode lourde et de forme rustique.
Elle était aux carreaux comme un visage d'or,
Sous les rameaux qu'elle éclairait. Laurent encor,
Pareil à ces moutons qui ruminent dans l'ombre
De l'étable, où la nuit est plus chaude et plus sombre,
L'herbage tendre qu'ils broutèrent au soleil,
Au bord des ruisseaux clairs, sous le couchant vermeil,
Laurent mâchait des souvenirs : Une maîtresse
Qu'il aimait plus que tout l'avait trahi... Sa tresse,
Lorsqu'elle la nattait en riant pour la nuit,
Comme il en respirait le parfum, aujourd'hui !
Et son corps souple au fond du miroir, lac tranquille
Reflétant une nymphe en toilette de ville,
Dépouillant ses rubans, ses volants, ses atours !
Et la lettre trouvée et qu'il voyait toujours,
Avec sa tache au coin du papier ; et ses larmes,
Ses mensonges, son âme fausse et ses doux charmes,
Tout cela repassait sans fin devant ses yeux.
Il pensait à sa pièce, à ce soir odieux
Où la foule qui comme un enfant s'extasie
Et s'irrite, hua, siffla sa poésie,
Et rejeta son nom risible et déchiré.
Il évoquait l'actrice au visage carré,
Robuste, bestial, divin, dur et sauvage
Qui récitait ses vers en mettant son corsage,
Quand il allait la voir dans sa riche maison.
Elle était née au bord du Volga. Sa toison
Courte et bouclée était fauve et pâle ; les manches
De son peignoir montraient jusqu'aux épaules blanches,
Jusqu'aux aisselles, ses beaux bras nerveux et nus,
Toujours glacés, ses bras d'or roux un peu velus

Lorsqu'elle les tendait vers les roses bougies.
Elle semblait avoir animé des orgies
De grands-ducs, bu des vins illustres projetant
Les bouchons qui faisaient tinter le verre ardent
Des lustres et parfois cassaient des girandoles.
Avait-elle connu les fêtes des nuits folles?
Ses pieds chaussés de soie avaient-ils trébuché
Contre un prince ivre-mort sous la table couché?
Avait-elle écrasé sa poitrine gonflée
A la tunique rouge et de croix étoilée
D'un vieux soldat, dans un salon trop éclairé,
Tandis qu'on fusillait tout un peuple égaré,
Devant les hauts palais, les sénats, les fabriques
Qu'éclairaient brusquement des lueurs électriques?

. . . .

Etendu dans son lit ainsi qu'un matelot
Dans sa barque, il voyait la lune et son halo
Qui changeait l'azur pâle en nacre vaporeuse,
Et la blanche nuée en neige lumineuse.
L'astre pur le calmait. Le sommeil consentit
A venir, et Laurent, confusément, sentit
Qu'il abandonnait tout, qu'il partait vers le rêve,
Laissant le jour passé comme on laisse une grève.
Et les draps embaumant la lavande, et l'odeur
De la nuit de velours, et la belle pâleur
De la lune de perle et la paix infinie
Des champs, tout s'unissait en une symphonie
Qui montait de la terre et rayonnait du ciel,
L'emportant doucement, presque immatériel.

LÉO LARGUIER.

LA QUESTION RELIGIEUSE

ENQUÊTE INTERNATIONALE [1]

—

M. Ernest Naville

ien professeur à l'Académie de Genève, Membre associé de l'Institut
de France.

La réponse à la question que le *Mercure* me fait l'honneur m'adresser demanderait, pour être quelque peu complète, travail que je n'ai ni le temps ni la force cérébrale nécesres pour le bien faire en ce moment, travail si long d'ailrs que le *Mercure* ne trouverait pas la place de l'insérer. « Assistons-nous à une dissolution ou à une évolution de lée religieuse et du sentiment religieux? » — La réponse pend beaucoup du côté où l'on regarde, et des dispositions jectives de celui qui regarde.

Sous les variations et les extrêmes diversités de ses manitations, la religion renferme pourtant toujours ces trois éléments : idées, sentiments, actions. Existe-t-il des tentatives pour dissolution de ce composé? — Oui, un certain nombre de nos ntemporains semblent méconnaître, plus ou moins complètent, le lien qui unit la pensée aux sentiments et aux actions. là l'admission d'une religion sans dogmes, d'une vie sans ctrines. Ces tentatives de dissolution sont une attaque contre religion, une attaque non moins directe contre la raison, ntre la part nécessaire de l'intelligence dans toutes les manitations des faits humains et enfin contre les résultats manites d'une psychologie sérieuse. Lorsque je rencontre, sous plume d'écrivains contemporains, cette formule, très sount employée avec diverses variantes : *Plus de doctrines, ais la vie*, j'éprouve un sentiment dans lequel l'étonnement ccompagne d'un peu d'impatience. Quelle sera la vie qu'on

1) Voy. *Mercure de France*, nos 236 (33 réponses), 237 (24 réponses), 238 (24 onses), et 239 (24 réponses).

nous propose? Une vie sans règle et sans loi, et par conséqu une vie livrée aux instincts aveugles de la sensibilité, car to règle et toute loi sont des éléments d'intelligence. Ces éléme d'intelligence ont pour postulats des doctrines qui, bien que plus souvent, inconscientes demeurent pourtant l'objet d'af mations légitimes. Il y a donc dans les phénomènes religie des tentatives de dissolution. Il y a aussi des évoluti remarquables; j'en indiquerai deux dans le monde chréti après avoir remarqué que le mot *évolution*, qui ne s'employ autrefois que pour les armées de terre ou les flottes en m vement (il en est encore ainsi dans le dernier Dictionnaire l'Académie) a pris aujourd'hui, dans l'usage, un sens be coup plus large. On appelle maintenant évolution le dével pement d'une chose quelconque, matérielle, psychique ou ciale; on dira même l'évolution d'une idée. Il est seulem nécessaire de comprendre que l'évolution est l'expression d' fait et ne l'explique pas. Le temps, qui laisse les causes a avec persistance, est la condition absolue de tout dévelop ment, mais il n'est pas une cause par lui-même.

Le temps n'est pas un facteur; l'évolution laisse seulemen montrer en *acte* ce qui était contenu *en puissance* à son p de départ. Cela dit, pour prévenir une erreur assez répan de nos jours. Voici mes deux exemples d'évolutions que j' serve dans le monde.

Jésus a dit à ceux qu'il avait chargés d'être ses message « Enseignez toutes les nations. » Suivez dans l'histoire monde l'évolution de ce commandement. Les disciples Christ, et même ses apôtres (des juifs d'abord), eurent de peine à comprendre que l'œuvre de leur maître n'était réservée aux enfants d'Abraham, mais devait s'étendre à to l'humanité. Qu'est-ce que l'œuvre des missions chrétienn œuvre ralentie parfois, mais toujours reprise après ses époq d'affaiblissement, et très vivante de nos jours? Cette œu est l'évolution séculaire d'une parole prononcée il y a vi siècles.

Autre parole du même maître qui me fournira mon seco exemple. Jésus de Nazareth a formulé pour ses disciples modèle de prière. Il y a inséré cette demande que la volo de celui qu'il nomme le Père céleste soit faite sur la ter Cette demande réclame de celui qui la prononce l'engagem

travailler au bien de ses semblables, de ses compagnons ns le voyage de la vie sur la terre. Il y a là le principe ne évolution naturelle. Elle s'est manifestée dans l'amélio-ion sociale qui résulte de la foi des Chrétiens dans tous les rs où elle règne et dans la mesure où on en déduit et met en tique les justes conséquences... Mais voici ce qui se pro-t de nos jours. Dans la prière du Seigneur, la demande e la volonté de Dieu soit faite sur la terre est unie par un n indissoluble à la pensée du Ciel. Ce lien est indissoluble ur le chrétien parce qu'il sait que sa foi est morte s'il ne vaille pas de toutes ses forces au bien de ses semblables la terre par l'accomplissement des devoirs de la Charité.

C'est ce que des hommes de bonne volonté croient utile de ppeler en parlant du *Christianisme social.* Cela peut être le à rappeler; mais, pour quelques défenseurs de cette te pensée, il arrive que l'adjectif dévore le substantif. ur souci de l'amélioration des choses terrestres et tempo-les les dispose à trop oublier les choses éternelles dont la igion s'occupe. La déviation de la piété qui se traduit par e dévotion mystique et au fond égoïste (préoccupation clusive de son salut personnel) a été l'un des fléaux de la rétienté. Le Christianisme dit social, quand l'adjectif dévore substantif, est une évolution maladive de la pensée de sus-Christ que nous devons prier et travailler pour le bien l'humanité. Ce qu'on oublie souvent, c'est que si le bien développe dans le monde, le mal se développe aussi.

Les grains de blé semés dans un bon terrain et sous une npérature convenable produisent par leur développement pain de l'humanité ; il est des semences vénéneuses dont produits sont des poisons. Il est des religions qui portent ns leur sein, au lieu de principes de pureté, de justice et paix, des germes impurs de débauche et de cruauté. Tout qui arrive n'est pas bon, comme le disent les disciples de inoza, qui ne réussissent pas à le penser... Tout ce qui est uveau n'est pas réjouissant ; tout ce qui est ancien n'est s méprisable, et l'adjectif *moderne* dont on use tant aujour-ui ne désigne pas toujours des choses excellentes.

Pour terminer ces pages rapidement rédigées, j'écris, en nière de conclusion, cette maxime morale : Travaillons à *dissolution* de tout ce qui est mal ; travaillons à l'*évolution* tout ce qui est bien; nous serons dans la bonne route.



M. l'Abbé Henri Brémond

A proprement parler, le sentiment religieux n'évolue pa
Réduit à ses éléments premiers, dégagé des croyances qui l'a
compagnent, l'expriment et l'entretiennent, des manifest
tions qui le traduisent, des autres émotions qui se combine
avec lui, il est toujours le même dans tous les temps. Mais
peut diminuer ou augmenter d'intensité, et, pour ma part,
crois fermement que nous assistons à un retour, à un réveil
sentiment religieux. Et pourquoi *le Mercure* mènerait-il s
enquête, si rien de nouveau ne s'était produit dans le domai
des choses religieuses? Simple curiosité de sa part — j'enten
bien, et voilà qui donne raison à notre optimisme. La curi
sité du grand public ne se porte pas d'ordinaire sur les cho
qui achèvent paisiblement de mourir. S'il s'agissait d'un
nouement brusque et tragique, passe encore, mais les agon
interminables n'intéressent que la famille du moribond.

On a signalé vingt fois ce renouveau de curiosité, mais pe
être n'a-t-on pas assez remarqué sur quel objet très défini
porte aujourd'hui l'attention de tant de monde. Jadis,
curieux de religion s'attachaient exclusivement aux phénomè
plus ou moins morbides, aux expériences pathologiques. J
qu'à William James la psychologie religieuse était comme
appendice à la médecine générale. Aujourd'hui, tout au c
traire, on étudie les formes les plus simples, les plus commu
et, j'allais dire, les plus quotidiennes de l'activité religieu
Rappelez-vous le succès du livre de W. James. Rien de b
original, rien de génial dans cette œuvre. Quatre-vingts
après Joseph de Maistre, l'auteur s'aperçoit qu'« un homme
prie à genoux est un spectacle bien intéressant » — (je cite
mémoire, n'ayant pas *les Soirées* sous la main). Voilà où
vient, où l'on viendra plus encore. Cette curiosité est d'aille
beaucoup moins impersonnelle et détachée qu'on ne cr
Autrefois, on regardait le sentiment religieux comme une
ladie; aujourd'hui, plusieurs se demandent avec une sec
angoisse si par hasard le malade, l'être d'exception, ne se
pas celui qui ne sait plus prier.

Ce n'est là qu'un indice, et tout extérieur. Quant au mou

it lui-même, il faudrait dix volumes pour le raconter. Qu'il suffise de vous rappeler : 1° l'influence croissante des penrs religieux, Pascal, Newman, Blondel et son école, et, par contre-coup nécessaire, la faillite du rationalisme. Quicon- a le sentiment du ridicule n'oserait plus aujourd'hui par- des « droits de la raison », comme on faisait il y a vingt ; 2° l'activité intellectuelle du clergé, en France et en Itasurtout ; 3° la laïcisation de la littérature religieuse proprent dite. Franchise et vivacité du sentiment religieux dans œuvres comme celles de Huysmans, de Fogazzaro, etc. e nous sommes loin, je ne dis pas seulement de *Volupté*, is du *Génie* et d'*Atala*. Popularité de ces livres dans des mix qui ne s'intéressent ni à l'esthétique de Huysmans ni au rite littéraire de Fogazzaro.

)uant à l'orientation de ce mouvement, elle est nettement holique. Pour les artistes, cela va de soi, mais les philoso-es et les exégètes, qui jadis coquetaient volontiers avec le testantisme, vont maintenant dans un sens décidément con-ire. Sauf un petit nombre d'esprits embrouillés et chiméri-es (— on les rencontrerait, je crois, beaucoup plus en Italie en France) — tous s'accordent à traiter le protestantisme, n pas avec animosité, comme un adversaire redoutable, is avec une sorte d'indifférence, comme une force épuisée qui a donné tout ce qu'elle pouvait donner. C'est ici le point se rencontreront tôt ou tard la renaissance du sentiment gieux et le catholicisme extérieur, le « romanisme » de arles Maurras. (Cf. le « Je suis romain », dans *le Dilemme Marc Sangnier*.)

Mais, encore une fois, il faudrait un livre, et ce livre ne sera ssible que lorsque la psychologie religieuse, née d'hier, aura ini sa méthode. Il est d'ailleurs trop clair que tout ce qui nt d'être dit ne s'applique pas à la foule. Celle-ci, loin de venir au sentiment religieux, me semble chaque jour s'en prendre davantage. Même en Italie, la foi du peuple est aucoup plus ébranlée qu'on ne l'imagine d'ordinaire, et pour i, le vrai, le terrible problème est de savoir, non pas si l'é- e revient à la religion, mais par quels moyens on pourra nais rechristianiser les foules. N'était leur insondable bêtise, s députés anticléricaux auraient compris que, pour arriver eurs fins, ils n'avaient qu'à laisser courir les choses.

Je suis loin de croire que la situation soit sans espoir, et s
les ouvriers de la présente renaissance achèvent leur œuvre
dans quelque cinquante ou cent ans, *le Mercure* fera une nou
velle enquête sur le retour du peuple à la vieille foi.

★

Marquis Pietro Misciattelli

(Rome).

Il ne me semble pas qu'on puisse envisager sérieusement l
possibilité de la dissolution du sentiment religieux dans le
âmes. A mon avis, il serait également absurde d'admettre l
dissolution du sentiment de l'amour. Toujours, la prière, silen
cieuse et profonde, s'élèvera vers l'Etre Suprême tant que bat
tront des cœurs humains, tant qu'il y aura la douleur, e
qu'il y aura la mort.

Lorsque je réfléchis aux événements de politique religieus
sur lesquels vous rappelez mon attention, et que je les com
pare à ceux des siècles qui nous ont précédés, mon esprit n
peut y apercevoir que des manifestations constantes, quoiqu
diverses, de la vitalité du sentiment religieux, qui se révè
particulièrement dans la lutte.

La passion religieuse qui agite, à présent comme jadi
toutes les nations, n'est pas, à mon avis, une simple questio
de caste, ou pour mieux dire un mouvement purement cléricа
Au-dessus des convoitises personnelles et du fanatisme aveu
gle, brille la flamme ardente d'une croyance millénaire.

L'idée religieuse, alimentée sans cesse par cette flamme
trouve une voie naturelle creusée par le travail de la scienc
et y entraîne les âmes vers les splendeurs de la Vérité, ve
ce ciel où chante la plus haute espérance.



M. Paul Ritti

Membre de l'Exécution testamentaire d'Auguste Comte.

Les questions que vous voulez bien me poser sont sans aucu
doute les plus complexes que l'on puisse soulever. Pour
répondre clairement je dois avant tout exposer mes vues su
la loi de l'évolution de notre nature altruiste. La connaissan

;ette loi suppose celle des sentiments sociaux. Et puis, ès avoir fait comprendre que l'altruisme n'est autre chose l'ensemble des diverses sensations que nous tirons des oins d'une existence qui n'est plus la nôtre, il me faut enfin itrer que ces besoins sont les mêmes que ceux qui se mani-ent dans un être quelconque, aussi bien collectif qu'indivi-l.

'est ainsi qu'on arriverait à se convaincre que le grave pro-ne que vous proposez ne peut trouver de solution que si connaît préalablement les conditions essentielles de toute stence, quelle qu'elle soit.

'être a besoin de maintenir réunis les éléments dont il est nposé. C'est en quoi consiste sa conservation, c'est-à-dire oremière des conditions essentielles de son existence. Mais éléments, il les tire des autres êtres. Il est donc nécessaire l reste continuellement en contact dominant avec le milieu. relation est par cela même la seconde condition essentielle l'existence. Enfin, pour exister, il lui faut une dernière dition, celle de pouvoir se modifier et modifier les êtres oiants suivant ses propres exigences.

a conservation, la relation et la modification sont donc les s conditions essentielles de toute existence, individuelle ou ective, animée ou inanimée. Elles sont toujours les mêmes ie diffèrent que par les moyens qu'elles emploient pour se iser.

)ans un volume intitulé : *De la méthode sentimentale* (1), j'ai récemment publié, je montre comment ces conditions iennent de plus en plus difficiles à effectuer, à mesure que moyens de réalisation se compliquent eux-mêmes. Chez e animé, leur complication exige enfin qu'il en ait d'abord science. Voilà pourquoi chacune de ces mêmes conditions ianifeste en nous par un ensemble de sensations, ensemble uel nous donnons le nom de sentiment. Par exemple, pour istence individuelle de l'être animé l'instinct nutritif résume besoins de la conservation; l'orgueil, ceux de la relation; tinct destructeur, ceux de la modification. Dans ces trois l'individu tend à imposer au milieu sa propre influence. t en effet à lui que revient alors l'initiative de la conver-ce, de la dépendance, de la convenance, puisque la triple

(1) *De la méthode sentimentale*, 1 vol. in-8, Nouvelle Librairie nationale, Paris.

condition essentielle doit s'opérer à son profit. Les autres être ne peuvent plus être considérés que comme des éléments des tinés à satisfaire les besoins d'un seul.

La plupart des espèces douées de la vie animée ne possèden que les sentiments de l'existence égoïste. Seule la nôtre, grâc à une graduelle évolution, a pu prendre conscience d'une exis tence autre que la sienne, dont elle se considère à son tou comme un simple élément. Les dispositions qui nous incline à faire partie d'une collectivité sont ce que l'on appelle les se timents altruistes. Quant à cette existence elle-même, c'est e nous vouant à elle que nous réalisons les conditions essentie les qui lui sont aussi indispensables qu'à tout autre être. C'e grâce à l'attachement, c'est-à-dire à notre disposition à l'unio qu'elle maintient sa conservation ; c'est grâce à la vénératio c'est-à-dire à notre disposition à la soumission, qu'elle pe dominer dans sa relation ; c'est enfin grâce à la bonté, c'es à-dire à notre disposition à l'amélioration, qu'elle sait réalis la modification.

Mais, quoique les trois conditions essentielles soient toujo nécessaires pour qu'une existence puisse se manifester, il n' est pas moins certain que, dans les diverses étapes qu'un ê doit parcourir pour arriver à son état normal, chacune d'el acquiert une importance prépondérante sur les deux autre Ainsi, par exemple, au début l'être animé sent surtout les b soins de sa conservation ; ceux de la relation ne s'impose qu'ensuite ; et c'est quand cet être est enfin complètement d veloppé que les nécessités de la modification prennent le pl d'importance.

A plus forte raison est-il évident que les dispositions q nous poussent à réaliser les conditions essentielles de l'ex tence sociale doivent subir la même évolution. Chacune d'el conserve la prépondérance sur les deux autres tant que de s côté l'existence sociale développe la condition essentielle c lui correspond. Voilà pourquoi l'attachement a dominé da notre nature altruiste pendant la phase fétichique de l'hum nité ; voilà pourquoi la vénération dominera tant que ne se pas totalement accomplie la phase théologico-métaphysiqu Lorsqu'enfin notre éducation de la soumission sera près d tre achevée, le sentiment de l'amélioration, c'est-à-dire la bon saura dominer à son tour notre nature altruiste. C'est qu'alo

istence sociale aura atteint son plein développement, et ne réoccupera plus désormais que de perfectionner son régime mal.

es quelques aperçus suffisent pour montrer que le senti-it religieux, ou plutôt la vénération, n'est pas destiné à sider indéfiniment à la direction de l'humanité, et par suite révaloir sans cesse dans notre nature altruiste.

ist-ce à dire que les religions soient condamnées à disparaî-? Le croire, c'est tomber dans la même erreur que de s'ima-erqu'une société peut se passer de la famille et de la patrie. institutions sont toutes trois également indispensables; s remplissent envers le corps social les mêmes fonctions les organes analogues dans l'être vivant. Ce dernier, par mple, ne cesse pas d'avoir besoin des organes de la nutri-ı, malgré qu'il n'ait plus comme au premier âge l'unique ci de sa conservation individuelle. Il en est de même lors-il s'agit du corps social. Une société ne tarderait pas à dis-aître si elle était privée de ses trois institutions fondamen-es; car ces dernières ont pour fonction de renouveler sans se les éléments altruistes dont l'existence sociale est com-sée. Pour devenir un être social, l'individu doit parcourir les mes phases que celles de l'espèce. Il faut en outre ne pas blier qu'ils sont nombreux ceux qui ne peuvent atteindre qu'au terme de cette évolution. Ce serait donc se priver de part de concours altruiste dont ils sont capables si l'on sup-mait l'une des trois institutions affectées à cet effet.

Ces quelques considérations générales suffiront, je l'espère, ır rendre plus intelligible la réponse aux questions que vous avez fait l'honneur de m'adresser.

Vous demandez d'abord si nous assistons à une dissolution sentiment religieux.

Les explications dans lesquelles je viens d'entrer vous prou-ıt suffisamment que telle n'est pas mon opinion. Mais nous istons à la dissolution du régime social basé sur la prépon-rance du sentiment religieux, ou plutôt de la vénération.

Pendant la phase altruiste que nous finissons de traverser, xistence sociale avait besoin d'imposer la soumission aux ments qui la composent. A cet égard l'éducation de l'espèce maine est désormais assez avancée pour que cette unique éoccupation ne soit plus nécessaire. Après s'être d'abord

assimilé, puis subordonné l'être humain, la société devra d
plus en plus porter ses soins à l'améliorer, afin de rendre plu
parfaite sa propre existence.

Dans la sentimentalité humaine, qui n'est autre que la com
binaison de nos trois impulsions altruistes, devra donc final
ment prévaloir la bonté. Ce sera la phase positive de l'exis
tence sociale, de même que la vénération domina pendant
phase qui comprend le règne du théologisme, de la métaphy
sique et même de la science; de même enfin que l'attachemen
resta prépondérant dans la phase du fétichisme.

Pour former un être social, la société se trouve désorma
en pleine possession de ses trois organes, qui sont la famill
la religion et la patrie. Mais si la vie individuelle, une fo
arrivée à son complet développement, attache moins d'impo
tance à ses organes de la conservation ou de la relation qu
ceux de l'amélioration, il en également ainsi pour la vie co
lective. Lors de sa maturité celle-ci appréciera davantage l'i
fluence de son organe de perfectionnement qui, nous le savon
consiste dans la patrie. L'avenir subordonnera la religion et
famille à la patrie, lorsque cette dernière se sera dégag
elle-même de la phase religieuse ou domestique.

En résumé, le corps social peut aussi peu se passer de re
gion et de famille que l'être vivant de ses organes de la co
servation et de la relation. Seulement dans l'un et dans l'aut
cas la fonction correspondante devient secondaire. La religio
et la famille continueront à rester nécessaires pour former d
êtres sociaux, soit pendant l'évolution altruiste de l'individ
soit pour la stimulation du degré de sociabilité qui ne pe
être dépassée par certains éléments.

Enfin, pour répondre à votre seconde question, je dir
qu'il n'y a pas dissolution, mais évolution du sentiment rel
gieux. De primordiale qu'elle était jusqu'à ce jour, la vénér
tion tend insensiblement à devenir secondaire. En un mot, a
lieu de diriger la vie publique ou collective, la religion ne se
plus dès lors qu'une affaire privée ou individuelle.



Francesco Cosentini

Professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles.

Je pense que nous assistons et que nous assisterons à un

ressive dissolution aussi bien de l'*idée* que du *sentiment* ieux. La religion, comme *idée*, prétendait nous présenter conception générale du monde, dans un ensemble systé-que en harmonie avec le dogme ; la religion, comme *sen-nt*, prétendait assumer la direction de toute activité pra-e et morale, et suggérer les règles d'une bonne conduite que. L'une et l'autre prétention vont devenir incompatibles le progrès de la pensée scientifique et avec une plus nnelle conception de la vie morale.

n fait, d'un côté, la *science*, qui à cette heure n'est plus le lège d'un petit nombre, mais devient chaque jour plus acces-à tous, a ébranlé les bases de l'*idée* religieuse, prouvant urdité du dogme et son antinomie avec l'expérience posi-; d'un autre côté, l'*éthique* tend à se détacher complète-t de toute enveloppe religieuse qui, le plus souvent, soit des folies ascétiques, soit par un stupide ritualisme, devient esthésique de la conscience, et renforce des préjugés et des ances contraires aux instincts mêmes et aux besoins na-ls de l'homme.

ous ceux qui veulent le progrès de l'humanité doivent parer cette dissolution, soit en faisant connaître les con-es de la science positive, soit en propageant une morale ale rationaliste débarrassée de tout vêtement religieux.



M. Willem Kloos

Rédacteur en chef du *Nieuwe Gids* (Pays-Bas).

est probable que la grande question de la vie, la question « où » et du « pourquoi » de l'Etre et de l'Esprit, restera ours une énigme pour l'humanité, jusqu'à ce que cette rejoigne le soleil à qui elle doit son existence.

e fut la religion qui donna à l'humanité la solution de l'é-ne, tant qu'elle n'était qu'un grand enfant, jouant sérieuse-t. Le matérialisme scientifique fut la réponse qu'elle se na lorsqu'elle fut devenue un garçon très précis, mais omptueux et superficiel ; — et enfin la philosophie qui ta toujours les plus intelligents remportait sa plus grande oire avec Schopenhauer.

t pourtant, ni le sentiment et l'imagination, ni l'observa-

tion et le calcul, ni la méditation profonde ne surent pronon
cer le mot décisif; aucun de ces trois moyens n'eut la pui
sance d'apporter la solution qui se maintiendra, ferme et in
branlable, à travers les temps futurs.

Donc chaque homme intelligent de ce siècle ne peut êt
qu'un « agnostique ».

Car, de même qu'une mouche n'aura jamais conscience de
vie intellectuelle de l'homme, de même la cervelle humaine
saura jamais comprendre l'existence dans sa plus profonde
sa plus vraie signification, bonheur qui n'est destiné peut-êt
qu'aux habitants d'une de ces planètes, pour nous invisible
qui tournent autour de Sirius ou de tel autre soleil gigante
que.

La suprême vérité, dans toute sa profondeur, n'est pas à
portée de nous autres, pauvres mortels, et chacun n'a pl
qu'à faire sa propre hypothèse, selon son intelligence et s
tempérament.

Tant qu'une partie importante des hommes resteront
grands enfants, la croyance pure et simple, et par suite
culte, suffiront à leurs besoins, et, par conséquent, il exis
toujours une religion ou une autre!



M. Maurice Blondel

Professeur de philosophie à l'Université d'Aix.

Puisque l'on veut bien me questionner sur le problème q
aujourd'hui autant que jamais, domine tous les autres (et l'
quête même du *Mercure* en est une preuve), j'apporte si
plement le témoignage de ma conviction très méditée et
ma confiance entière.

L'idée religieuse, le sentiment religieux sont et rester
indestructibles : ils expriment le fond même de l'être huma
ils ont une originalité et une solidité radicales.

Les reculs apparents, les sommeils passagers ne font
préparer un éveil, un élan. La crise présente, d'une éten
et d'une profondeur peut-être sans précédent, — car elle
tout ensemble scientifique, métaphysique, morale, sociale
politique, — n'est point une « dissolution » (car l'esprit de
ne meurt pas), non pas même une « évolution » (car l'esp

ɔi ne change pas); elle est une *purification* du sens reli-
x et une *intégration :* de la vérité catholique.
ne *purification :* car ce qui succombe ou se dissout dans
uttes présentes, ce n'est que choses mourantes ou déjà
tes, institutions caduques, formes périmées. On a beau
ter sous le pavillon religieux tout un arsenal de souvenirs
ɜ revendications, vouloir encore faire du Christ un roi de
ɜe, attendre toujours une « Parousie », rêver un « parti »
irconcis : de mille façons, sous la pression des événe-
ts ou des hommes hostiles, par l'action des âmes inté-
res ou des esprits clairvoyants, à travers les scrupules
ıïsants de Pierre ou grâce aux remontrances audacieuses
'aul, la vision libératrice de la terrasse de Joppé se repro-
. En vain dresse-t-on bloc contre bloc : ceux qui s'achar-
t à refouler le sentiment religieux travaillent à le fortifier
l'étendre; ceux qui, pour le défendre, s'enferment dans le
jon des résistances, hâtent les épanouissements futurs.
leur intransigeance « d'hommes anciens », quelques-uns
ɜrent peut-être que, sans se changer, ils réussiront à chan-
les autres; non; ils ne réussiront ainsi qu'à se faire modi-
plus profondément eux-mêmes et qu'à se faire dépouiller
« vieil homme »; et c'est quand ils seront ramenés aux
ditions de l'Evangile qu'ils attireront de nouveau les cœurs.
jours, en ce monde, fût-ce à l'insu ou contre le gré des
les, la foi joue à qui perd gagne.
t, par là même, à travers tant de déblaiements et de rui-
apparentes, c'est une intégration plus riche de la pensée
e la vie religieuse qui s'élabore dans le Christianisme et par
hristianisme. Aucune religion autre que le Catholicisme ne
fitera de l'effort radical de la critique et de la philosophie :
ı'est pas à une sorte de symbolisme détaché du dogme
ni ou de la pratique littérale qu'aboutira cette laborieuse
turition de la conscience moderne; c'est à une détermina-
ı plus précise des faits et des vérités dogmatiques. Et c'est
e précision, en apparence restrictive, qui permettra d'en
ux voir l'universelle extension et le merveilleux équilibre :
gion d'autorité surnaturelle, mais aussi de liberté inté-
ıre; loi d'amour, mais aussi règle mortifiante, et lettre vraie
doit être prise à la lettre; gratuité d'un don qui s'impose,
s en même temps ordre de justice qui, dans l'ignorance

même de la vérité révélée, permet à tout homme droit de pa ticiper à la réalité rédemptrice ; corps étroitement assemblé e tous ses membres, mais aussi âme qui attire à elle tout qu'il y a de vérité et de bonté, voilà l'Eglise qui a les parol de la vie éternelle, celle qui, descendant de Dieu et monta des profondeurs de l'humanité où le germe surnaturel a é déposé, s'égale à l'idée qu'exprime le mot de « catholique



M. Gian Pietro Lucini

Homme de lettres (Italie).

I. La Foi, comme manifestation du sentiment, ne s'aboli jamais.

II. Qu'il y ait une mystique de la nature, comme il y a u physique : rite et science, intuition et expérience.

III. Une théorie de l'abstention systématique et volonta à la croyance déiste serait une théorie négative. L'Athée produit pas; il s'annihile, comme le fakir, quoique inver ment : deux désordres.

IV. La Religion est l'Art de la Foi. Or, chaque art évolue, s le temps, sollicite les poètes; Dieu est un réflexe du gé créateur qu'interprètent l'époque et ses nécessités.—Les Die se reproduisent idéologiquement selon les modifications soc les et intellectuelles, les différences organiques des races, bigarrures des mœurs, la physiologie des individus. Dieu et sera toujours un *Etre en évolution*. Car l'humanité souha son Dieu à son image (même l'homme de Blanqui, qui n'a Dieu ni Maître) décorativement représentatif de ses aspiration —Avec Dieu l'homme hypothèque sur l'avenir et sur l'immo talité la présomption égoïste de *se* survivre. Avec Dieu, l'a se fait ministre gnostique et le poète l'explicateur de la natur Dieu-utilité. Or, Il est un *locus communi sermonis*, un m catégorique, comme tant d'autres, avec lequel nous représento des illusions, des images : donc signification d'une méthod Concorder dans l'unité générale, c'est le rêve. — Leibnitz, q eut la passion de l'unité et de l'harmonie, répète mystiqu ment : « La gloire de Dieu n'est pas seulement l'immuable l'éternel ; elle est le devenir naturel et l'humanité le fragment Mais l'Art et la Science, c'est-à-dire la Foi et la connaissan

répandent et l'augmentent, successivement : aussi la reli-
n se ploie à toutes ces métamorphoses en détermination
ne philosophie de la vie; philosophie potentielle et cinéti-
. — Peut-être que Dieu est le dernier échelon de la série
ogique à la découverte duquel marchent les Arts, les
ences, les Religions. — Le Dieu d'une Epoque industrielle
mécanique.

'. L'Idéalisme déterministe et expérimental est la doctrine
nous révèle le Dieu-Nature, positivement, sans les images
es symboles de la révélation.

I. A mon avis, la crise actuelle est une manifestation anti-
icale, non pour la dissolution de l'idée religieuse *en soi*,
is pour l'intégration d'un dogme scientifique-religieux. Le
ème est son *acte de foi*. Son utilité sociale fiance le rêve,
oin passionnel, avec la réalité, constatation sensorielle et
sculaire. Le mouvement est *en synthèse*. — Il y a aussi
ction contre un formulaire imbécile et dépourvu de valeur,
ne renaissance idéaliste: nous demandons, de par la cons-
nce moderne, la décadenee d'une institution qui nous répu-
, incapable de satisfaire au besoin de certitude et de repos
nous angoisse.



M. Virgile Rossel

Député au Conseil National Suisse.

.e champ de mon expérience et de mon observation est
 borné, pour que j'apporte à votre enquête une contribu-
 de quelque prix. Dans le milieu protestant où je vis, j'ai
pression que nous assistons moins à une dissolution, même
e, qu'à une évolution du sentiment religieux. Au reste,
titude religieuse sera toujours l'attitude naturelle de l'hom-
en face du mystère. Il y a un au-delà comme il a un au-
sus, si l'on peut dire ainsi, qui nous appellent et vers les-
ls un immense espoir nous fait lever les yeux. Ne pas sa-
 et ne pas comprendre, ce n'est point là une raison suffi-
te pour déclarer que le ciel est vide.

Iais je crois que la religion s'individualisera de plus en
s. Nous ne sommes plus assez ignorants et nous sommes
 divers, pour alimenter notre vie spirituelle aux mêmes

sources. Ni le pessimiste de tempérament, ni l'optimiste, ni mystique, ni le savant, ni l'illettré, ne peuvent plus avoir, notre temps, la même conception des choses suprêmes. L églises élargiront leurs enceintes et assoupliront leurs crédo La foi deviendra essentiellement une règle de vie ; le dogm reculera devant la loi morale ; la religion sera, en deux mot moins cléricale et plus religieuse. Nous ne cesserons pas, po autant, de regarder en haut, vers les réalités invisibles qui no enveloppent et nous dominent. Et la seule pensée que not fidélité au devoir n'aura pas été vaine est déjà de la religio



Alfred Naquet

Professeur agrégé à la faculté de médecine de Paris, ancien sénateur, ancien député.

Le principal est de s'entendre sur les mots. Qu'entend- par religion ou par sentiment religieux?

Si c'est le désir qu'a l'homme de scruter les problèmes n encore résolus par la science, et sa tendance à les expliq par des hypothèses plus ou moins plausibles en attendant explication positive, il est certain que le sentiment religie n'est pas près de disparaître.

Je ne sais quel auteur comparait la somme des connaiss ces humaines à la fraction d'une corde infinie qui traverser une chambre; quelque éloigné que fût le plafond du planch cette partie de la corde représentant la science serait infinité male par rapport à celles qui se prolongeraient au-dessus plafond ou au-dessous du plancher et qui représenteraient religion.

Mais prendre l'expression « sentiment religieux » dans u telle acception, c'est jouer sur les mots.

L'homme qui fait une hypothèse sur l'éther et sa conden tion, sur la formation et la mort des corps sidéraux, sur l'o gine de la vie à la surface de notre planète, voire sur ce aurait pu précéder notre naissance ou pourrait suivre no mort, cet homme-là se livre à un exercice de métaphysiq que la science n'exclut pas, qui même peut être un adjuva de la science ; mais il ne fait pas de la religion.

Il sait, en effet, et il le professe hautement, que ces conce

ns ne sont que des artifices de l'esprit destinées à coordon-
r les faits connus, à en faire découvrir de nouveaux, ca-
bles peut-être de donner dans une certaine mesure une
parence de satisfaction à la curiosité qui lui est inhérente,
is qu'elles ne répondent à aucune réalité objective, qu'elles
peuvent être acceptées que sous bénéfice d'inventaire, et
'il doit se tenir prêt à les abandonner sans regrets le jour
des faits nouveaux seraient découverts avec lesquels elles
raient incompatibles.

C'est là l'hypothèse scientifique nécessaire et féconde, dont
Poincaré a tracé si magistralement le rôle, hypothèse à
quelle on ne demande pas d'être vraie, mais seulement d'être
le.

Toute autre chose est la religion.

La religion entend faire accepter ses hypothèses les plus
vraisemblables à titre définitif. Elle en fait des dogmes révé-
; et en tous lieux, lorsqu'elle en a la puissance, elle en im-
se le respect par la force, allant jusqu'à la ciguë de Socrate
aux bûchers de l'Inquisition.

L'esprit religieux n'est donc pas l'esprit de recherche méta-
ysique. C'est l'esprit de l'absolu qui impose sa domination
s'efforce de l'imposer.

Ceci étant bien défini, je réponds à la question posée :
Nous n'assistons pas à l'évolution, mais à la dissolution du
ntiment religieux. »

De plus en plus l'homme devient positif ; de plus en plus,
ême lorsqu'il est porté aux spéculations mystiques, il s'af-
nchit des croyances absolues. Dès que cette évolution de
tre espèce déjà très avancée sera complète, la religion sera
finitivement morte. Ce sera une phase finie de l'évolution
la vie sur la terre.

Le XIXe siècle a donné à cette évolution une poussée énor-
e, en déracinant l'idée enfantine du dualisme, de l'âme im-
ortelle et d'un Dieu personnel ; et comme à l'heure où nous
mmes les évolutions se font avec une rapidité vertigineuse, si
les compare à ce qu'elles étaient dans le passé, on peut
nclure que la fin des religions est relativement proche.

D'autant qu'une transformation radicale s'annonce comme
minente dans les sociétés humaines.

Si, en haut, le sentiment religieux a été, au début, un effet

de la curiosité non encore satisfaite, en bas il a été la consé-quence de la misère et du désespoir. L'esclave, le serf, le prolé-taire voué au malheur avaient besoin, pour supporter la vie d'inventer la cité idéale de l'au-delà.

Mais l'être humain a pris conscience de lui-même. Il ne s paie plus d'espérances vaines. Il est déterminé à conquérir u état social d'égalité et de justice ; et quand il l'aura conquis il abandonnera son vieux vêtement spiritualiste et cultuel dor il n'aura plus besoin.

Il l'abandonnera d'autant mieux que, dans la vie saine e heureuse du monde nouveau, il apprendra à considérer l mort comme un phénomène naturel et ne la redoutera plus

Je conclus donc : le phénomène historique en cours d'évo lution nous conduit à la dissolution de la religion et à la dis solution de la vieille société, qui se tiennent.



M. L. Dimier

Agrégé de l'Université, docteur ès lettres.

En matière de religion, pas plus qu'en aucune autre, je n crois à un cours des choses déterminé par des lois intérieure Le grand hasard des circonstances d'une part, l'industrie de hommes de l'autre disposent du sort des sociétés. Dans l'Eu rope contemporaine, tous les jours plus divisée de mœur d'intérêts et de culture, ni ces circonstances ni cette industri ne sont de nature à motiver une consultation d'ensemble.

Il faudrait donc traiter la question par chapitres.

Ainsi prise, on verra qu'elle n'oblige pas du tout à conclu au détriment de la religion. En Angleterre, en Allemagne, protestantisme se soutient. Dans l'une, où les progrès d ritualisme balancent l'effet mauvais des sectes dissidentes dans l'autre, où des cadres électoraux puissants, l'alliance d la droite protestante et l'intérêt de l'Empire défendent le catholiques ; en Hollande, où leur nombre et leur influen croissent ; en Italie, où le rapprochement prochain du Quir nal avec le Vatican ne peut manquer de réconcilier le nation lisme et l'Eglise, il s'en faut de beaucoup que l'avenir so menaçant pour la religion.

En Espagne, où le parti de la persécution s'agite ; en Belg

ue, où il ne cesse d'attaquer, on peut craindre davantage, ais rien n'est arrivé. Quant à la révolution russe, il est cerin qu'elle ne procède d'aucune désaffection du peuple pour orthodoxie, quoiqu'elle puisse en entraîner la chute.

Reste la France, où l'Eglise catholique est excessivement ombattue. Mais,en dehors des politiques de profession, peronne ne prétend que ce combat soit réellement mené par l'oinion. Il n'est l'effet d'aucune hostilité des masses. On dit qu'il 'accommode de leur indifférence. C'est qu'on évite les appaences d'une persécution déclarée, et que,devant trois refus du ape d'autoriser ses constitutions, la République française a eculé trois fois.

L'irréligion gagne du terrain en France; c'est l'effet de l'acon persévérante de ses autorités civiles, agissant par le quaruple organe des lois, de l'administration, des écoles et de la resse. Si l'on ajoute que jusqu'à ces derniers temps elle pouait compter sur l'inertie ou la complicité des évêques euxnêmes, on sera surpris du peu de progrès que la libre-pensée faits en France; bien loin de supposer un concours favorale, un entraînement fatal des esprits dans le sens d'une emreinte nouvelle. Vingt-cinq ans écoulés depuis les lois Ferry; urant ces vingt-cinq ans tant de vigueur dans l'attaque, tant e mollesse, d'hésitation, de frivolité dans la défense, et que ant d'influence pourtant reste à l'Eglise, tant de fidèles et tant 'autorité sur ces fidèles, tant de crédit dans la société, tant e ressources de zèle et d'argent, c'est l'étonnement de tout eux qui, ne jugeant que d'après les lois les plus ordinaires de a politique, s'efforcent de réfléchir et de comprendre.

L'audace du mécréant a crû, l'abattement des catholiques est son comble; la diminution des fidèles n'est pas en proportion es traits de ce tableau. De ce côté donc, s'il fallait marquer 'effet des forces obscures qui s'opposent aux projets des homnes, on devrait avouer qu'elles sont en sens contraire de l'efacement des croyances religieuses.

Il est vrai que l'action politique peut venir à bout de ces fores. Selon toute apparence pourtant, elle n'y parviendra qu'avec beaucoup de lenteur. Avant qu'elle n'y ait réussi, de nouelles forces peuvent grandir, qui, changeant l'état politique, iteront à l'incrédulité tout espoir de s'imposer au pays.

Je sais qu'un préjugé tenace représente ces faits ennemis

comme un effet de la résistance des forces conjurées du passé. Une inertie naturelle dans les masses, une réaction inévitable de la part des monarchies ne doivent pas, dit-on, nous dérober les approches de la Révolution.

Je ne nie pas le danger que celle-ci fait courir à l'ordre politique comme à la religion. Elle se flatte de n'épargner rien. Il se peut qu'elle l'emporte, et la conspiration ourdie par elle marche avec assez d'ordre et s'étend assez loin pour épouser aux yeux de nos contemporains, aveuglés de fatalisme et d'évolution, l'aspect d'une force de la nature. Qu'on remarque au moins ceci : c'est que l'ordre politique sera ruiné avant l'édifice des croyances, bien loin que celui-ci en tombant prépare la chute du premier. Un coup de main doit ouvrir les voies à la propagande d'irréligion, et premièrement triompher de l'opposition des princes et de la résistance instinctive des foules.

Ceux qui poussent à ce coup de main le tiennent pour légitime, parce qu'ils croient la fausseté de ces croyances démontrée. J'avoue qu'ils donnent l'idée de quelque chose de cela ; mais qui ne voit que cette illusion n'a de cause que la témérité de leur affirmation ?

Sans passer à l'examen du fond, où voit-on qu'en France, par exemple, la science ait banni la religion du plus grand nombre des esprits qu'elle fréquente? Je m'en remets à chacun de ce qu'il en peut savoir. Les savants catholiques abondent. Certains points du monde savant même sont comme un rendez-vous d'ennemis de l'irréligion, et de suspects à la République. A ces sphères, qui décrient son ouvrage, elle oppose le crédit de son enseignement primaire, composé de mécréants que le peuple ignorant prend pour des représentants de la science.

Aux menaces de la Révolution, on ne voit donc pas qu'aucun prestige soit joint autre que celui de la force pure. Le triomphe qu'elle escompte ne passera qu'à ses yeux pour celui de la science et de la raison. L'histoire, en l'enregistrant, n'y verra aucun terme d'un développement de l'humanité, mais un chapitre à joindre aux chapitres sans nombre des révolutions de ce monde.

Toutes ont un lendemain. Celle-là se fera-t-elle? J'ai des raisons d'en douter. Elles sont fortes. Elles soutiennent

espoir. Elles maintiennent chez un catholique l'humaine con-ance au salut de l'Eglise, dont il est assuré par la foi.



Napoleone Colajanni

Député, directeur de la *Rivista Popolare di Politica, Lettere e Scienze sociali* (Rome).

La question posée est des plus ardues. Je pense qu'on ne eut pas faire de prévision à longue échéance sur les phéno-nènes sociaux; et de cette impossibilité j'ai donné les raisons ans ma *Statistique théorique* et je les avais données déjà dans e *Socialisme* (1884).

Si du passé on peut déduire le futur, je dirai que *la religion* e meurt pas, que *les religions* se succèdent et se transforment, ue le *sentiment religieux* s'atténue, mais ne disparaît pas ntièrement, au moins dans les grandes collectivités.

Les exemples de peuples très religieux en grande décadence, 'athées très moraux, des Chinois, des Japonais, des adeptes u Confucianisme ou du Bouddhisme, qui représentent un *mini-num* de religion, me donnent la conviction qu'un progrès noral est possible parallèlement à un affaiblissement du senti-nent religieux.



M. Jules Sageret

Homme de Lettres.

Il semble que la religion évolue chez nous en se spécialisant. on empire, jadis universel, tend à ne plus être que stricte-nent religieux. La politique, les mœurs, la philosophie, la cience, la sociologie, les arts, qui lui obéissaient pendant le Ioyen-Age, se séparent d'elle peu à peu, de sorte qu'enfin on domaine ne contiendra plus ni connaissances, ni activités ositives, en un mot, plus rien de terrestre. Sera-t-elle alors issoute ? On pourra le soutenir ou le nier à volonté. Le oyaume du rêve, de l'espoir, de l'incompréhensible, du mys-ère, c'est tout et ce n'est rien. Il n'y a aucune raison pour que a religion perde ce royaume. Nul ne lui arrachera l'insaisis-able.

Toute la question se résume à savoir si le sentiment reli-

gieux subsistera. Il nous a été légué par des aïeux très lointains. Or, les plus vieilles hérédités sont les plus tenaces. Nous croyons encore, sur la foi de l'âge de pierre, que le monde a été façonné comme les outils de silex par un ouvrier et pour une fin utile. Un penchant spontané nous fait attribuer à la nature des intentions humaines. Et sans doute la science combat cet instinct. Elle habituera probablement nos esprits, au bout de quelques siècles, à se considérer comme un résultat et non comme un but de l'univers. Mais, cela fait, tout restera encore à faire, parce que l'homme conserve sans aucune gêne des sentiments incompatibles avec sa raison. La disparition du sentiment religieux, si toutefois celle de l'humanité ne la précède pas, aura donc toute la lenteur des phénomènes géologiques les moins violents. Elle appartient à un avenir tellement éloigné qu'il est sans intérêt pour nous de l'escompter.



M. Camille Enlart

Directeur du Musée de Sculpture comparée.

C'est une évolution, incontestablement. Tout ce qui vit évolue; l'idée religieuse comme les autres a toujours évolué.

Beaucoup d'évolutions, sinon toutes, aboutissent à la dissolution; commence-t-elle pour l'idée religieuse? La postérité le saura. En tous cas, nous assistons à une dissociation du sentiment religieux et de la vie civile.

Ce sentiment était, au moyen-âge, sincère et universel; une discipline acceptée maintenait l'unité, au moins apparente, de la foi; elle pénétrait si intimement la vie civile que tout acte de celle-ci revêtait une formule pieuse, tandis que l'art religieux admettait maint sujet profane. Au respect de la religion s'alliait le mépris de ses ministres, comme chez les orthodoxes et musulmans. Leur relâchement n'entame pas la foi; le clergé s'est amélioré, mais nous discutons, car la critique a progressé en même temps que progressait l'abus de l'autorité en matière de foi, et de leur conflit est née la Réforme.

Graduellement, avec l'Humanisme, elle nous a amenés à l'opposé de l'ancienne mentalité. La Renaissance a si bien accompli son œuvre qu'au XVIIe siècle Boileau proscrit l'idéal chrétien, et Fénelon, évêque, précepteur d'un prince catho-

que, croit devoir donner à ses leçons un travestissement aïen. De l'art et de la littérature, la suppression de l'idée hrétienne, ou au moins de sa formule, s'étendent maintenant toute la vie.

La foi reste cependant un besoin pour certaines âmes, et el se croit incrédule qui a ses dogmes : le socialisme ressemle à une religion, d'où sa haine des religions.

L'idée religieuse reste immuable en Orient, elle échappe nomentanément aux discussions chez les peuples dont l'activité intellectuelle ne se porte pas sur les questions historiques, omme les Américains. Chez nous, le dogme de la divinité du hrist, qui a fait les succès passés du christianisme, embarrasse naintenant catholiques et protestants ; le catholicisme s'est nis dans l'embarras parce qu'il a trop précisé ses dogmes et 'est trop proclamé immuable ; ses pratiques, puissants moyens e gouvernement autrefois, froissent maintenant les âmes ; le evoir de croire apparaît comme un contresens ; l'unité de foi, omme aussi chimérique que toutes les égalités, la mentalité omme les facultés de chacun variant à l'infini. La foi, même hez les catholiques, n'échappe plus à l'individualisme.

Renouvelant ses fautes du XVe siècle, l'Eglise ne veut pas aire la part du feu, et refuse à la raison, à la science et aux onsciences les concessions qu'elles réclament. Irrités de tant 'intransigeance, ses ennemis se montrent aussi intolérants u'elle-même, et leur injustice lui ramène des sympathies, nais elle les découragera.

Remplacera-t-on jamais la discipline morale qu'elle avait su mposer ? Il est à craindre que non, mais on ne supprimera as non plus le besoin de croire, et si la science historique est 'écueil du christianisme, les sciences naturelles apportent des rguments au spiritualisme. La morale, éternelle expression le la conscience, pourra faiblir ou se retremper, mais ne changera pas ; quant aux dogmes spéciaux aux diverses Eglises, eurs fondements sont sapés et leur ruine forcément s'achèvera tôt ou tard.

★

M. J. Novicow

Homme de lettres (Odessa).

Pour le moment actuel on peut dire que nous assistons plu-

tôt à une dissolution qu'à une évolution de l'idée religieuse e du sentiment religieux. Mais cette question est d'une complexit si prodigieuse qu'elle comporte difficilement une réponse caté gorique.

La première cause de complexité vient de ce qu'il exist dans les groupes sociaux des individus se trouvant aux phase les plus diverses du développement mental. Il y a, dans le pays les plus civilisés, des millions d'hommes dont l'esprit n s'élève pas au-dessus du plus grossier fétichisme. Pour ceux ci, la religion, quelle qu'elle soit, n'est certainement pas en voi de dissolution. Et il y aura toujours des gens de cette espèc dans les sociétés humaines, parce que les facultés mentales u peu hautes sont très parcimonieusement partagées par l'avar nature.

Après le point de vue individuel, il y a le point de vue co lectif. Les gens qui règlent leurs actions sur des raisonnement personnels sont très rares. La plupart des hommes règle leurs actions sur l'imitation des individualités marquantes. peut donc arriver qu'à certains moments historiques une re gion donnée ne soit pas en honneur, et qu'il ne soit pas de tr bon ton de la pratiquer. Alors elle peut tomber en dissolutio Tel me paraît être actuellement le cas pour l'orthodoxie e Russie et peut-être pour le catholicisme en France.

Enfin une dernière cause de complexité, c'est que la religio est une vaste synthèse de phénomènes très divers. On peut le classer sous deux divisions principales : le dogme et le culte

Au point de vue du dogme, il me semble que les religion subissent une dissolution incontestable. L'idée de Dieu est un erreur anthropomorphique de l'esprit humain. Il n'y a pas deu principes dans l'univers : la matière et la pensée ; il y en a u seul qui prend, tour à tour, les aspects les plus divers. L pensée est un phénomène naturel comme le magnétisme. L nombre des personnes qui pensent de cette façon tend cons tamment à augmenter dans le monde, donc les religions an ciennes, toutes fondées sur le dualisme ou le déisme, tendent se dissoudre.

Il en est autrement du culte.

On peut dire que la religion est le « sentiment » direct d l'infini. Le culte est un ensemble de procédés psychologiques l'aide desquels ce sentiment est provoqué dans l'être humai

sentiment religieux offre à l'âme la jouissance la plus haute 'il lui soit possible d'éprouver ici-bas. L'extase religieuse me raît supérieure comme source de délices même aux ivresses rveilleuses de l'amour. Le culte est un bain de pureté qui re un charme surhumain. L'intensité de la béatitude venant culte religieux est si grande que l'homme n'y renoncera rtainement jamais. Il ne pourrait pas y renoncer, d'ailleurs, ns se dégrader de la façon la plus déplorable. A un certain int de vue, on peut dire que ce qui fait la grandeur et la gnité de l'homme, c'est la religion.

Je pense donc que le culte religieux se maintiendra toujours pourra s'épurer de plus en plus. A ce point de vue, la religion, loin de marcher vers la dissolution, marchera, au conaire, vers la rénovation. Le culte est beaucoup plus beau ns les églises anglicanes que dans les églises orthodoxes. ıssi les classes supérieures vont presque toute à l'église en ngleterre et n'y vont presque pas en Russie.

Le culte est nécessairement allié au dogme, mais d'une façon sez lâche. Le christianisme n'aurait pas existé et nous aurions ntinué toujours à adorer Jupiter et Vénus que notre culte rait fort bien pu ressembler à celui que nous pratiquons tuellement par rapport à Jésus-Christ et à la Vierge Marie. Un jour viendra sans doute où le dogme religieux rejettera tièrement toute souillure païenne, toute croyance à une vinité quelconque. L'homme pratiquera alors la vraie relion, la religion sans Dieu. Cette religion pourra évoluer éterllement sans jamais se dissoudre, si elle trouve dans son lte des procédés de plus en plus parfaits pour donner aux mmes le sentiment de l'infini et pour les élever dans les gion de la pureté et de l'idéalisme.

★

M. l'abbé Lemire

Député.

Dissolution? Evolution? Tout cela à propos d'incidents mme l'histoire en compte par centaines : c'est aller bien vite besogne, à ce qu'il me semble. Je ne suis pas à même de omener, comme vous, mon regard à travers le monde et de re, d'un coup d'œil, une vaste synthèse des problèmes qui posent, et de prendre les gens à la gorge et de leur arracher

une réponse à ce formidable dilemme. Dissolution ou évoluti du sentiment religieux, de l'idée religieuse: De quel sentime s'il vous plaît, de quelle idée? car les sentiments et les idées o bien des aspects. Et vous n'avez pas la prétention, j'imagin de me faire faire une revue des religions qui serait aussi com plexe que l'humanité elle-même. Au fond, convenez-en : c'e la situation religieuse de la France qui sert de point de dépa et de motif à votre enquête. Et alors la question se précise devient la suivante : La séparation va-t-elle dissoudre catholicisme ou lui donner des adaptations sociales nouvell lesquelles feront croire aux yeux superficiels qu'il y a évoluti quand il n'y a qu'harmonie avec l'ambiance, quand il y a, ne puis mieux dire, qu'adaptation nécessaire et puissante efficace. Je crois fermement que c'est la seconde chose do vous serez témoin. Entre le catholicisme social des catacomb et le catholicisme politique de Théodose, entre celui-ci et le tholicisme féodal du moyen âge, entre le catholicisme féo et celui du concordat monarchique, entre ce dernier, qui mort en France, et celui dont nous allons faire l'expérien difficile mais féconde, que s'est-il passé? Y a-t-il eu évolut religieuse ou adaptation à l'ambiance? Je laisse la parole a historiens; mais, quelles que soient leurs terminologies, je s sûr qu'ils me diront qu'il s'est rencontré des transitions mo rapides que celle à laquelle nous assistons en France, moi faciles même et surtout moins riches d'espérances. On nous i pose en effet le régime de l'association. En est-il un plus co forme à notre constitution religieuse essentielle? Pourvu qu' nous laisse respecter notre hiérarchie, — on fait plus que no le permettre, on nous y convie. On nous demande d'inscr ce respect dans nos statuts et on s'offre à les enregistrer, t quels, et à leur donner force légale; — pourvu qu'on no laisse faire tous les actes de notre vie religieuse soit individue et privée, soit collective et publique, — pourvu qu'on no traite comme les autres citoyens : qu'avons-nous à craindr Sommes-nous moins capables d'énergie, de réflexion, de b sens, de dévouement, d'esprit de sacrifice? Un catholique n'est pas un homme dans toute la force de ce mot, est-il vr ment un catholique? La grâce ne repose-t-elle pas sur la ture? n'a-t-elle point pour effet de la purifier, de l'élever, de transfigurer? Alors? qu'avons-nous à craindre du progrès,

berté civique, de la solidarité sociale, de l'émancipation aine, de toutes les transformations que la science, que les nunications faciles, que les inventions de toutes sortes mulent? Rien! Nous n'avons rien à craindre. J'ose dire que avons beaucoup à espérer. L'Evangile n'a pas donné tous ruits et le catholicisme n'a pas développé toutes ses forces. 'intime conviction que tout ce qui arrive autour de nous rance prépare pour l'Evangile et pour le catholicisme le merveilleux champ d'action qu'ils aient connu jusqu'ici. s ne faisons que commencer à l'apercevoir; quelques-uns nent leurs yeux vers lui ! Mais nous en sommes encore, la plupart, aux séparations nécessaires, aux ruptures avec préjugés, avec les étroitesses, avec un monde qui s'en va. sez-le s'en aller. aMis ne croyez pas que nous, catholiques, s nous en allons !



Michel Revon

Professeur de l'histoire de la civilisation de l'Extrême-Orient à la Faculté des Lettres de Paris.

ermettez-moi de ne répondre à votre question qu'en ce concerne le pays dont je m'occupe d'une manière spéciale, -à-dire le Japon.

ne revue de Tokio, le *Shinnkôron*, vient justement de ier une enquête sur le point de savoir quelle serait, dans ans, la religion de l'empire; et les réponses qu'elle a es des hommes les plus compétents en la matière nous nettent d'apprécier, par la nature même de leurs hypothèsur l'avenir, la tendance dominante à l'époque actuelle. En me, les avis sont très divergents, comme on pouvait s'y ndre en voyant côte à côte les noms d'un professeur évonniste et d'un croyant bouddhiste, d'un pasteur protes- et d'un missionnaire catholique, d'un directeur de jouret d'un apôtre de l'Armée du salut; mais, de ce chaos, on tirer une impression générale : c'est que le sentiment ieux persistera en s'affaiblissant, que les doctrines relises les plus opposées se confondront peu à peu, et que, ement, la religion deviendra surtout une morale pratique. es prévisions semblent raisonnables, si l'on juge de l'ave- l'après le passé. L'histoire religieuse du pays nous mon-

tre en effet que les Japonais ont toujours été des éclectiqu aussi disposés à la conciliation des systèmes qu'à l'arran ment amiable des procès, et en même temps des esprits po tifs, concrets, amis de la sagesse plutôt que de la métaphy que. Au début de l'ère présente, les questions religieu furent négligées, parce que d'autres problèmes, plus urgen s'imposaient à l'attention de la classe intellectuelle; dep quelques années, une réaction se produit contre cette indif rence; mais on peut être certain que ce réveil n'aboutira p au triomphe d'une religion exclusive. Les éléments les p contradictoires en apparence seront combinés, digérés, as milés, et l'évolution religieuse du Japon montrera la mê souplesse que son évolution politique, parce qu'elle sortira même fonds psychologique essentiel.

Permettez-moi de faire remarquer en terminant que si l' a vu récemment, comme vous le dites, une « victoire re portée par la civilisation japonaise sur une nation chrétienn ce conflit n'a eu, à aucun degré, le caractère d'une guerre race ou de religion. Au moment de la déclaration de gue un professeur éminent de l'Université de Tokio m'écrivait p protester d'avance contre cette idée, qu'il craignait de v attribuer à ses compatriotes. Le Japon, qui nous a devan d'un tiers de siècle pour la séparation de l'Eglise et de l'Et n'est certes pas religieux au point de songer à guerroyer po des dogmes.



M. Leopoldo Lugones

Inspecteur général de l'Université (République Argentine).

J'ai l'honneur de répondre à votre question sur l'idée re gieuse et le sentiment religieux.

Je crois d'abord que, quand on emploie ces termes, il fa leur attribuer une signification cultuelle, sous peine de tomb en divagations.

La foi, c'est-à-dire l'idée religieuse même, et l'amour mys que, qui forme le sentiment religieux, seront des choses im rissables aussi longtemps qu'on ignorera la cause des phén mènes et qu'on rêvera d'immortalité. Mais c'est trop géné liser, et il faut, alors, s'en tenir au culte.

Pour ne parler que du christianisme, le seul que je connais

ois que nous assistons à sa dissolution définitive, et cela des raisons plutôt sociologiques.

otre société est constituée, depuis les Grecs, sous le concept éissance ou principe d'autorité, dont les deux supports la religion pour l'âme et le gouvernement pour le corps. esprit grec était militaire avant tout; et la civilisation péenne, tout en adoptant les idées grecques à travers ie, leur incorpora le caractère essentiellement religieux de rit sémitique, assumé à travers le christianisme, compo- ainsi la synthèse autoritaire du moyen âge. Et le moyen fut pour cela encyclopédique.

e culte, étant son dernier reste, est encyclopédique aussi; nachronisme dans notre époque d'analyse.

ais l'essentiel est d'établir qu'aujourd'hui c'est la déso- sance qui règne. Nous assistons évidemment aux préludes ie nouvelle civilisation, dont le concept fondamental est raire au principe d'autorité, et, par conséquent, à l'idée gieuse. D'autre part, la religion, qui était le bien des pau- , est maintenant l'alliée des riches. Elle a parcouru entre deux extrêmes tout le cycle des possibilités, ce qui démon- son épuisement.

e crois, en somme, que le sentiment religieux se trans- nera en adoration individuelle parmi les spiritualistes, sant ainsi l'évolution échouée avec la Réforme.

uant à l'idée religieuse, ou dogme cultuel, je pense qu'elle t son temps.



M. Marcellus Emants

Homme de lettres (La Haye).

e dieu séjournant en dehors du monde devient de plus en un esprit mondial séjournant dans l'Univers même.

a révélation que nous avons dû accepter sans contrôle, e qu'on la prétendait venue de ce dieu extérieur, devient révélation de l'esprit mondial à lui-même, révélation qu'en qu'expressions individuelles de cet esprit mondial nous rôlons scientifiquement. Ainsi le sentiment religieux, qui autrefois une adoration pleine d'amour de l'omnipotence trice et destructrice en dehors de nous-mêmes, se change

en une simple reconnaissance de cette puissance créatrice destructrice en nous-mêmes et en tout ce qui vit. De ce manière, l'évolution du sentiment religieux me semble cons ter en une « dissolution ».

Le fait que nous pouvons observer également en ce mom une renaissance du sentiment religieux à l'ancienne mode prouve rien contre ce que je viens d'exposer, car nul dével pement ne se fait sans réactions temporaires.



M. l'Abbé Wetterlé

Député alsacien au Reichstag.

L'Allemagne catholique ne connaît ni dissolution ni évo tion de l'idée religieuse. La crise du vieux-catholicisme passé sans laisser aucune trace. Les théories aventureuses l'école théologique de Wurzbourg n'ont eu aucune act appréciable sur les esprits. La persécution étatiste, con sous le nom de Kulturkampf, a fait disparaître les dern vestiges du Joséphisme. Le catholicisme est donc plus rob que jamais.

Il s'est d'ailleurs accommodé aux besoins de notre tem sans rien sacrifier de sa doctrine. Les catholiques sont à tête du mouvement social et, au Reichstag, la fraction Centre (ses adversaires eux-mêmes le reconnaissent) a doter l'empire d'une législation ouvrière modèle.

Le désaccord actuel entre le chancelier et les députés cat liques ne sera pas durable. On ne saurait longtemps gouv ner contre un tiers conservateur de la population, quand socialistes, puissamment organisés, disposent d'un autre ti des électeurs. Les protestants ne pouvaient se faire à l'i que, dans la patrie de la Réforme, les catholiques fussen même de déplacer à leur gré les majorités au Parlement. De l'alliance contre-nature des conservateurs orthodoxes et de gauche libérale lors des dernières élections. Cette alliance survivra pas cependant à la première épreuve de travail commun sur le terrain économique, social ou religieux.

Le catholicisme allemand a fait ses preuves. Il envisage l venir avec sérénité. C'est moins contre l'incrédulité que con le symbole chrétien rival qu'il défend ses positions. La lu

étuelle contre le prosélytisme protestant l'a contraint à élester des superfétations qui alourdissent la dévotion dans pays latins. Il est moins extérieur, mais plus combattif, as brillant, mais plus sérieux.

ans son organisation, l'élément laïque, tout en ne violant ais les lois de la hiérarchie, joue un rôle considérable. Le re, de son côté, s'attache à garder constamment le contact les groupes politiques et sociaux qui lui garantissent son épendance.

quoi bon évoluer, puisque l'Evangile, livre toujours nt, et l'Eglise, société éternellement jeune, donnent la tion la plus large et la plus bienfaisante à tous les pro-nes de notre époque ? Unis dans une foi, en même temps ole et raisonnée, les catholiques allemands sont d'autant forts que le protestantisme se désagrège et s'effrite en multitude de sectes dont beaucoup n'ont plus de chrétien le nom. De ce côté-là il y a dissolution presque complète s le camp libéral, comme évolution vers un dogmatisme rigoriste dans le camp orthodoxe.



M. Georges Brandes

Homme de lettres (Copenhague).

ous assistons certainement à une dissolution partielle des odoxies européennes, mais à une dissolution si lente elle a déjà duré plus de trois cents ans et ne s'est accélérée très peu de nos jours. Le peuple s'est un peu éclairé, les ses dirigeantes ont plutôt reculé.

u XVIIIe siècle, Frédéric II s'exprimait franchement en libre seur, et, comme lui, des ministres de grands pays. Au siècle, nul prince ne l'a fait, pas même Napoléon Ier, et ministre d'un royaume, pas même Bismarck.

e ne sais pas bien ce qu'on entend par idée religieuse et sentiment religieux. On essaie de garder les mots, tout en délayant de plus en plus la signification. Si le spiritisme une idée religieuse, je pense que la foule remplacera les odoxies — encore assez vigoureuses — par la croyance esprits. La raison n'y gagnera pas beaucoup.

a haine réciproque des races ou des prétendues races, la

haine réciproque des nations et la haine violente des classe paraissent vouloir remplacer la haine religieuse propremen dite.

La haine des races a un caractère religieux, le patriotism est partout une religion, le socialisme en est une autre. To cela aboutit à la haine sincère et universelle — sentiment ém nemment religieux — que l'humanité combat avec enthou siasme, mais faiblement.

(*A suivre.*)

—

TABLE ALPHABÉTIQUE DES SIGNATAIRES

PIERRE DE QUERLON[1]

—

commence d'écrire cette notice le jour anniversaire de la t de mon cher petit frère, de mon camarade Pierre de rlon. Après deux mois de maladie, le 7 juin 1904, au pre- épanouissement des roses, il nous a quittés. Il venait d'a- vingt-quatre ans. Il aimait passionnément la vie : aussi 'efforcerai d'oublier le grand désespoir d'une mère, d'un , le deuil de ses proches, de ses amis, et ma propre dou- , pour faire revivre, en tête de son dernier livre, le char- t garçon que nous pleurons, l'écrivain délicieux que qua- ivres, au moins, garderont, à jamais, de l'oubli. De com- de romanciers contemporains en pourrait-on dire autant?

ierre-Armand-Marie Peyrot des Gachons — qui prit, à t ans, pour ne pas être confondu avec ses frères aînés, le donyme de Pierre de Querlon — est né à Valençay, le vril 1880, dans une grande maison de la rue Talleyrand, t nos parents occupaient le rez-de-chaussée. Le premier e servait de pied-à-terre pour la belle saison à nos aima- propriétaires. Mais, en tout temps, nous jouissions des ins, qui étaient fort grands et s'étendaient de l'un et l'au- côté de la maison.

e la rue, à travers la haute grille où se mêlent la glycine ve et le jasmin, on peut encore apercevoir un large per- et, à sa gauche, deux fenêtres encadrées par deux grena- s en éventail qui donnent, au cœur de l'été, de robustes rs rouges, mais dont les beaux fruits ne mûrissent pas . Ces deux fenêtres sont celles de la chambre où naquit plus jeune frère.

étais, à cette époque, un lycéen d'une douzaine d'années. parents avaient déjà trois fils et nous désirions tous la sance d'une fille. Notre petit Pierre eut dès ses premières

[1] Cette notice va paraître en tête du dernier livre posthume de Pierre de Quer- *La Boule de Vermeil.*

années une si fine petite frimousse que nous ne fûmes qu
demi déçus.

Nous lui fîmes les honneurs du jardin et nous le présentâme au bout de notre rue, au parc du château où les petits enfan vont d'émerveillements en émerveillements. Valençay éta digne de donner le jour à Pierre de Querlon. C'était alo une délicieuse petite ville entourée de forêts. Séparée ainsi d reste du monde, elle en pouvait faire fi, puisqu'elle contena en elle-même de quoi contenter le cœur et les yeux.

Ces forêts toutes proches et peuplées de gros gibiers, ce ch teau à l'aspect grandiose, ce parc majestueux et intime, cet petite ville riante sur son coteau ensoleillé, la rivière et s rideau de peupliers, l'avenue de l'église contribuèrent à formation de l'esprit artiste de mon frère André, l'aquarelli aux claires visions, et de mon frère Pierre, qui, dans aucun ses livres, n'oublie de décrire, amoureusement, les maisons le paysage.

Puis — les fils de fonctionnaires voyagent — nous hab mes Issoudun, vieille cité qui semble à demi morte, m garde un pittoresque vétuste, Sains-Richaumont, village pe dans les champs de betteraves, non loin de la Belgique, et, fin, Etampes, la province aux portes de Paris.

Il n'avait pas quatre ans que, sous les boucles blondes ses cheveux, ses yeux vifs observaient, continûment. Il bavardait pas à tort et à travers, à la coutume des tout peti mais il avait, de temps en temps, d'amusantes réparties.

Il commença ses classes au lycée de Laon et j'ai gardé, cette époque, de charmantes lettres pleines déjà de crânes d cussions de littérature. Deux amours de bonne heure se pa tagèrent sa vie, l'amour de regarder autour de lui, de no les gestes, les grimaces, et l'amour des livres. Il goûtait p les livres d'étrennes proprement dits, si peu littéraires, en g néral, et je me fis son heureux complice en guidant le choix ses achats. A seize ans, il avait déjà autour de lui les vr compagnons de l'homme de lettres : les grands classiques d'H mère à Beaumarchais, les poètes contemporains, précie avant-garde qu'il faut toujours consulter avant de se met au labeur, les romanciers des trois siècles français, histori des hommes à mettre au même rang que les historiens des r

es philosophes, qu'il ne faut jamais négliger, si l'on veut œuvre qui dure.

Plus tard, Pierre aima tant ses livres qu'il préférait s'en te- à ceux qu'il possédait et s'ingénier à les parer. Il choisis- pour chacun d'eux une reliure à la couleur de son âme. ır ses préférés, il recherchait des parchemins spéciaux, ne amusante patine et d'une solidité à toute épreuve. Les es sont intacts, leur ami n'est plus.

A la fréquentation des seuls écrivains, il gagna de savoir même, de bonne heure, écrire avec goût. Il aima, tout de te, non pas seulement à écrire, ce qui est banal, mais à écrire, ce qui est fort peu répandu à notre époque de pro- tion hâtive.

Il suivit quelques années les cours du collège d'Etampes, s il vint terminer ses études au lycée Louis-le-Grand. Il était erne et habitait avec moi. René Boylesve a fait du petit erlon de cette époque un si joli et juste croquis que je ne iste pas au plaisir de le citer tout au long :

e le vois encore, aux anciens bureaux de *l'Ermitage*, dont les êtres donnaient sur la rue du Sommerard. Il était assis à un petit eau à casiers ; lui, son appui, sa chaise tenaient une place infime ; ne remuait pas ; il ne faisait aucun bruit ; dans les moments silence, pourtant une plume d'oie grinçait ; par cet aigre murmure déclarait sa présence. Il écrivait. Fallait-il donc tant écrire pour parer des baccalauréats ? Lorsqu'il se levait pour vous tendre la n, avec un sourire tendre et fin, ce que couvaient ses grands bras eux et sa tête penchée s'étalait : c'étaient des feuilles libres noir- d'une écriture rapide et sûre, et destinées à s'amonceler dans les nches chemises qu'on voyait soigneusement empilées à l'intérieur ne petite case, à droite d'un portrait dit de Mme de Warens. Mais sitôt, les grands bras et la tête penchée, comme une poule aux s frémissantes, se rabattaient sur la couvée. Un mystère se jouait ce petit espace : sous le regard gracieux de cette mère de lettres, re le geste amoureux des deux bras et l'obstination ardente de la penchée, était-ce un bachelier qui allait éclore ? Je m'en moque ! ait un talent d'écrivain qui naissait.

l allait de la rue du Sommerard au lycée Louis-le-Grand ; et il enait par le chemin le plus court. Il avait une physionomie déso- un teint de mie de pain, des gestes d'une brusque impatience. lui disait : « Mais reposez-vous donc ; prenez l'air ; allez faire un r au Jardin du Luxembourg ! » Il ne répondait ni oui, ni non ; is il se remettait à couver. Il était pressé.

Et, un beau jour, il nous donnait à lire des *Tablettes Romaine*
où à l'atmosphère latine se mêlait un air neuf, frais, soufflant libr
ment, je ne sais comment, mais j'en sens la saveur exquise. Il n'
tait pas esclave! Il ne copiait pas! Sous un habit antique il anima
des figures de la rue du Sommerard! C'était un garçon qui avait
voir tomber la pluie sur les pavés et des femmes traverser la chau
sée en épargnant leur jupe! Rare et charmant plaisir de découvr
que quelqu'un écrit non parce que écrire mène à ceci et à cela, ma
parce que, véritablement, un démon s'agite en son cœur! Et déjà
sincérité d'inspiration lui façonnait un style. C'est le plaisir qui don
le style : ceux qui s'embêtent, la plume à la main, font fuir de dégo
la forme divine (1).

Si Querlon avait mauvaise mine, c'est qu'il sortait à pei
de convalescence. Quelques mois plus tôt, au retour d'u
promenade à bicyclette achevée sous une averse, une pleurés
s'était déclarée. Après des soins énergiques et une cure da
un petit bois de sapins, il était allé achever de guérir en Berr
à Ardentes, où notre famille possède quelques terres. Il
rapporta des forces nouvelles et des notes qui formèrent bi
tôt la première version de *Céline, fille des champs*.

A ceux qui veulent suivre pas à pas sa vie, je conseille do
de lire *Céline* tout de suite, après les *Tablettes*. S'il en a, p
la suite, changé quelques mots, retouché quelques dessins
phrases, ni les descriptions, ni les réflexions, ni l'atmosphè
n'ont bougé.

A propos, justement, de ce livre, André Chaumeix a éc
dans *le Journal des Débats* (2) tout un feuilleton d'une gran
intelligence critique dont il me paraît de mon devoir d'e
traire quelques paragraphes :

Si peu qu'il ait voulu parler de lui-même, Pierre de Querlon a pou
tant laissé transparaître quelque chose de sa pensée dans ses livre
Assurément, il ne se mêle jamais à ses récits; il se tient pour sat
fait quand il a donné la vie à ses personnages, il ne veut pas no
dire ce qu'il pense d'eux. Mais il n'est pas impassible et indifféren
D'autres sont demeurés impénétrables, et à lire Maupassant, on ch
che en vain s'il a aimé, méprisé, ridiculisé ou plaint tous ceux do
il a conté les tristes histoires. Pierre de Querlon est un poète; il lais
voir une pitié profonde, une miséricorde pleine de mélancolie pour

(1) *Ermitage*, juillet 1904, p. 163.
(2) *Journal des Débats*, 28 mai 1905.

dition humaine, et ce sentiment continu suffit à réchauffer tout récit.

es personnages qu'il peint n'ont nulle brutalité. Ce n'est pas qu'il imule rien de la réalité, ni qu'un facile optimisme lui fasse taire nal. Il a donné à quelques-uns des paysans qui passent dans son e de la rudesse, de l'égoïsme, de la violence même. Sylvain est ez sûr de lui et volontiers disposé à écarter d'un mot, fût-il dur, n geste, fût-il brutal, tout ce qui le gêne ; Gilberte, sa mère, est nteuse et criarde ; Madeleine, la fermière, est sans tendresse. Et n de toutes ces misères n'est caché. Mais il semble que, malgré te la précision avec laquelle elles sont rendues, elles s'apaisent et ransfigurent dans les mots ; les passions se tempèrent, les événe-nts se simplifient ; les douleurs s'acceptent et se consolent ; une nosphère melancolique, mais paisible, enveloppe tout le récit : c'est vertu de la pitié de l'écrivain qui opère.

On voudrait savoir de quoi était faite chez cet homme jeune une é à la fois si légère et si profonde. Il ne paraît pas qu'il ait eu du nde une idée âpre et cruellement pessimiste. Il avait lu Montaigne l l'avait retenu, car plusieurs fois il le cite. Il a écrit en tête des *es d'Hélène* ces mots enjoués des *Essais :*

« Je ne pense pas qu'il y ait tant de malheur en nous comme il y e vanité, ni tant de malice comme de sottise : nous ne sommes pas pleins de mal, comme d'inanité ; nous ne sommes pas si misérables nme nous sommes vils. »

Dans ses livres on retrouve bien quelque chose de cette philosophie. lement elle ne lui a pas inspiré un scepticisme rieur, une ironie un sèche encore qu'intelligente. Si la raison tourne à tous les vents, n'est pas un motif pour trop en rire, ni pour trop en pleurer. Il se tente de savoir et d'être pitoyable. Dans ses romans, où il a noté xactement des sentiments humains, les hommes ont l'air de porter eux un très petit nombre de sentiments qui, sous des noms divers, t toujours les mêmes et d'où leur viennent toutes les joies et toutes douleurs : Pierre de Querlon s'est plu à en voir le jeu, sans le ndre au tragique, mais en le prenant au sérieux. Tandis que ses os peinent pour vivre et songent à l'amour, il sait qu'ils obéissent ne loi plus forte qu'eux, et il les regarde avec une sympathie ndrie. La vie, malgré tout, lui est chère, quoiqu'il en sache la auté : il paraît avoir pour elle un amour mélancolique, une sorte de préhension douce et résignée, une tendresse qui accepte, mais qui e. De ce sentiment intime, il ne fait pas étalage ; il le garde pour comme un secret enchanteur et douloureux qui paraît au travers son œuvre, et lui donne cette unité de ton indéfinissable.

Cette mélancolie et cet attendrissement imprègnent, en effet,

l'œuvre entière de Pierre de Querlon qui, du reste, fut toute écrite dans l'espace d'une vingtaine de mois. Quand, dans *la Renaissance Latine*, parut son premier roman, *la Liaison fâcheuse la Maison de la petite Livia* était achevée, ainsi que *le Joues d'Hélène* et les deux ouvrages dont j'ai déjà parlé Tous ces livres de convalescent, retiré au coin de son feu e qui, d'un doigt un peu fébrile, réunit, en petites gerbes, le fleurs qu'il a coupées le long de ses courtes promenades dan le monde.

Il n'a guère quitté sa table de travail. Une excursion e Belgique, un séjour en Normandie, une petite pointe jusqu'a théâtre d'Orange, voilà à quoi se résument « les voyages » d Pierre de Querlon. Mais il connaissait le Berry jusque dan ses recoins et, par cœur, deux ou trois petites villes de pro vince et autant de quartiers de Paris. C'est assez pour meu bler un cerveau, c'était assez pour que fussent écrits ave harmonie et précision quatre volumes pleins d'originalité de vie.

Par hygiène, nous quittâmes le quartier Latin pour gagn les hauteurs qui avoisinent le bois de Boulogne, rue Boissièr dans cette villa Michon d'où vingt bow-windows nous donnaien tout le jour de si sincères spectacles. Pourquoi faut-il que l'a mour des vieux murs l'ait poussé à quitter ce quartier d'a pur pour venir s'installer dans un immeuble grouillant et ma sain de la rue Jean-Jacques-Rousseau?

Dans quelque promenade nocturne avec des amis pas ass soucieux de sa santé, il gagna une grippe qu'il négligé qui pénétra tout son organisme pourtant robuste. Il eût fal tout de suite la campagne. Mais il n'avait pas, prétendait- le temps de se soigner. Il ne voulait pas être malade. Il vena de publier, coup sur coup, deux volumes et deux plaquette il s'était mis à un nouveau roman, notait le plan d'un autr Il ne pouvait quitter Paris. Il le quitta trop tard.

On peut vraiment dire de lui qu'il aima la littérature jusqu en mourir.

Peut-on, si jeune, avoir la sagesse de s'arracher à une gloi naissante? Il commençait d'être connu d'un public d'élite; avait l'estime des critiques et des juges les plus qualifiés : Ernest-Charles dans la *Revue bleue*, Marcel Ballot dans *Figaro*, Rivoire à la *Revue de Paris*, Robert de Flers, Rachil

Mercure de France, Octave Uzanne, Martin Gale, et, à une ouvante unanimité, de tous les critiques des jeunes revues. s meilleurs parmi nos romanciers et nos dramaturges attennés le louèrent : Léon Hennique, Henri de Régnier, René ylesve, François de Curel, Francis Jammes, Marcel Boulen-, Paul Adam, André Gide, Henry Bordeaux, etc.

Querlon, avec une gentille reconnaissance — qui n'est plus ère à la mode dans le panmuflisme contemporain — recueilt, en un gros livre, coupures de journaux et lettres de comments, et je n'aurais qu'à puiser au hasard. Mais je n'oublie s que mon jeune frère a mis pour titre sur ce livre : *la Glole*, ce qui donne justement à penser qu'il se rendait un juste mpte de la portée de son œuvre, une toute petite chose ene et qui, malgré sa quasi-perfection, ne le gonflait pas d'un gueil malsain.

Car il convient de le noter, à son honneur, il faisait une ange et charmante exception parmi une génération où la fisance est d'effigie courante et où l'égoïsme est porté avec entation comme le plus digne vêtement des idées et des dances contemporaines.

Pierre de Querlon avait un cœur excellent. Il aimait à ren- service. Il fonda une revue, *l'Hémicycle*, pour parler à guise, certes, mais aussi, mais surtout pour publier de belles ges de ses amis littéraires, de beaux dessins d'artistes innus, pour louer quiconque lui semblait vouloir faire œuvre rt, en marge du commerce de confiserie « picturale » et de rnographie « livresque ».

Nous donnons dans ce volume-ci des extraits de ses vives sincères chroniques sur l'art, sur le roman, sur le théâtre. us avons dû faire un choix. Pierre de Querlon a beaucoup it. Il écrivait, on peut dire, continûment.

En dehors des trois romans dont nous avons déjà parlé et *Tablettes romaines*, il avait composé *la Maison de la pe- Livia* et, autre pastiche latin, *les Amours de Leucippe et Clitophon*, adaptation du Grec Tatius, en collaboration avec ami qui signa également avec lui un conte délicieux : *la incesse à l'aventure*, que nous regrettons de ne pouvoir nner dans ce volume comme nous y comptions.

D'après *les Joues d'Hélène* il composait un petit acte, *le ndeau*, qui n'a point été représenté.

Il écrivait sur *Remy de Gourmont* une plaquette, qui rest
un modèle de monographie littéraire.

Il collaborait à *l'Ermitage*, dont il fut le secrétaire de rédac
tion, sous Édouard Ducoté, à *la Renaissance latine*, à *la Revu*
bleue, au *Mercure de France*, à *l'Ame latine*, à *la Revue pho*
céenne, au *Gil-Blas illustré*, à *la Libre critique*, à *la Vogu*
à *Anthologie-Revue*, à *Germinal*, au *Pays de France*, à *l*
Clavellina, à *la Plume*, et largement, bien entendu, à son *Hém*
cycle, qui vécut trois années.

J'ai réuni ici quelques nouvelles, la petite comédie, ces pa
ges de critiques et plusieurs fragments inédits.

Pour les fragments, je demande l'indulgence des lecteur
Querlon ne les aurait pas publiés tels qu'ils paraissent ic
Mes petites amies de la rue du Chat sont, je crois, le premi
ouvrage auquel mon frère, encore collégien, se soit essayé.
ne les aurait sans doute jamais donnés à lire au public. Po
ma part, je ne crois pas cet essai sans intérêt.

Querlon, au moment où la grippe le terrassa, travaillai
deux romans : *Promenades avec Antoinette*, qu'il appela, e
suite : *l'Agrément de ma bonne amie*, qui aurait été un liv
attendri et charmant ; *le Château près du village*, œuvre
plus longue haleine, où il se proposait de raconter l'existen
d'un vieillard, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, et l'histoi
parallèle du village voisin, et qu'il avait, par avance, dédi
émouvante ironie : *A mes robustes aïeux*.

Il avait pris beaucoup de notes, fait des plans détaillé
esquissé de précises silhouettes, mais il avait écrit très peu
pages. Ce que nous pouvons publier de ces deux livres proj
tés n'en peut donner qu'une idée incomplète.

La mort, d'un talon brutal, a écrasé les pousses printanière

Durant les nuits tragiques que nous avons passées à so
chevet, son cerveau ne cessait de travailler. Il revoya
les paysages à décrire, ses héros avec leurs gestes fam
liers. La fièvre lui faisait vivre, tout haut, ses jeunes livr
et il tendait les mains hors des draps, comme un enfant q
se noie, qui ne pense pas à crier et qui, simplement, continu
jusqu'au bout sa petite vie singulière et charmante.

Il ne se plaignit jamais. Mais il aurait voulu vivre, il
désirait ardemment. Vers le D[r] Farabeuf, qui le soigna av
tant de zèle amical, vers le D[r] Burluraux qui vint plusieu

à le réconforter, il tendait des regards où on lisait une obs-ée prière corrigée par l'orgueil et la désolation d'en com-ndre l'inutilité.

Autour de son lit, on se cramponnait à des espoirs fous. La ppe malfaisante fut plus forte que l'amour et l'amitié. Un tin, il se tourna vers sa mère et vers un crucifix de bronze pendait au mur. Ce fut sa dernière confidence, sa dernière sée. Il sourit à chacun, à la glycine de la fenêtre :

— Je suis bien! dit-il à mi-voix. Et il s'éteignit doucement, is rancune, sans regret, sans peur...

Lui qui n'était qu'au printemps de sa vie, il mourut à la son des fleurs, au milieu d'un splendide été où il aurait tant né marcher parmi les hommes.

Son ami Léo Larguier lui dédia ces vers d'une grâce et d'une otion si familières, qui viennent d'eux-mêmes sous ma me :

Un orage nocturne écrase mon toit noir,
Et vous, mon pauvre ami, vous êtes mort ce soir.
Il fait lourd, il pleut fort, je suis là, c'est la vie...
A mes pleurs s'est mêlée une goutte de pluie.
Derrière moi, celle que j'aime, en s'endormant,
A soupiré dans l'ombre et gémi doucement.
Quelques couples, surpris par la soudaine ondée,
Rient, traversant la place à présent inondée,
Une rose s'effeuille en parfumant encor
Ma chambre tiède, et vous, ami, vous êtes mort.
Naguère nous parlions de choses bien aimées,
Je vous portais mes vers comme un faix de ramées,
Nous soupions en nous regardant, et brusquement
Vous me laissez et vous partez. Que maintenant
Vous devez être loin de cette nuit d'orage!
Et dire que demain, avec votre visage
Qui souriait et tout cela que vous aviez,
On vous enterrera. Vous n'aurez ni papiers,
Ni livres, ni tableaux et votre vieille table
Qui ne vous verra plus dira : « Le Maître aimable
Est donc parti bien loin qu'il ne vient plus à moi ? »
Malgré l'été naissant vous allez avoir froid,
Car la terre demain sera toute mouillée.
Et moi qui reste ici je verrai la feuillée,
Je vivrai, j'aimerai, je pleurerai demain,
Je marcherai, tenant la blanche et belle main
De mon amie, et les sentiers seront pleins d'ombres.
La lune penchera sur les épaules sombres

Des monts diffus son rond visage d'argent clair,
Je souperai sous les lauriers, respirant l'air
Qui s'arrêta là-bas sur la vigne bleuie,
Je connaîtrai la joie et la mélancolie,
Et peut-être j'aurai, quand je viendrai vers vous,
Une tête de vieux aux cheveux blancs et doux.
Vous me direz : « Voici le funèbre domaine.
Ce mort qui va tout seul, près de cette fontaine,
C'est Virgile; souvent je l'aperçois rêver.
Il m'a parlé le soir où je suis arrivé. »
Et vous me guiderez au pays taciturne...
Pauvre mort ! A présent de l'orage nocturne
Il ne reste plus rien, mais il doit être tard.
Bien qu'il ne pleuve plus, les frondaisons du parc
Font sur le sol un bruit monotone d'averse ;
Chaque arbre se recueille et chaque feuille verse
Ce qu'elle a recueilli de l'orage qui fuit...
Les lisières, demain, auront des coquelourdes,
Mais vous, dans l'infini plein de ténèbres lourdes,
Avez-vous bien dormi votre première nuit ?

A la triste nouvelle, ses amis furent stupéfaits. Ils croyaient pas à sa maladie. Mes parents, mes frères et m nous reçûmes plus de cent longues lettres sincèrement ému sans doute, hélas ! n'avons-nous pas su remercier comme aurait convenu.

Toute la jeunesse littéraire suivit jusqu'à l'église, jusqu' cimetière Saint-Gilles, le petit corbillard et les fleurs que saison et l'amitié avaient amoncelées.

Puis, il y eut, pour nous tous, un grand vide. Pendant d jours et des jours nous ne sûmes pas nous habituer à ce dépa injuste, disions-nous.

Mais le pauvre petit Querlon n'était pas mort tout entie Il laissait des livres, il laissait des manuscrits.

Ses premiers romans avaient été publiés à *la Renaissan latine* et au *Mercure de France*. Il désirait beaucoup que suivant parût à la *Revue de Paris*. Je pris *Céline*, dont no avions causé ensemble, et la portai à M. Ganderax. Je n'o blierai jamais l'accueil qu'il me fit. En quelques jours, le rom fut lu et reçu ; en quelques mois, publié, avec un soin pieu

M. Marcel Ballot, dans *le Figaro* (1), parla de ce livre av émotion et conclut ainsi :

(1) *Figaro*, 31 juillet 1905.

istoire menue, direz-vous, et un tantinet grossière? Lisez-la, vous ez combien cette pastorale moderne est riche, au contraire, et ncée. Les héros de Pierre de Querlon ne ressemblent pas plus aux geois enrubannés de George Sand qu'aux rustres féroces de *la re;* ils sont vivants, justes et vrais. Et il n'y a peut-être pas une e, pas une ligne de ce petit roman qui ne fasse image ou tableau; ne sont que croquis d'après nature, que coins de campagne — s, celliers, gués ou lavoirs — d'une incomparable fraîcheur; ce ont que choses vues, qu'études et notations du réel, non pour en er la laideur ou la beauté, mais pour le rendre tel qu'il est, tou-s divers, toujours complexe et passionnément attachant jusqu'en plus coutumières et banales manifestations. Seulement, pour per-oir ainsi toute la poésie de l'infime vérité, il faut une vision spé-e, — cette vision directe, immédiate et sans nul parti pris d'école Flaubert développa jadis en Maupassant et qui, seule, mérite, à sens, le beau nom de « Naturalisme ». D'autre part, l'auteur du *Pausole* n'a-t-il pas dit excellemment : « Un poète est celui qui voit rien avec les yeux de son voisin »? Naturaliste et poète, les x termes ne sont donc pas tout à fait inconciliables? Certes non, nême ils pourraient bien, quoi qu'on en dise, être identiques. Ce uisant Pierre de Querlon et son œuvre si cruellement interrom-, — triste stèle tronquée sous le crêpe et les fleurs de deuil, — ssent une fois de plus démontré.

Depuis le 9 juin 1904, Pierre de Querlon, mon cher petit rre, repose dans le cimetière Saint-Gilles d'Etampes; ses is ont fait mettre sur sa tombe un délicat médaillon où le lpteur François Sicard a fait revivre, s'inspirant du Quer-de Fernand Maillaud (1), de quelques portraits et de nos venirs, le charmant et doux visage que nous pleurons de plus voir.

Mais ses livres restent, tous ses petits livres vivants, dans bons coins des meilleures bibliothèques et dans les mé-ires émues et charmées.

JACQUES DES GACHONS.

(1) Publié par *l'Ermitage*, juillet 1904.

LE CHEVAL QUI RÊVE

—

Devant le feu du bivouac,ils parurent aussi blancs l'un q
l'autre, d'une pâleur de linges ayant traîné. L'homme port
une culotte de peau, des bottes molles, de vieilles bottes ri
cules, sans éperon, mais pointues comme des chaussures
bal, et un veston de drap clair, acheté trop large dans qu
que bazar « universel », un de ces vêtements abominableme
quadrillés qui plaisent aux valets d'écurie. Sous le chape
relevé d'un côté, seul vestige de sa tenue *boer*, ce qu'on ap
cevait de son visage demeurait indistinct, farineux, grimaç
en masque de comédien. Le cheval qu'il amenait le suiv
ne possédant ni mors ni bride, sanglé simplement d'une hou
de velours déteint, et l'animal s'estompait, de formes illus
res, au milieu du brouillard de sa crinière, dardant un
sombre voilé de cils d'enfant.

Le chef de cet avant-poste eut un geste d'inquiétude en ex
minant leur singulière misère. L'homme et la bête lui arrivai
essoufflés d'un long voyage; cela se devinait à leurs res
rations difficiles et à leurs balancements d'encolures. Ils tre
blaient sur leurs jambes, vacillaient, dans les ombres mo
vantes que découpait la flamme, de telle façon qu'on aurait
les croire en papier.

Malheureusement pour les troupes régulières, il en tomb
souvent des nues, de ces héros d'affiches, qui ne servaient p
à grand'chose, occupaient une tente au camp, mangeaient le
double part de gamelle, puis s'esquivaient brusquement
tournant d'un chemin... ou dans la mort. Les cerveaux et
ventres, déjà si creux, dont le vide attire tous les phantasm
de la peur, avaient-ils bien besoin de ces apparitions d'oisea
voraces s'abattant sur leurs champs de batailles pour y dé
ber des lambeaux de leur gloire? Mais c'était un honneur
les recevoir; les nations riches, toujours encombrées de
personnages douteux, les expédiaient au pauvre peuple, et

ıvre peuple devait les accueillir à bras ouverts, pleurant de dans le généreux délire de sa fin.

e cercle des soldats se rompit pour leur offrir une place au de la cuisine.

– Comment vous appelez-vous? demanda le chef du bi-ac.

'homme, la main souple, ôta son chapeau, et on vit aux ırs du brasier qu'il était jeune, malgré ses cheveux rares, s, un peu pommadés, sa bouche drôlement fendue entre x parenthèses de rides qui évoquaient l'idée d'un râtelier entuant le ressort naturel des mâchoires. Pourtant, comme cheval, il avait l'œil doux et sombre, frangé de cils touffus.

– Vous êtes Italien? fit le chef, cherchant à se souvenir du e de cette race aux yeux passionnés.

'homme répondit, en pur anglais :

– Algérien, mon capitaine. C'est votre colonel qui m'envoie. n'appelle Amaldo.

Et il lui tendit une enveloppe.

talien, Brésilien, Espagnol ou Portugais, il serait bien assez pour la prochaine boucherie. Le chef, indifférent, parce l se savait plus abandonné que l'homme, prit la lettre qu'on tendait, la glissa sous sa veste. On verrait cela demain, au r, s'il y avait encore un jour.

– Il faut aller mettre votre cheval à la corde, derrière les res, et l'attacher de manière à ce qu'il dorme debout. Les vaux qui se couchent en ce moment ne se relèvent plus. ıs sommes ici pour ne pas nous endormir, nous, les cava-s... pas même debout.

'Algérien répliqua, tranquillement :

– Je viens pour veiller avec vous, mon capitaine.

l avait l'air du passant qui entre dans la maison mortuaire politesse. Plus on est de gens vivant autour du lit, moins sent l'odeur du cadavre. Il ajouta, les yeux fixés sur son val :

– Inutile de l'attacher. Zéphi! Rejoins les compagnons et s-toi droit. Ne salis pas ta belle robe à te vautrer. Ce n'est s le moment des pansages de gala, mon vieux.

Un mouvement d'étonnement secoua l'inertie des soldats, roupis en rond, guettant tous l'ébullition de la potée dans vaste marmite. Affamés, harassés, ils regardèrent cependant

ce cheval qui entendait les ordres comme un homme. Au peti pas, boitant d'un sabot, Zéphi s'éloignait, la tête basse, flai rant le sol. Il y avait là-bas, l'écurie, c'est-à-dire un chario plein de fourrages, une corde, barrant la route du chariot un piquet, réunissant toutes les brides nouées serrées. Les jet du feu dansant éclairaient tantôt une croupe brillante, tantô la colère d'une prunelle. Le premier compagnon qu'il appro cha lui asséna une ruade, le second, sans force pour le mo dre, retroussa ses naseaux sur une rangée de dents féroces mais trop longues pour désirer broyer autre chose que d foin. Tous ces chevaux velus, bourrus, s'unirent en une mass hostile, refusant la portion que ce camarade excentrique vena mendier. Le beau champion avec son habit blanc! Et un secrète répulsion les éloigna de ce traîne-la-patte.

Les soldats contemplaient Zéphi, revendiquant timideme le coin de son repos, hochant la tête en cheval qui compre la gravité de l'heure. Le vent de la nuit recourbait sous s flancs pâles sa queue flottante, le voilant d'une draperie légè comme le corps d'une femme, frissonnant de pudeur, se voi rait de sa propre chevelure.

— Vous lui donnerez vous-même sa ration, bougonna chef. C'est une bête délicate, sans doute, plus habituée à l' voine qu'aux pailles de mauvaise qualité?

Le maître de Zéphi eut une grimace qui rida son visage tous sens.

— Il boirait volontiers une bonne bouteille.

— Une bouteille de quoi?

— De vin mousseux. Ça lui manque encore plus que l' voine.

Les Boërs, qui tous aimaient les chevaux, échangèrent d sourires d'intelligence, témoignant qu'ils admettaient ce gen de plaisanterie, puis ils s'occupèrent de leur boisson perso nelle.

Deux hommes, porteurs de grandes calebasses, servirent café avant la soupe afin que la drogue atteignît son maximu d'effet. Un sinistre composé, cette drogue, d'alcool d'orge de graines brunes grossièrement moulues où l'on trouv plus de cailloux que de sucre.

Amaldo reçut son gobelet plein le premier, selon l'usage, il mangea, d'un appétit formidable, sa double part de sou

quelle il découvrit une saveur de roussi point trop désa-
able.

— Maintenant, celui qui s'endormira sera pendu! soupira
chef, le capitaine Noll, un robuste garçon blond d'allures
ères et résignées.

l plaisantait peut-être, comme le nouveau volontaire, mais
crispation de sa lèvre on songeait qu'il luttait lui-même
tre l'envie maladive de se pendre pour essayer du repos
rnel.

Envoyé à la guerre avec des hommes qu'il connaissait peu,
capitaine Noll se trouvait assis entre cet aventurier, qu'il ne
naissait pas du tout, et son très jeune frère, le petit Frey,
enfant de seize ans, que sa mère lui avait amené, le ma-
, sur le chariot des provisions. Oui, des femmes étaient
ues leur apporter des vivres aux avant-postes; tout un
rail pour l'élevage des porcs qu'on avait sauvé d'une
me incendiée, une colossale bassine de cuivre, des auges
plies de légumes à moitié cuits, de croûtons de pain noirs
fumée, et cette suprême douceur du café — même sans
re — qui allait leur permettre d'attendre l'ennemi, haut les
pières.

La capitaine Noll n'avait pas, ce soir-là, des idées bien pré-
es sur l'héroïsme. Il regrettait les enthousiasmes du départ
la ferme, tout ce bruit qu'on avait fait plus tard, à Prétoria,
ır les recrues de l'âge de son cadet. Quand l'Algérien porta
santé cérémonieuse, en guise d'écot, à la patrie d'adop-
n, il fut de mauvaise humeur, s'imaginant que cet étranger
volait un peu de son pays. Il répliqua par un sobre salut,
neurant muet devant l'inévitable. Affectant une sévérité
ivelle, il se sentait deux fois le chef à cause de l'innocence
ce petit Frey, qui souriait en offrant du pain au cheval
nc, et de l'étourderie de cet inconnu, qui venait se jeter si
vement dans les ténèbres de leur aventure.

On marchait depuis tant de jours sur les pierrailles de cette
lée sans herbes et sans eau qu'il lui semblait tourner dans
cercle se rétrécissant jusqu'à ce feu de bivouac où flam-
ent ses dernières illusions. Autrefois, chez lui, il parlait
ontiers de la république, de la patrie, du foyer. Maintenant
père était tué, sa mère errait de sa ferme détruite aux
nt-postes, livrant ses dernières richesses, son benjamin,

sa grosse marmite de cuivre, épaisse comme du bronze d
cloche, exhibant fièrement leurs armes, celles des pasteurs
deux houlettes en croix... et le foyer ce n'était plus que ce fe
de bivouac, feu de broussailles, feu de pailles, qu'on serai
bientôt obligé d'éteindre sous une pluie de sang. Il ne conce
vait plus très nettement ces grands mots d'honneur, de revan
che, de liberté. La défense du sol natal lui apparaissait trè
pénible pour cette toute petite raison que le sol natal lui avai
fait mal au pied. A son talon droit une plaie commençait
s'envenimer et le torturait beaucoup plus qu'une blessure sé
rieuse. D'une simple ampoule négligée, datant d'une semaine
s'écoulait à présent un pus verdâtre transperçant les banda
ges, et ce garçon sain pensait surtout à mourir, de peur d
devenir infirme. Si la gangrène s'en mêlait? C'était ça l
guerre : on ne gagnait pas seulement le fumier des ennemis
on y allait aussi de son intime pourriture. Chaque fois qu'
avançait d'un pas, il s'efforçait d'oublier la grotesque souffra
ce, et chaque fois le sol de la patrie le mordait plus profo
dément de ses crocs ingrats. Pour échapper à ce supplice, il
battait avec rage, se grisait du parfum de la poudre pour
pas respirer cette odeur fade montant de la terre arrosée
rouge, venant aussi de lui-même qui commençait à se co
rompre, pris par le talon au piège mystérieux du patriotism
Et la terre tournait, la vallée tournait, les chemins tournaien
l'enfermant dans un cercle de plus en plus restreint ; d
bulles jaunes et pourpres, cristallines, montaient, descendaie
devant ses prunelles brûlées aux reflets des drapeaux, à l'écl
de la mitraille, aux incendies de leurs maisons, aux larmes d
sa mère... car il avait bien vu que la pauvre femme pleura
en livrant sa grosse bassine, vieille d'un siècle, où trois gén
rations avaient puisé la vie !

Oh ! cette vallée de pierrailles, ce désert après les gras pât
rages de leurs fermes ! Cette région des mines où toute beau
résidait en dessous — peut-être nulle part — ce leurre étern
du trésor enfoui qui ne se laisse pas surprendre, se revêt
désolations et de brutales sécheresses afin de mieux décevoi
Il la foulait, la contrée des mines, de quel pied humbleme
meurtri ! Non, ils n'étaient pas les vainqueurs, malgré leurs vi
toires. L'or et les diamants, ce n'était point fait pour eux, c
fils de bergers à peine chasseurs... Quelles mines d'or ou

amants vaut l'herbe jolie que broute la génisse, la tendre
nisse qui semble baver son lait dans le trouble du printemps?
— Noll? dit doucement le frère cadet, en désignant le cheval
l'Algérien. Encore un que les Anglais n'auront pas!
L'enfant ôta la plume de son feutre, une plume de coq, et
trempant dans une fiole d'huile il la promena sur le système
mpliqué d'un revolver.
Noll répondit, la mine soucieuse :
— S'il plaît à Dieu, Frey, mais vous devez m'appeler *ca-
taine*, comme les autres.
Secouant sa plume trempée d'huile, à l'aspect d'oiseau mort,
ey la remit sur son feutre.
— Je m'habituerai, mon capitaine, formula-t-il respectueu-
ment.
Or, Noll se disait qu'il n'aurait pas le temps. L'ennemi, à
te heure de la nuit, devait déjà gravir la côte opposée de la
lline.
Amaldo, assis pas plus haut que l'enfant, réfléchissait devant
feu. Les autres, étendus, ventre à terre, le menton posé sur
rs poings, épiaient Amaldo, qui faisait vraiment des gri-
ces d'homme ivre. Noll, sur un pliant, redressant la taille
ur demeurer le chef, lui glissa de sa voix morne :
— Il ne faut jamais regarder fixement le feu, cela endort.
La nuit était sombre, sans aucun astre. Rien que le soleil
uchant de la chaudière de cuivre, qu'on avait renversée du
té de l'ennemi, et qui reflétait les braises. Là-bas, autour du
ariot, de l'écurie, les rideaux des ténèbres se refermaient,
simulant l'abîme de la vallée toujours semée de pierres,
feuillures de roc à la fois friables et coupantes, dures aux
ons, glissantes aux sabots, jonchée de menues dalles funé-
res qui s'écaillaient en morceaux de métal ou d'osselets. Un
bre, dominant la colline, dont la cime se perdait dans les
ées, exhibait comme un tronc humain luisant de graisse;
arbre nu, incompréhensiblement frappé de lumière, était
rrible à voir. Le capitaine Noll le regardait souvent pour ne
s être tenté de regarder le feu, et il songeait :
— Ils viendront par là, c'est certain. Combien seront-ils?
ous avons quinze fusils; sans compter le revolver de Frey,
i ne partira pas ou lui éclatera dans les doigts. Derrière les
evaux abattus on se défendra encore, puis on se repliera der-

rière le chariot. Si on tient une heure, je veux être pendu ! E cet Amaldo, avec son cheval blanc, nous désignera plus sûre ment à leurs coups.

Il demanda, dans un sursaut d'impatience :

— Mais où est votre arme, Amaldo ? Vous n'avez donc pa d'arme ?

L'Algérien ricana. Ses yeux veloutés lancèrent une étincelle

— J'ai ce qu'il faut.

Il lui montra un revolver d'acier moiré, arme superbe, char gée de sept cartouches.

— Il doit l'avoir volé, pensa le chef, qui s'y connaissait, de puis qu'on *ramassait* des armes anglaises.

Un de ses hommes sourit,

— Ça vient de Londres ?

— Pas directement, répondit cet homme étrange possédan le type italien, un cheval arabe, parlant purement l'anglais tout en s'avouant citoyen d'Alger.

Noll, anxieux, parce qu'il avait la « fièvre du café », eut vision d'un traître. Il consulta les papiers de son colonel.

Mêlées aux ordres du maître de camp, les observations f milières lui sautèrent aux yeux. Un mot affectueux pour petit Frey dont on souhaitait le retour en qualité d'estafett Des détails sur le prochain ravitaillement des avant-postes et signalement de l'Algérien, un enragé « amateur de roastbeefs saignants », faisant la guerre pour le plaisir de tuer, d'assass ner honorablement. Amaldo représentait, à l'esprit du supé rieur plus lettré que Noll, un de ces fanatiques civilisés égaré dans un pays de doux sauvages, ce qu'on nomme enfin le dé généré des grands centres, le criminel impulsif, ou mieux u pauvre malade : « Je vous envoie deux bêtes curieuses, décla rait-il en substance. Le cheval pourra vous causer d'inutile alertes. Quant à l'homme, défiez-vous-en, *il achève les bles sés.* »

— Aurait-il, plus que nous, la haine de l'Anglais ?... Compa gnon, fit-il, presque attendri par son cas, vous savez vou battre, vous aimez la guerre, m'affirme-t-on, oserai-je vou prier de vous placer près de mon frère durant l'attaque ? manque d'expérience, l'enfant.

Amaldo eut une grimace énigmatique.

— Je lui léguerai mon cheval.

Le capitaine Noll ne trouva rien à objecter. L'homme savait ourquoi on était ici. Il ne venait pas pour se battre, mais our se faire tuer.

— Espérons que nous n'hériterons de personne, dit l'enfant ; ne voudrais pas rester en arrière, si nous étions menacés.

Amaldo laissa tomber cette bizarre sentence :

— Le grain de riz n'est jamais seul.

Et le supplice recommença. Par où viendraient-ils ? Combien raient-ils ? Escaladeraient-ils cette colline ou la prendraient-ils e flanc ? Les yeux du chef, toujours impassiblement assis, on fusil entre ses jambes, brûlaient de plus en plus sous l'acide orrosif des larmes retenues. Le père était mort, la mère était inée, le frère serait égorgé et Noll respirait le poison des nèbres qui engendrent les spectres. Des lunes d'or, de pourre et de cristal, l'âme des trésors enfouis au pays des mines, ontaient, descendaient, ou étaient-ce les fantômes de ses pruelles trépassées de fatigue ? La septième nuit sans sommeil ! h ! Dormir ! Dormir, ne fût-ce qu'un instant, et ensuite... la eptième cartouche du revolver moiré. Que devenir ? Se penre à l'arbre voisin pour essayer de l'éternel repos ? « Sept ours que je marche sans avoir le temps de baigner ma plaie ans un ruisseau ? Sept jours qu'on leur dispute les derniers illoux de notre patrie, et sept jours que les derniers cailloux e ma patrie me rongent le talon. »

— J'entends des sonnailles ! dit quelqu'un.

Et on entendit surtout la chute d'un paquet dans les braises. es fusées jaillirent. C'était l'un des soldats qui se laissait hoir dans le feu, terrassé par le sommeil.

— Laissez-le, balbutia Noll, la chaleur le réveillera bien.

Comme il grésillait sans bouger, on le tira par les chevilles, ndormi si profondément qu'il ronflait au lieu de se plaindre. ers minuit, ce fut un gros rousseau qui s'affala le nez dans pierraille, les mains étendues. Il émit l'idée crâne de prenre la terre de sa patrie à bras le corps.

— Mon capitaine, je la tiens. Ils ne pourront jamais me la eprendre. Et il sombra dans l'océan noir du sommeil.

Bientôt, il n'y eut plus que trois êtres relativement vivants : rey, le cadet, Amaldo et le capitaine.

Là-bas, grouillaient les chevaux, masse confuse dans le ctif galop des souffles, dormant aussi, quoique debout.

— Faut-il essayer de réveiller le poste? questionna militairement le pauvre Frey, dont les paupières battaient de terreur.

— Non, dit Noll de sa voix triste, je vous permets de veiller à leur place.

Mais Frey, qui était le plus jeune et le mieux portant, s'endormit tout de même vers la douzième heure, parce qu'il avait eu le malheur de regarder fixement le feu, en dépit de la recommandation de son aîné. Hypnotisé, il demeura le revolver au poing, les prunelles révulsées, le col rigide.

Noll ne pouvait pas marcher pour secouer son supplice. Une douleur lancinante lui mordait le talon, lui donnant la sensation d'une araignée venimeuse fouillant sa plaie. Il se tourna vers Amaldo.

— Ces enfants, dit-il avec un peu d'embarras, c'est si mal élevé.

Amaldo murmura, courtoisement :

— Ne vous tourmentez pas, capitaine, nous suffirons, et d'ailleurs, mon cheval, quand *ça lui prend*, réveillerait une armée entière.

— Votre cheval?

— Oui, mon capitaine. *Il est somnambule*.

Noll songea :

— Il ne nous manquait plus qu'un fou dans cette affaire. Le colonel aurait dû garder l'Algérien pour lui. Du reste, qu'importe! il faut qu'on en finisse ou rien ne serait plus raisonnable. Ils viendront cent contre nous quinze, et en nous massacrant tous ils feront le bruit nécessaire au réveil du camp. Frey ne se laissera pas égorger sans hurler comme un petit porc. La consigne est de protéger les autres par une heure de massacre, mais on n'a pas désigné le nombre des victimes. Je me moque du chiffre... Alors, vous disiez, Amaldo, de votre cheval?...

Il s'aperçut, en se tournant, que l'Algérien clignait d'une façon inquiétante.

— C'est une bête spéciale, mon capitaine, fit-il, la voix peu à peu souterraine, comme descendant l'escalier d'une cave. Croyez que je n'ai pas l'intention de dormir, bien que ma tâche soit terminée. C'est la bonne nourriture du bivouac. Quand on n'a rien mangé depuis longtemps et qu'on vient de se battre en duel, vous comprenez... une pareille soupe, ça

ous assomme. Mon cheval? Une brave bête, allez! En vérité, otre colonel ne l'a pas flattée en pure perte. *Il rêve tout haut.* e l'ai dressé, ce cher ami, mon petit frère à moi, je puis vous jurer, très particulièrement. Des carottes crues tous les jours, u sucre, et presque point de cravache. Un bout de mèche au éfaut, et encore! Le *pas espagnol*, la *valse à reprises*, le *iangement de pied au trot*... tout y a passé. (Il y avait des arottes dans la soupe et j'aurais dû lui en offrir!) Voyez-ous, capitaine, quand *elle* montait sur le plateau, *elle* y était n sûreté comme sur un roc...plus en sûreté que nous le sommes i, je vous le jure. Un roc, mon capitaine, un roc sous le alancement d'une fleur. Et la musique lui donnait des ailes, es ailes pour porter ça... qui représentait le monde, notre onde à nous deux. Ça aime le métier, ces chevaux-là. Moi, aimais autre chose. Je vous assure, mon capitaine, qu'ils euvent, maintenant, nous arriver cinq mille sur le dos, je ne ur ferai même pas l'honneur d'un pied de nez. Il a mangé son oine dans mon assiette, souvent. Un animal tellement doux u'il tremble de crottiner devant moi! Cependant, avouez-le! faut qu'un cheval crottine dans la vie. Hein? Les habits uges? Non. Au camp, on ne les attend que pour la petite ointe de l'aube. C'est marqué sur les cartes. Quelle triste istence, capitaine, vous menez là.

Noll endurait, à présent, le pire des supplices. Cet homme, vaguant, le lâcherait comme les autres. Le sommeil le gagnait mme une ivresse et son accent se faisait si confidentiel que capitaine, crispant les doigts autour de son fusil, était obligé se pencher pour suivre son histoire.

— Vous n'avez pas meilleure chance, dit-il, s'efforçant d'en-tenir cette incohérence d'ivrogne ou de malade, parce qu'elle rappelait quand même à la réalité.

L'homme reprit, d'un ton agressif :

— Vous vous trompez bien. Lorsqu'on a couru des années rès son gibier, on est heureux de le rencontrer par terre avec plomb dans la cuisse. Votre colonel (un paysan, entre nous) trouvé la farce mauvaise, mais on ne peut pas toujours nmencer le travail, c'est déjà joli *de l'achever*. Il n'y a que ns notre métier que l'on culbute les ennemis en mesure. urais préféré l'apothéose aux feux de bengale, ornée de devi- patriotiques, de l'ouvrage d'art, l'exercice périlleux, mais...

— Il paraît que vous avez achevé des blessés? risqua le capitaine Noll, fronçant les narines dans un rictus méprisant.

Amaldo demeura muet.

Alors Noll eut la crainte affreuse de le voir s'engloutir dans la cave de ses divagations. Tout ouïr plutôt que rester seul en face du feu, au milieu de ces gens cuvant de mauvaises fatigues. Il se croyait déjà le dernier moribond parmi les morts. Irait-on leur passer sur le corps sans leur permettre une défense honorable? Empoignant Amaldo, il lui cria :

— Pour l'amour de Dieu, parlez donc plus fort... ou je vous fais pendre !

— Eh! ricana l'Algérien, je ne suis pas sourd, je ne dors pas. Et quand nous dormirions tous les deux? Mon cheval ne dort pas encore, lui! Vous le verrez à l'œuvre. C'est une bonne petite bête malgré sa manie. Sans *l'accident*, il n'aurait pas bronché, mais la planche du *pont d'amour*, un beau pont, fanfreluchée de papier vert, était pourrie. Tous les ponts d'amour sont pourris! C'est parce que je le savais, moi, qu'ils sont tombés l'un portant l'autre. La gueuse a été tuée nette, la bonne bête n'a eu qu'une lésion du frontail et un déboîtag de sabot. Aussitôt remis sur ses quatre pattes, le pauvre animal m'a regardé d'un air de reproche, comme un qui aurait deviné. C'était justice pourtant... Puis, j'ai quitté la baraque, tirant mon Zéphi boiteux par le licou. On n'en voulait plus. Il avait tout oublié. Le pas espagnol, la valse, le changement de pied, y compris le saut du pont d'amour. Toute son éducation soignée lui était coulée du front avec un débris de cervelle! Nous sommes partis. « Zéphi, mon vieux, que je lui ai soufflé dans son nouvel entendement, on va se payer son tour de globe en guise de tour de piste, et ce sera bien le diable si on ne rencontre pas sur terre ou sur mer, voire sur un autre pont d'amour, ce sale Anglais qui lui avait parlé *d'or et de diamants*... »

Le capitaine Noll pensait divaguer personnellement. Ce cheval, cette gueuse, ce pont d'amour, ces prisonniers achevés, l'or, les diamants... Mieux valait encore l'ennemi tout court que le développement plus ample de ces drames d'homme saoul! Certes, l'ennemi tout de suite et la fin du cauchemar.

Tous les soldats dormaient. Le petit Frey avait abaissé ses paupières sur ses prunelles révulsées, et le foyer s'éteignait

oucement, n'éclairant que l'intérieur du chaudron de cuivre ı paraissait bouillir du sang. Au loin, l'arbre s'effaçait, draınt dans l'ombre son infâme reflet de graisse ; devenu très ince, il prenait l'apparence d'un corps de couleuvre. La funè-re veillée d'armes allait continuer, rendue plus angoissante ır un mystère *animal* que l'on sentait rôder dans la nuit déjà mystérieuse.

— Amaldo ! Votre cheval...

— Il est mort, quoi, souffla l'Algérien, s'allongeant sur le os. On ne va pas se disputer pour si peu. Le colonel n'est ı'un marchand de foin. Pour un blessé de moins ou de plus ? lui ai dit : envoyez-moi aux avant-postes, c'est mon tour être achevé. Capitaine Noll, retenez bien ceci, nous nous hevons tous de nos propres ongles. Nous sommes sur terre our cela, car... la naissance... ce n'est qu'une première blesıre.

Noll eut un sourire amer, parce qu'il sentait la patrie lui incer le talon. Il murmura :

— Vous venez de dire une chose raisonnable.

— Je dois ajouter, grogna Amaldo, avec le regard noyé du ochard qui se complaît dans son idée fixe, que mon cheval 'a fait beaucoup de tort. Il peut encore découvrir *la plus noureuse de la société*, s'asseoir à table une serviette au itrail, seulement dès qu'il a passé une nuit chez des imbéles, tout le monde se fâche. Nous avons traversé des villages ı l'on nous chassait à coups de fourches. Est-ce que c'est de a faute s'il est somnambule ? C'est de ma faute, si vous vouz... d'ailleurs je ne tiens guère au potage aux carottes, moi.

Le capitaine Noll voulut hausser les épaules. Brusquement n fusil lui échappa des mains. Sa tête oscilla, il gronda de n accent sévère :

— Il n'y a que le devoir... le devoir de gagner sa vie et des essures, pour la patrie, pour le président, pour...

Semblable à ses chevaux, dont les brides étaient nouées seres, le brave capitaine Noll dormait, debout.

Depuis combien de temps dormait-il ? Et de quelle fin de onde s'éveillait-il pour ce jugement dernier ? Lorsqu'on sort ı néant on doit avoir cette irritabilité de l'ouïe ; l'enfant s'éappant de la mère ou le mort jaillissant de la tombe doivent ssentir cette souffrance aiguë du tympan durant qu'on les

appelle. Avait-il dormi des minutes ou des siècles ? Il tendai l'oreille au bruit perçant avec le regard désorbité du mouto qui tend la gorge au couteau. La mitraille anglaise s'écroulai donc sur eux ? Une mitraille perfectionnée, musicale ?

Noll se retrouvait debout, à côté de son pliant, sans avoi aucunement changé de place. Son talon ne lui faisait plus aucu mal, toutes ses douleurs se concentraient dans ses oreilles, e il en aurait pleuré. Il écoutait, écoutait... s'emplissant de cett horreur inanalysable, les poings crispés, les jarrets flageo lants, de la salive plein la bouche.

L'obscurité, presque complète, murait l'arbre nu dans un colonne de pierres, la colline s'évanouissait dans les cendres une montagne de cendres, et le feu ne formait plus qu'un pe tit caillot vermeil.

— Je suis mort. Ils sont morts. Je me promène dans un enfer parce que, grâce à ma lâcheté, je les ai tous laissé massacrer

A force de scruter la nuit infernale, le capitaine finit p apercevoir un fantôme, une espèce de linceul qui traînait.

— Voilà les morts qui passent !

Cependant, il se baissa, ramassa son fusil. Face aux fantôme il épaula. Peut-être qu'une explosion de poudre romprait sortilège. En épaulant il regardait mieux et la stupeur le pa ralysa. Ce qu'il voyait n'était pas possible, pas plus possib que ce qu'il entendait. Il voyait réellement une grande femm assise, une dame blanche énorme, reposant sur une croup énorme, une croupe de lionne ou de monstre marin. Ses che veux ou ses voiles blancs largement éployés l'entouraient d'un auréole soyeuse. On eût cru distinguer le brouillard de l'aub La dame balançait une figure blafarde, d'un ovale très lon trouée de deux trous noirs phosphorescents derrière lesque tout le mystère de cette nuit sinistre vous guettait. La tê se baissait et se relevait, semblant compter la mesure de so effroyable vacarme. Un beau chant de mort. Cela réunissait bruit du vent qui souffle la tempête, celui de la mer qui lamente après le naufrage, le braiement ironique des ânes les éclats des trompettes guerrières. Des sons filaient tout coup en sanglots éperdus, pleurs de jeunes filles nerveus qu'on torture, se brisaient en hoquets d'hystériques, refilaie en chant de sirène pour monter jusqu'au brutal henniss ment...

— Ou nous sommes tous morts, ou c'est... *le cheval qui rêve!* s'avoua le capitaine Noll pétrifié.

Frey, délivré de son hypnotisme, bondit en criant :

— Aux armes ! Les fifres, les fifres...

Et tous les hommes, réveillés en sursaut, rugirent des imprécations.

— Qui a porté ici un cornet à bouquin ?

— Quel est celui qui ose étrangler nos chevaux ?

— Où est la femme qui enfante?

— Plutôt la fille qu'on violente !

— Par le grand juge ! Les Anglais ont des sirènes de cuirassés !

Et tous les hommes échangeaient entre eux ces questions furibondes, tandis que, derrière eux, leurs montures, cabrées contre le chariot, cherchaient à fuir, prises de panique.

Amaldo pouffait :

— Capitaine, je vous avais prévenu. Je vous jure qu'il n'est pas méchant. Il fait son ancien métier, le pauvre. Voyez, il est assis en souvenir de son meilleur numéro : *le cheval à table.*

— Ah ! faites-le taire, pour l'amour de votre Dieu si vous en avez un, bandit ! Faites-le taire ou je vous fusille ! rugit le capitaine Noll exaspéré.

C'était le plus doux des Boërs, le capitaine Noll, mais il n'avait jamais rien entendu de pareil, et, justement, son pied se réveillait aussi, protestant de toute sa douleur contre ce surcroît de supplice.

Amaldo se mit à siffler d'une façon stridente en s'élargissant la bouche de ses deux index. Le cheval daigna interrompre son *meilleur numéro* en reprenant une pose naturelle. Il se redressa péniblement, apparut dans sa structure ordinaire de bonne bête blanche, inoffensive, toujours balançant l'encolure, toujours traînant la patte. Il revint vers son maître, se réveillant à son tour de sa crise... d'oubli ou de souvenirs. Souffrait-il? Son détraquement cérébral, faisant mouvoir toutes les touches de son formidable clavier, se prolongeait-il dans ses moelles pour tordre intérieurement sa chair? On n'en savait trop rien. Il gardait un air d'humilité poignante, et ses yeux vous demandaient pardon. Lui, n'avait rien entendu, certainement.

En revenant, il rapporta une lueur. La nuit pâlit au con-

tact de ses voiles flottants. Il ramenait l'aube, ce fantôme d
cheval, dont la principale mission semblait être de traîner de
linceuls.

— Si vous voulez, il va quêter, une sébille aux dents
déclara son indulgent propriétaire, histoire de faire la paix

Le capitaine eut un geste terrible.

— En selle, tous, commanda-t-il à ses hommes qui n'avaien
pas envie de rire.

En effet, ce n'était pas tout à fait la paix que Zéphi rappor
tait dans les soies de sa crinière.

La bête avait hurlé au malheur comme il convenait.

Derrière l'arbre, du haut de la colline, Noll, dont la visio
recouvrait toute sa netteté, venait d'apercevoir une tache rou
geâtre mouvante comme un vague rayon de soleil dans la pâle
de l'aube.

Les soldats, remis d'aplomb par la perspective d'un vérit
table danger, calmaient leur monture, mettaient le pied à l'
trier. Au moins ce qui leur arrivait était la chose connu
celle qu'on attendait tous les jours, toutes les nuits. Leu
souhaits ordinaires se réalisaient.

Deux, dix, vingt taches rouges ensanglantèrent la pente
la colline sur laquelle se déroulaient les rubans pâles des pr
mières clartés du jour. Déjà le soleil ? Non. C'était l'ennem
les Anglais qui se précipitaient sur eux de toute la vitesse
leurs chevaux excités par les hennissements diaboliques.

Noll se plaça au centre de sa petite troupe.

— Mes enfants, dit-il, s'adressant malgré lui à son frère
l'honneur est sauf. Nous gardons le sol de notre pays.

La rouge aurore prenait possession du ciel, grossissait
seconde en seconde pour venir les éclabousser de sa pourpr
victorieuse.

Ces hommes décidés, résignés, ne s'occupaient plus des cr
mes qu'invente la perversité des grandes civilisations. Jeun
et faible peuple, ils allaient mourir d'une façon naïve, à
manière des enfants sages qui ne connaissent, de l'existence
que les images des contes merveilleux : honneur, patrie, libert
et des femmes pleureraient sur eux des larmes d'orgueil, de
femmes qui avaient livré jusqu'à leur belle vaisselle de cuivr
pour tremper la soupe des enfants sages... Fini le honteu
cauchemar de la peur qui rend malade, des ponts d'amou

freluchés de papier vert où dansent les amantes infidèles.
i le duel égoïste d'homme à homme pour l'assouvissement
haines ridicules. Voici que leur venait naturellement l'apo-
ose, loin des feux de bengale et des applaudissements des
trons aimant les dangers de théâtres, en pleine matinée
mpêtre, à la naissance du plus beau des jours.

Amaldo, debout sur Zéphi sans selle, sans bride et sans
rs, déchargea sept fois son revolver dans la direction du
eil levant et, le premier, tomba foudroyé la face sur l'enco-
e de sa bête, polichinelle cassé, pendant inerte à l'écheveau
ses ficelles blanches.

Frey vida les étriers, une balle dans la poitrine.

Noll et les autres tinrent bon jusqu'au vrai soleil, mais
nme le dernier homme solide chancelait, Noll lui donna
rdre de regagner le camp. Il fallait en réserver un pour
évenir le commandant en chef, puisque ce ne pouvait plus
e son frère.

— Chez nous ! cria le sévère garçon expirant. Chez nous...
...Transvaal !

Car pour Noll la contrée des mines ce n'était pas *chez lui*,
il s'effondra, le crâne fracassé.

Alors les Anglais, s'étranglant de hourrah dans leurs jugu-
res, poursuivirent celui qu'ils croyaient être l'unique
ard.

Au milieu du carnage, un cheval blanc, le poitrail percé,
rtant tout le poids du cadavre de son cavalier sur sa frêle
colure, grattait doucement le sol de son sabot droit. Son
elligence de bête artiste ébranlée par le choc brutal des
nes, il se demandait pourquoi on l'avait puni de la sorte,
jour de grande représentation, au bruit joyeux des pétards,
is ces valets d'écurie l'entourant de leurs brillants tra-
stis de chasseurs. C'est que... voilà... il se rappelait... Le
nt d'amour s'était brisé sous son sabot hésitant et il allait
ourir, lui, d'avoir mal retenu sa leçon, mourir comme un
uvre petit cheval de cirque déshonoré.

RACHILDE.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Lettres d'un Satyre

I

Nous avons reçu la lettre suivante, que sa singularité nous engage à tran crire, pour le plaisir de nos lecteurs.

Etang de Saint-Cucufa, 3 juin.

Monsieur,

C'est l'indignation qui me dicte cette épître. *Indignatio fac versum*, comme on disait au bon temps. Je ne sais ni lire ni écrir vous pensez bien, mais parfois une petite bouche complaisante v bien m'épeler une vieille gazette tout embue de graisse et de v Aujourd'hui, l'aimable menotte d'une écolière munie de tout ce q faut pour écrire vous signifie ma pensée avec une dextérité charman Mes genoux velus, dont elle n'a pas peur, lui servent de table Alors je vais vous conter mon histoire et vous faire ma protes tion.

Figurez-vous d'abord que c'est la petite qui vous écrit qui m'a co seillé de m'adresser à vous : « C'en est un qu'on m'a dit qu'a fait conte qu'est tout à fait mon histoire. Seulement, moi, j'avais h ans, et je n'ai pas été si moche. » Hier, un journal qu'elle me lis lui a rafraîchi la mémoire : « Virginal ! Mon cœur virginal ! C'e bien ça. » Elle en trépignait. Bien qu'il y ait environ huit mille ne cents ans que je rôde dans les campagnes et autour des cités, je comprends pas encore très bien les femmes. J'en ai connu plus qu n'y a d'étoiles au ciel et la dernière m'est, autant que la premièr nouvelle et mystérieuse. Tout cela, c'est pour vous dire que je ne sa pas en quoi le virginal pouvait l'intéresser. (Ici, je la vois qui souri en tirant la langue par le coin de la bouche.) Peut-être songe-t-el au moment où elle redeviendra vierge, tout naturellement, pour commodité des usages sociaux (Je l'entends qui gringotte: « Bien sû tiens ! ») Elle sont étonnantes.

Mais je viens au fait. Vous voyez mon innocence. Je proteste do de toutes mes forces de Satyre honnête, quoique libertin, contre qualification de « satyre » donnée par vos journaux à des homme (oui, par Jupiter, des hommes) qui enlèvent les petites filles pour le violer, leur ouvrir le ventre, les couper en morceaux ! Jamais un S

ne se livra à de telles idioties. Violer, quand il n'y a qu'à ouvrir bras au désir ? Serrer d'une infâme main ces petits cous frais oyants? Déchirer cette douce chair, ensanglanter ces corps ina-és, dépecer ce bouton où la femme déjà se gonfle et rêve ? Pour nous prenez-vous donc, journalistes stupides? Pour des hommes? ompez-vous. Nous sommes des dieux.

on histoire, qui est très longue, est obscure, mais deux épisodes oblissent singulièrement. Je suis né en Phrygie, des amours rmès et d'une élégante Dryade, que j'aimai beaucoup, parce lle était tendre et jolie. Pourtant, elle ne s'occupa guère de mon nce; elle avait des passions fougueuses et les bergers, non moins les dieux, attiraient, mais ne fixaient pas son caprice. Je grandis, rçai au hasard ma curiosité, qui trouvait des curieuses à tous ués et sur tous les sentiers. Dionysos, que vous appelez Bacchus, nmena dans son cortège et je connus, sous les cieux torrides, femmes plus fondantes que nos grappes et plus lascives que nos res. A mon retour, je passai en Grèce, mais les hommes déjà mençaient de se faire la guerre, ils enfermaient leurs femmes et ient à leurs champs des clôtures. L'âge d'or était fini :

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux ?

oi, je le regrette si fort et si souvent que j'en ai gardé une invin- mélancolie. Les grands dieux ne descendant plus sur la terre lée par la guerre, la propriété, l'or et ces lois humaines qui tra-ent si mal les douces lois divines, nous restâmes les seuls im-els qu'un pâtre pût rencontrer sur son chemin, à la tombée du . On nous aimait et on nous craignait aussi. On nous donnait lait, des gâteaux et du miel, ce qui était agréable, mais, d'une fois, un paysan hargneux me poursuivit avec une che, jusqu'à me faire fuir vers l'orée du bois. Je suis pai- et vulnérable. Je suis dieu, mais un butor pourrait fort bien oper. On dit que l'âge d'or reviendra. Espérons-le. Ne vous sentez pas la Grèce antique comme un pays à bonnes fortunes. our n'y était estimé que sous une forme qui me répugna tou-. Peu de joies : une esclave échappée, une paysanne en rut. Si je is eu les nymphes, mes sœurs, je serais mort d'ennui ; mais mphes sont moins variées que les femmes, quoique plus jolies, r orgueil est terrible. L'enseignement dégoûtant d'un certain te, apôtre bigarré de la pédérastie et de la vertu, ennemi des es et des dieux, hâta ma fuite. Je passai en Italie, où je retrou-n certain état de nature et des mœurs humaines. Pour n'éton-ersonne, je m'appelai Faune, comme mes frères italiques.

st en Italie que j'ai passé le meilleur de ma vie. J'y retrouvais

les grâces de l'Asie, avec moins de mollesse, beaucoup de curiosi érotique à la fois et passionnée et cette précocité délicieuse qui fa que les jeunes fleurs, dans leur ardeur innocente, devancent le pri temps et crèvent leur corselet au premier regard du soleil. J'e des saisons dignes d'Apollon. Mon nez camard brilla dans les pl beaux yeux et les jambes les plus fraîches frissonnèrent sous m jambes chaudes de bouc. Le bruit répété de mes sabots sur le fla rocheux des collines éveillait les désirs encore endormis dans la po trine indécise des vierges latines. Pardonnez à mon émotion deva ces brillants souvenirs. J'ai encore des journées, je n'ai plus guère saisons et ma jeunesse éternelle est souvent contrainte à vivre passé; l'ère des glanes a succédé depuis longtemps à l'ère de l' bondance. Songez que j'ai fui, en ce temps-là, aussi souvent, peu être, que j'ai poursuivi. J'étais las d'aimer, las d'ouvrir des rout nouvelles. Un moment, je songeai à camper dans un de mes déf chements, j'allais me mettre en ménage. Le ménage de Faunu vous voyez la jolie attellane! Hélas! je n'en eus pas le temps. jour, nous nous vîmes cernés par une troupe de paysans armés bâtons aigus comme pour la chasse au sanglier. Ils étaient cond par une manière de sorcier coiffé comme les Galles, qui remuait d l'air un morceau de bois fourchu comme une potence ; de son a main il trempait un rameau de buis dans une outre que portait esclave et il aspergeait la nature. J'aurais bien ri, si je n'avais p senti un danger. Ma compagne s'était éloignée pour cueillir des h bes : « Ils viennent la chercher, me dis-je. Elle, ils ne lui fer pas de mal. Mais moi, s'ils me joignent, gare aux épieux ! » Je p mon élan et, franchissant un précipice, je fus bientôt hors d'attein Ce précipice, je n'ai pu le repasser, pendant près de douze cents a Quels siècles ! Je les vécus au milieu des chèvres sauvages et c'es peine si de temps à autre je pus faire tomber dans mes rets une p sanne imprudente, qui d'ailleurs s'en trouvait bien. L'une d'elles, jour, m'apprit que je ne m'appelais plus Faunus, mais Diabolo, que l'on me considérait comme l'ennemi du genre humain, celui avait fait tomber l'homme dans le péché. J'avais séduit une fem sous la forme d'un serpent, ce qui avait fait pleuvoir beaucoup. pensai que les hommes étaient devenus aussi fous qu'ils étaient m chants déjà, et je m'affligeais, songeant à ma triste immortalité. Cepe dant, comme la femme me tirait la barbe et baisait mon nez cam et mes lèvres moites en m'appelant monstre, je conclus à une fo mitigée et qui laissait un peu d'espoir, au moins chez une moitié l'humanité. (Ici, ma petite amie me tire la langue et dit : « A c'est toi qu'on appelait le diable? Il n'y a plus de diable, on l'a scié.

Un bruit de chasse un jour me réveilla. On soufflait dans conques qui donnaient un bruit comme celles de mes frères mari

Tritons. Des chiens déchiraient l'air de sons rauques et violents. galop des chevaux sonnait sur la terre dure comme un vers de gile. (O temps où les bergers se redisaient les chants du Berger ntouan !) Plus hardi, depuis quelque temps, je musais dans la nde, courant après les sauterelles et les lézards. La chasse arrit. Je n'eus que le temps de sauter sur un rocher ; et, comme je ardais le spectacle avant de grimper plus haut et de disparaître, itendis une voix claire crier, avec un accent de surprise et de joie : cco il Fauno ! » Moi aussi, je fus bien content, car je compris, n beau nom de dieu romain m'étant rendu, que des temps nouux étaient advenus. Très ému, je me couchai dans le thym tout ud des baisers du soleil ; le soir tombait, je rêvais, quand la même x claire sonna encore à mes oreilles : « Fauno ! Fauno ! » Leurs ntes velues se dressèrent, ainsi que tout mon poil. J'étais debout, arret tendu. « Fauno ! Fauno ! » En quelques bonds, j'atteignis la x claire. C'était une belle jeune femme. Pour mieux courir, elle it ouvert son corsage et le vent avait dénoué ses cheveux. Elle se ssa tomber effarée dans mes bras, cependant que je murmurais, en vant ma pensée vers le maître des dieux : « La beauté est donc escendue sur la terre ? O Jupiter, tu n'oublies pas tes enfants ! » Si je vous disais que vous avez peut-être toujours sous les yeux la uve de la véracité de mon récit, vous ne me croiriez pas. Attendez elques jours, vous ne serez plus incrédule. Ma petite amie est iguée. (« Oui ! j'en ai assez, vrai ! ») Elle va me relire cette lettre elle se charge de vous faire parvenir. Vous pouvez déjà, avec le nmencement de cette histoire, démontrer à vos amis les journalistes un Satyre est un être respectable et qui mérite des égards. Mais que j'ai encore à vous dire est bien plus beau.

ANTIPHILOS,
satyre.

'il nous vient une suite à cette étrange divagation, nous ne manquerons de la publier.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

omtesse Mathieu de Noaillles : *Les Eblouissements*, Calmann-Lévy, 3.50. — ert Salmon : *Les Féeries*, Editions de « Vers et Prose » — Estienne : *Phrases*, Sansot, 2 fr.

Les Eblouissements. — Pour les derviches tourneurs qui t assez souvent de très subtils adeptes de la philosophie soufi, la se est une forme supérieure de la méditation : elle leur ouvre les tes de l'extase et de l'indéfini. Lorsqu'ils retombent exténués par r tournoiement harmonieux, ils ont pendant quelques minutes, qui

équivalent peut-être à l'éternité, connu les joies suprêmes d'une fré nésie bien ordonnée. Aussi les choses apparaissent à Mme Mathieu d Noailles à travers l'ivresse d'une danse universelle :

> Ah ! qu'on est près du temps, de l'espace, des dieux
> Quand on marche en dansant et la tête levée.

Tout ce qui fuse, jaillit, bondit, s'élance, elle le voudrait saisir d ses mains tendues vers les fleurs et les étoiles :

> Un doux oiseau jaillit jusqu'au sommet du monde.
> . . . .
> Avec les yeux, les mains, les bras ouverts, tout l'être,
> Je veux aller toucher le sucre humide et bleu
> De l'espace, où, nouant et dénouant leur jeu,
> Les oiseaux enivrés s'élancent et pénètrent.

Nul moment ne lui est plus doux que le bondissement du sole dans le ciel du matin, alors qu'il s'affranchit soi-même des ténèbre éventrées et d'un saut triomphal s'empare de l'horizon rose et violet mais l'éphèbe victorieux de la nuit est soumis à un rythme fatal non plus que lui-même à l'heure du plus heureux délire, Mme M thieu de Noailles n'est rebelle à la mesure et à l'harmonie. Certes, el voudrait de toute la force d'un voluptueux et tyrannique égoïsm absorber le monde en elle :

> Je voudrais n'être plus qu'une amoureuse bouche
> Qui goûte et qui boit l'univers ;

et elle imagine audacieusement que la nature a fait le monde pou elle ; mais les jours sont trop brefs pour qu'elle en puisse avoir ex primé toute la beauté.

> Hélas ! mourir un soir, le cœur encor brûlant,
> Sans avoir pu tout dire !

Il lui paraît qu'elle absente le monde n'aura plus de sens, n'étan plus regardé par ses yeux ni célébré par sa voix ; elle en plaint d'a vance les ennuis et la solitude et c'est sur lui autant que sur elle même qu'elle pleure avec la noblesse d'une Iphigénie ressuscitée :

> Descendre par l'étroite, horizontale porte
> Où l'on passe étendu, voilé, silencieux.
> Ne plus jamais vous voir, ô lumière des cieux !
> Hélas ! je n'étais pas faite pour être morte.

Du moins celle qui désira appréhender d'un geste impérieux tout la vie multiple éparse autour d'elle ne marchera pas vers les om bres d'un pas faible et hésitant : elle s'en ira

> Sur le pas délicat et léger de la danse,
> Selon quelque sévère et funèbre cadence

Les coudes joints, tenant serrés à ses côtés,
Ces linges que l'on voit sur les stèles sculptés,
Le front ceint du bourgeon violet des acanthes
Dans la terre amoureuse où dorment les bacchantes.

Cependant une brusque lassitude saisit parfois la danseuse sacrée ; e a pu dire :

Je viens les bras chargés de tout l'amour du monde,
Et les poètes morts, dans leur tombe profonde,
Me suivent de leurs yeux et savent qui je suis ;

ce ne fut point vain orgueil, mais juste connaissance de soi ; mais ci qu'elle est devenue captive des trophées qui enrichissent sa mé-ire en voilant ses yeux et en alourdissant ses épaules ; elle désire-t maintenant rendre leur liberté aux innombrables sensations qui ent de la vie et qui l'oppriment de leur masse aujourd'hui morte :

Et qu'alors délivrée enfin de cette extase
Ne portant plus le monde à mon cœur attaché,
Je puisse aller m'asseoir sous un arbre penché
Et de quelque eau nouvelle emplir encor mon vase,

Et libre ayant brisé tous mes divins soucis,
Ah ! que je sois encor sur l'aubépine heureuse,
Comme une jeune fille émue et curieuse
Qui tressaille d'espoir vers l'amour imprécis.

Inutile regret, espérance illusoire : Dionysos non plus ne lâche s sa proie ; possédée par le dieu plus fort, Mme Mathieu de ailles devra chanter encore, sur le mode désormais parfait que lui posa son génie, heureuse s'il lui est permis de goûter toujours tant que Bagdad, Constantinople, Venise et la farouche Espagne, verdures tranquilles de l'Ile de France qui communiquent un peu leur paisible sérénité aux cœurs violents et tumultueux.

Les Féeries. — Dans l'Evangile selon M. André Salmon, Spiri-n Spiridonovitch Marméladoff étant mort arrive tout droit devant eu le Père et ainsi qu'il avait coutume de le faire lorsqu'il se saou-t parmi les hommes, il répète en présence du Seigneur son hum-e litanie : « Je ne suis qu'un cochon » ; puis à la fois réconforté et ité par le bon accueil de l'Eternel, il se prend à penser que le cochon est peut-être point lui, mais l'autre : il lui reproche la détresse de nia, le crime inévitable de Raskolnikoff, toute la souffrance de umanité et, pris de remords, Dieu le Père fait descendre sur la re la joie et l'harmonie paradisiaques. Mais M. André Salmon end soin d'avertir que cela

N'est qu'une fable qu'un chanteur
Avait bien le droit de chanter.

En vérité, Spiridon Spiridonovitch Marmeladoff se tut devan l'Eternel et, ayant bu certain breuvage séraphique, il perdit ce qu lui restait de la raison humaine et devint un bienheureux semblabl aux autres bienheureux :

> Un vieux qui sait des choses et qui ne dira rien ;
> Il prit sa place au Paradis
> Et tout fut dit.
> Il trône dans la paix du paradis chrétien.

Toutes les chansons de M. André Salmon sont un peu comm celle-là.

> Des chansons ambiguës
> Qui font mourir d'angoisse et de mysticité.

Il n'a pas renoncé entièrement à la manière pleine, souvent somp tueuse, de ses premiers poèmes ; mais plus que jamais l'ironie s joue dans son œuvre avec le lyrisme et si on lui voulait cherch présentement une parenté spirituelle, plus que de François Villon, d Jules Laforgue ou d'Arthur Rimbaud, il le faudrait rapproche d'Henri Heine, romantique et païen, qui se gausse en pleurant de douleur et de ses dieux ; peut-être s'il rencontrait à son tour une ni attardée et s'avançait vers elle, la nixe s'enfuirait avec une mine te rifiée comme si elle eût vu apparaître un spectre. Lisez, en vous so venant de l'*Intermezzo*, d'*Atta Troll*, du *Romancero*, du *Livre* *Lazare* et des *Mélodies hébraïques*, *La Romance de Marguerit* *La Réponse au sonnet d'Arvers*, *Le Triste époux et ses épous mortes*, *La Marchande d'Images* ou *Le Tzigane*, et vous reconna trez une rare similitude de pensée et d'expression. « Délire condu par la raison, sagesse qui déraisonne, soupirs d'agonie qui soudai se changent en éclats de rire ! » ainsi est jugée par Heine, dans l'en voi à Auguste Vernhagen von Ense, la merveilleuse histoire d'At Troll et de la noire Mumna ; ainsi pourraient être jugées les parab les sarcastiques et dolentes de M. André Salmon : non plus ici qu chez Heine la phrase sobre et forte n'est surchargée d'épithètes para sites et de mots inertes et c'est avec un art irréprochable, qu'il dit los du tzigane, qui « a rompu son pacte » et a cessé d'errer pour jou à l'orchestre du casino avec les quatre Hongrois, le juif, les deu Serbes et les trois Roumains : jamais plus maintenant qu'il s'e arrêté il ne retrouvera la route qui menait vers les rives d'immo talité ; il évoque vainement dans les lits où des filles tièdes le meu trissent de baisers

> ...... Les amours des bois et des prairies
> Et les nuits où les loups veillaient sur les fiers jeux
> De la souple passante et du meneur de ronde.

Il ne mourra pas comme il aurait voulu mourir,

Comme meurt sous le flot de clarté blanche et dure
La note déchirée qui jugule l'espace
Et se brise en chantant sur la corde qui casse.
Je voudrais être mort depuis déjà longtemps,
Pauvre vieux poème ambulant
Riche de tous les chants par quoi l'homme respire
Qui s'est un jour fixé dans l'âme des moins purs.

N'est-ce point d'un accent plus sincère que toutes les pleurnicheries des élégiaques et peut-on dire qu'ici l'exactitude des images et des termes nuise en rien à l'effet lyrique? Loué soit M. André Salmon d'être en vérité un fort bon poète et d'une façon différente de celles par où plurent les meilleurs d'entre ses contemporains immédiats.

Phrases. — Ni sonnets, ni rondels, mais plus simplement — aucun de ces petits poèmes n'excède le nombre de vingt alexandrins — d'aimables épigrammes, un peu plus longues que celles de Méléagre ou de Léonidas de Tarente, ou, pour mieux dire, au gré de l'auteur, des phrases touchant, sauf une ou deux, la grâce fragile de quelques dames et de quelques heures non sans charme; n'étaient la sagesse traditionnelle du rythme et la moindre fantaisie de l'expression, M. Estienne se pourrait apparier à M. Charles-Adolphe Cantacuzène; il congédie, à l'heure du thé, les images d'Occident pour aller faire visite à la mousmé qu'il aime et, sans être vu d'elle, la regarder qui sort de l'étui

Le précieux rouleau des cent vues du Fuzi.

Mais les vierges incertaines ou folles ou sages de Montmartre, les gymnastes qui profanent leur beauté en des contorsions cruelles et les jeunes femmes qui se parent ainsi que des Canaques

De plumes et de poils et de bizarres fleurs

et qui étonnent par

La manière énorme
De leur tête, sous des chapeaux d'étrangetés,

les danseuses aigres et les belles parisiennes d'une insolente maturité lui sont plus familières : il ne cèle pas sa pitoyable indulgence envers de pauvres filles à qui, par la déformation que donne au sens d'une phrase banale l'emploi d'un euphémisme bien choisi, il octroie galamment les grâces que leur interdit la perpétuelle misère :

Par les nuits éplorées et les pluies hivernales
Et sous les fouets des vents agités en rafales,
Elles courent s'offrir en bonheur aux passants
Et nous parlent avec des airs attendrissants.
« Où vas-tu, bel ami? La nuit est inclémente,
Ma demeure est plus douce et je suis une amante

Sans réserve et sans peur prête à tous les plaisirs.
Je suis la pleine ivresse accordée aux désirs
Des hommes généreux que j'aime d'où qu'ils viennent. »
Et nous fuyons,de peur que leurs mains nous retiennent,
Leurs mains froides et nues et sans douceur, hélas !
Qui ne peuvent donner les biens qu'elles n'ont pas.

Ce douzain gagnerait à être allégé,surtout en ses deux premiers vers, de quelques syllabes sans grande signification ; mais si les élégances du parler hellénique nous étaient entièrement accessibles, ne trouverions-nous pas diffus tel distique des anthologies?

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Charles Foley : *L'Ecrasement*, Librairie générale d'éducation, 3. 5o. — Marc Villers : *La Malepasse*, Ollendorff, 3. 5o — André Billy : *Bénoni*, Sansot, 3. 5o. — Jean Lorédan : *La Peine de vivre*, Flammarion, 3. 5o. — Maurice Darin : *Colette ou la protectrice*, Calmann-Lévy, 3. 5o. — R. H. de Vandelbourg : *La Ville du soleil*, Plon, 3. 5o. — André Devilna : *Force d'âme*, Messein, 3. 5o. — Emile Sicart : *La Mort des yeux*, « Le Feu, » 3. 5o.— C.Paillot : *Parasitisme*, Daragon 3. 5o. — Edouard Schneider : *Les Raisons du cœur*, Sansot, 3. 5o. — Henry Buteau : *Aimer*, Plon, 3. 5o. — Jean Merazzi : *Vengeance*,Plon, 3.5o. — G. Chardonchamps : *L'Inventaire*, Wacogne, 3. 5o. — Henry Bachelin : *Les Manigants*, Sansot, 1 fr.

L'Ecrasement, par Charles Foley. Voici un livre qui vient d'une librairie *d'éducation*, un livre destiné aux grands enfants que sont les hommes modernes, les grands enfants rêvant de confort moderne, de sport moderne, aussi d'art moderne en même temps que de mobilier modern-style, et ce livre nous apprend comment la fortune, la grosse fortune bien moderne, celle qui permet tout, ne fait pas le bonheur. J'en tombe des nues ! Il s'est trouvé un romancier distingué, je parle d'un écrivain écrivant pour les gens du monde, qui s'est donné la peine de créer un type vraiment incorruptible. Une sorte de monstre, avouons-le, qui sacrifie d'abord tout à sa haine du veau d'or, tout y compris sa femme et ses enfants. Je sais bien que les romanciers dits moraux ont l'habitude de nous développer le thème de la pauvre famille courageuse préférant son pain noir au déshonneur, mais généralement quand tous les membres de cette famille bien connue ont offert au public leur petit numéro sensationnel sur la corde de la vertu raide, il y a une cendrillon ou un pauvre orphelin qui hérite brusquement de la forte somme et toute la famille avec lui. La morale de l'histoire est de finir dans le luxe après avoir trimé toute sa vie et c'est en cela que la dite histoire n'est jamais morale. Si le mépris des richesses nous conduit à la récompense par la richesse, je ne vois là qu'un moyen détourné de falsifier la morale, en supposant qu'il y ait une morale quelconque. Ce qui me plaît dans le roman de Charles Foley c'est que le héros choisi pour cette suprême lutte contre l'ani-

ıal dont je parlais plus haut est un homme de lettres, un brave romancier comme vous et moi. Il a un fils, une fille, une femme, tous ussi dévoués les uns que les autres. La femme admet difficilement, ıais elle l'admet, qu'un roman peut être une œuvre excellente et ne as se vendre. Elle se borne à espérer qu'un jour il se vendra. La fille e passe des jupes brodées et le fils entre chez un gros commerçant our y porter les gros paquets. Quant au père, au romancier, il n'attend ien, je crois, parce qu'il commence à se douter que la réclame payée ue le génie en France comme ailleurs, en supposant qu'il y ait encore u génie à tuer, gibier rare dans notre singulier pays. Mais son horeur de l'or est telle qu'il fuit l'oncle à héritage avec la même vivaité que l'on met à fuir, d'ordinaire, les gens atteints de variole noire. lors, la fatale catastrophe lui tombe dessus. L'oncle se venge parce u'il connaît bien son neveu. Au lieu de le déshériter selon ses formeles promesses, il le fait son héritier universel. Grand hôtel fastueux Paris, château historique à la campagne, bois, étangs, chasse, vinobles, meubles et immeubles, terrains et coupons de rentes, tout s'éroule sur le malheureux romancier; c'est bien *l'Ecrasement* final. Sa emme, sa fille, son fils subissent la fascination du fameux miroir aux louettes et ils lâchent l'ombre du bonheur paisible pour la proie, lus réelle, des ennuis quotidiens qu'engendre fatalement la très rande fortune. Hélas! que vont en conclure les lecteurs de notre ère oderne : que Barolles est fou ? Aujourd'hui nous avons écouté les ameuses théories de la lutte pour la vie et nous en avons tous déduit utre chose que le mépris de la fortune et cependant, je vous le dis n vérité, les Barolles clairsemés sur la surface du globe, ceux-là aussi ui se décomposent en dessous de la croûte terrestre, auront été les récurseurs d'une époque bien lointaine, mais certaine. Il viendra une eure où l'or sera mis à sa place légitime. On en pavera les rues où asseront les hommes, les yeux fixés sur de nouvelles étoiles. Le beoin de l'or n'est pas plus éternel que tous les besoins que s'est créés humanité depuis qu'elle peuple la terre. Encore un peu de temps et homme sera si malade d'avoir aimé tous les luxes, qu'il donnera toues les richesses de ses pères pour avoir le droit de boire un verre de ait dans une prairie à l'ombre d'un bouquet d'arbres... alors qu'il urait dû commencer par là... Mais cela nous eût empêchés de lire e roman de Charles Foley, et cela eût été bien regrettable.

La Malepasse, par Marc Villers. Une famille de grands bour- eois, dont le chef s'imagine que son amour de la propriété est paragé par ses enfants qui, eux, préfèrent se partager la propriété. Il a là des types curieux. La sœur Eudoxie, le personnage du cousin héritage qui ne dit mot, mais fait mine de consentir à tout et ıeurt absolument ruiné en les déshonorant. La scène de la mort de I. Romène, le patriarche, où l'on se dispute la possession de sa mai-

son jusqu'à le menacer, lui mourant, est une belle page bien amenée, quoique un peu brutale dans ce genre de scènes d'intérêt où les moindres récriminations prennent la forme de luttes à mains armées. D'ailleurs, on ne voit pas quels sont les plus coupables, des parents ou des enfants, de ceux qui veulent conserver tout le bien par le droit d'aînesse, ou de ceux qui s'opposent à l'exercice illégal d'un droit qui les prive de leur morceau du bien.

Benoni, par André Billy. Histoire pas trop noire de la vocation manquée d'un prêtre. L'enfant, tour à tour attiré et repoussé par la grâce divine, se retourne vers une autre grâce plus palpable. Il y a de jolis détails de vie modeste et vraie dans les chapitres de début. La maman faisant le sacrifice de son Benoni à Dieu est une pauvre créature intéressante, la seule vraiment à plaindre dans l'histoire, car ce fils, qu'elle donnait à Dieu, elle va être obligée de le rendre aux femmes, qui ne lui en laisseront pas miette.

La Peine de vivre, par Jean Lorédan. Le père pêche à la ligne, la fille rêve au fil de l'eau et là-bas, sur le coteau, une brave servante attend ses paisibles maîtres devant le repas du soir. Les menus incidents de la journée sont commentés, on repense au malade qu'on a vu et soulagé par quelque discrète aumône, on compte les anguilles qui se sont fait prendre à la même place l'année dernière et les désirs sont bornés par la douceur de vivre, mais il est un besoin irrésistible chez les jeunes, c'est de courir au-devant de leur malheur. La fille quitte le père pour aller chercher son lot de peine. Elle épouse un peintre qui, bientôt, mourra, lui laissant un enfant, et elle revient chez le vieux père pêcheur à la ligne ; de nouveau ils seront deux à mener une vie douce, et en face de l'avenir, de la peine de vivre que représente cet enfant, d'ailleurs très inutilement survenu dans leur intérieur de gens paisibles, ils croiront à une joie dernière jusqu'au jour où elle leur sera enlevée pour quelque obscure destinée de misère.

Colette ou la Protectrice, par Maurice Darin. Une jeune personne, qui se promène beaucoup plus pour le plaisir des voisins que pour le sien, rencontre un académicien dans la rue. De là une liaison où la morale n'a rien à voir, car si c'est une liaison... blanche, on en abuse. L'académicien protège le jeune ami de cœur de Colette, vaguement un quelconque journaliste, et successivement l'ami de cœur devient auteur dramatique, puis académicien lui-même. On aurait pu intituler le roman : « De la génération spontanée chez les académiciens. » Je crois au succès du volume, parce qu'il porte la bonne marque... sans le vouloir probablement.

La Ville du soleil, par R. H. de Vandelbourg. Tous ces gens-là, hommes et femmes, semblent frappés du vertige sensuel qui frappe les Européens dans les pays chauds. Il y a des scènes de socialisme et d'antisémitisme assez réussies qui prouvent que la politique

, en somme, la première crise de l'hydrophobie chez les hommes, dont on se doute depuis longtemps.

Force d'âme, par André Devilna. Il n'y a aucune force d'âme résister à l'homme que l'on n'aime pas, surtout quand il est beaucoup us âgé que vous, pas plus qu'on ne peut féliciter quelqu'un de mbourser l'argent qu'il détient indument. La force d'âme n'a rien faire avec des mouvements d'humanité naturelle. Si nous exaltons ns nos livres des sentiments ordinaires, nous sommes semblables ces gouvernements qui décorent les honnêtes gens. Ils n'ont plus en à donner aux héros.

La Mort des yeux, par Emile Sicard. Je crois fermement que belle, la bonne humanité n'a pas été créée malade. Il fut un âge or où l'on n'avait inventé ni les souffrances ni les remèdes et on vait avec des idées simples. Ce petit roman d'un aveugle est un hef-d'œuvre d'égoïsme sans qu'il y paraisse. Il fait songer à cette eille dame s'écriant, atteinte subitement de la même infirmité : Ah ! le soleil s'éteint ! » Le héros rapporte tout à lui et à ses mi-res sentimentales. Entre temps, il viole quelque peu une pauvre ser-ante chargée de le soigner. Il aime sa fiancée, mais fait la cour à une tre ; il ne pense qu'à faire des sottises et on le panse pour l'aider à faire. Malgré qu'il écrive fort bien son histoire à tâtons, il me égoûte comme tous les malades qui s'analysent. La littérature est éjà une maladie morale, mais quand elle se double d'une maladie ysique... Oh! alors, je bénirai le pharmacien qui se tromperait étiquette.

Parasitisme, par Fortuné Paillot. Petit traité pour savoir se nduire dans le monde, et monter dans l'automobile des autres, se ouver sept bons dîners par semaine, posséder la plus jolie femme ses amis et collectionner des œuvres d'art sans avoir besoin de les archander. Le malheur, c'est que des tas de gens vont prendre ça 1 sérieux et qu'ils croiront, en suivant ces préceptes, faire partie une nouvelle école littéraire.

Les Raisons du cœur, par Edouard Schneider. Livre essen-ellement religieux, qui n'a pas sa place parmi les romans, bien qu'il mmence par un essai d'intrigue sentimentale entre Annette et Eliot. i le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas, il faudrait peut-re avoir moins de cœur, ou de sensibilité nerveuse pour faire un on apôtre. En tous les cas, manuel d'excellents sermons, les uns à ononcer sur la montagne pour les purs, les autres à développer ns les salons, pour les impurs.

Aimer, par Henry Buteau. Idylle entre deux êtres qui ont passé âge de l'idylle et peuvent justement pour cela demeurer idylliques. lusieurs hommes d'élite traversant la vie avec ce besoin torturant aimer qui la femme, qui la religion, qui la patrie ou la gloire. Un

type d'évêque intéressant dont la foi a chancelé un jour pour se transformer plus tard en courageuse abnégation.

Vengeance, par Jean Merazzi. Jeune créature vindicative possédant tous les dons requis pour nous représenter la bonne à tout faire, y compris les corvées d'amour. Ayant été lâchée par le fils, elle va cramponner le père en province et il en résulte des crimes noirs.

L'Inventaire, par Guy Chardonchamp. Le bel officier naïf s'imagine qu'un acte de courage (de n'importe quelle nature) peut attendrir les gens ou les tirer de leurs soucis administratifs. On ne devrait jamais s'occuper des opinions politiques, mais bien des opinions humaines. Si un homme est capable de sacrifier sa position sociale à un beau geste, c'est sûrement ou un noble cœur ou un artiste, mais je ne pense pas qu'on aime encore le pittoresque chez nous.

Les Manigants, par Henri Bachelin. Petites études de mœurs rurales dans le ton d'une jolie et trop courte histoire intitulée : *Pas-comme-les-autres*.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Edmond Estève : *Byron et le Romantisme français ;* Hachette. — Jules Lemaître : *Jean-Jacques Rousseau ;* Calmann-Lévy.— *Collection des plus belles Pages Alfred de Musset ;* « Mercure de France ». — Alfred de Musset : *Correspondance (1827-1857)*, recueillie et annotée par Léon Séché.

Byron et le Romantisme Français. Cet essai de M. Edmond Estève sur *la Fortune et l'influence de Byron en France*, de 1812 à 1850, vient à son heure et complète les travaux de M. Jules Lemaître sur **Jean-Jacques Rousseau**, et ceux de M. Pierre Lasserre sur *le Romantisme Français*. M. Desmaisons, des *Epilogues*, avait déjà fait cette remarque à son ami M. Delarue : « le romantisme français sans Byron ? » et expliqué, en quelques phrases, ce que Musset, George Sand, Vigny, etc., doivent à Byron. M. Estève, en un gros volume de plus de cinq cents pages, a développé ces idées : il l'a fait avec une très grande érudition et beaucoup de jugement. Son ouvrage est un document très important, que ceux qui étudieront le romantisme ne pourront négliger.

M. Estève observe, et ceci a déjà été dit, ici-même, à propos de Nietzsche et de son influence, que si Byron a été si vite compris, admiré et imité en France, c'est que lui-même s'était inspiré de la pensée française : Voltaire, Rousseau, Chateaubriand, etc... L'idée qu'il se fait de l'amour vient de Rousseau : il la transforme, selon sa nature héroïque, y ajoute cette nuance d'ironie et de désespoir qu'on ne trouve pas dans *la Nouvelle Héloïse*. Et lorsque, désillusionné de tout, même de la gloire, quel est son refuge ? La nature, déserte

sauvage. Influence, indirecte peut-être, mais certaine encore de usseau. Sa révolte contre la société ne vient-elle pas aussi de Jean-ques? Ainsi, ce fut par l'intermédiaire de Byron que les idées de usseau nous revinrent, un peu transformées; les romantiques ne sèrent jamais directement à la source, et Musset écrit même ceci : e n'ai jamais pu lire les Confessions de Rousseau sans dégoût. »
Ce goût de la nature et de la solitude, que, par suggestion, les temporains de Rousseau et de Byron adoptèrent, ce goût était, ir ces deux malades, neurasthéniques de génie, un moyen de gué-on ou d'apaisement : l'isolement guérit la névrose. C'est donc, z l'un et chez l'autre, un sentiment sincère, utile. Rousseau (1) primé avec piété, Byron avec exaltation : « Mes autels à moi, ce t les montagnes, c'est l'Océan, c'est la terre, l'air, les étoiles, tout qui sort du grand Tout qui a produit l'âme, et auquel l'âme doit ourner. »
D'autres influences françaises avaient encore marqué Byron : Cha-ubriand, et son *René;* mais Chateaubriand devait lui-même beau-ip à la littérature anglaise : les influences se mêlent, et personne st isolé dans le siècle où il vit : la marque du génie est de se servir tout, d'emprunter à tous, et de rendre tout original. L'admiration une preuve d'une certaine similitude d'esprit, sinon de talent ; nitation est un hommage. Byron admirait Voltaire, mais dans son vre, l'ironie de Voltaire se change en blasphèmes. C'est que Byron, lgré son attitude de sceptique, croyait à beaucoup de choses. Il yait que la vie était mauvaise, parce qu'il avait gâché la sienne; il yait, ce qui eût certes fait sourire Voltaire, que l'amour était une emption ; il croyait surtout en lui, à sa divinité.
La définition du byronisme, que nous donne M. Estève, pourrait e celle du romantisme même : « individualisme absolu » en litté-ure; il faudrait ajouter : révolte contre les lois morales et sociales rousseauisme). Mais tandis que Jean-Jacques se révolte au nom du re humain, Byron, dans sa plainte, ne songe qu'à lui-même, et se ce au-dessus des lois : c'est un dieu révolté.
Le Byronisme a aussi des causes physiques : le génie a ses racines is la nature. Il y a chez Byron une admirable désharmonie, un équilibre des faculté cérébrales, et il souffrait de ne pouvoir adap-ses désirs insensés à la réalité. En lui, encore, une incrédulité laissait subsister un besoin d'immortalité, d'adoration. Qui ado-

) Rousseau, comme Balzac et Stendhal, a encore de fervents et pieux admira-s. Il existe, à Genève, une *Société Jean-Jacques Rousseau* qui publie des *ales*. Dans le tome deuxième (1906), on peut lire : un article sur J.-J. Rous-et Mme d'Houdetot, qui détruit quelques erreurs consacrées, des pages inédites : vers, des fragments de lettres et des fragments d'une Comédie : *Arlequin ureux malgré lui*, que Rousseau écrivit sans doute, en 1746 ou 1747, au châ-de Chenonceaux. Que contenait le premier tome des *Annales ?*

rer ? quel dieu adopter ? l'amour, cet amour unique qui ne conna ni l'inconstance ni l'oubli, conception toute cérébrale et qui ne repo sur rien de réel. Cette idée eut une grande répercussion sur la litt rature romantique, et sur les Romantiques eux-mêmes : Musse George Sand..., etc. Mais ce culte insensé de la sensibilité serait-il pas, un peu, comme une sorte de rajeunissement de not vieille littérature chevaleresque, dont la Nouvelle Ecole avait la pr tention de renouer la tradition ? Lyrisme, individualisme en poési ce genre de littérature confidentielle n'avait jamais été complèteme abandonné en France, même au xviie siècle : le romantisme, en ta que prédominance, en littérature, de la sensibilité sur la raison, vie de plus loin que Rousseau, qui n'en fut que l'aboutissement. Jea Jacques, selon M. Jules Lemaître, enseignait « la subordination tota du jugement à la sensibilité ». Cette méthode était neuve, observe son tour M. Jacques Bainville, puisque de longs siècles de cultu avaient plié l'homme « à l'empire de la raison ». Mais, qu'est- donc que la raison, si ce n'est de la sensibilité figée, cristallisée ? romantisme fut peut-être une refonte de la raison, dont la crista sation, le refroidissement s'opèrent en ce moment. Il y a dans la des peuples, comme dans la vie des individus, des crises sentime tales et expérimentales : le romantisme est une de ces crises. M. L serre le définit : « un désordre qui, portant sur les sentiments et idées, bouleverse toute l'économie de la nature humaine civilisée Adaptée aux individus cette définition peut s'appliquer à la passio la passion est éphémère.

Mais revenons à Byron. M. Estève nous dit la fortune de son œu en France, il nous la montre s'infiltrant peu à peu, d'année année ; l'influence s'étend, c'est une invasion. Le lyrisme français fait byronien : tous nos poètes furent touchés, mais ils surent se p server de l'imitation directe et gardèrent leur personnalité.

M. Estève conclut : Byron n'a pas créé le romantisme, mais i « créé le type romantique » et l'a réalisé. Il ajoute, et ceci expliq bien le vrai rôle de Byron sur le romantisme :

L'école naissante se réclamait de Chateaubriand. Elle inscrivait sur drapeau, comme les noms de ses premières victoires, *le Génie du Christ nisme* et *les Martyrs*. Elle semblait faire cause commune avec la réact royaliste et catholique qui marque les débuts de la Restauration... Il para sait entendu qu'il ne pouvait y avoir de poésie que selon la ligne pol que et religieuse tracée par le maître. *Childe Harold*, *le Corsaire*, *Ma fred* donnèrent une autre orientation aux esprits. Il fut démontré par éclatant exemple qu'on pouvait être romantique et libéral, sceptique et p te, que le doute aussi bien que la foi, le blasphème autant que l'adorati avaient leur pathétique et leur grandeur.

§

Ce fut une sorte de libération morale dont Alfred de Musset fut

sie. Musset s'est certainement inspiré de l'œuvre de Byron, dans *Premières poésies*, c'est trop visible pour qu'on ait besoin de le iontrer : *Don Paez*. *Portia*, *Namouna*, *Mardoche*, *Rolla*, etc., lent, dans leur inspiration et aussi dans leur composition, quel- chose de byronien, de superficiellement tragique et sombre. Mais sset était de ceux qui savent emprunter sans imiter, et même ses es premières poésies sont, malgré tout, originales. Cette influence Byron, d'ailleurs très efficace à l'évolution de son génie, ne devait se prolonger; et avec les *Poésies Nouvelles*, il se montre lui- me grand poète que d'autres imiteront. Sa poésie représente 1, comme le dit l'éditeur critique des *Plus belles Pages* d'**Alfred Musset**, « un moment de la sensibilité de notre race »... « nous vons encore nous y regarder et nous y reconnaître ». Ce volume tient, en réalité, toute la poésie de Musset, tout ce dont la posté- voudra se souvenir. On y trouvera encore la célèbre comédie, *On badine pas avec l'Amour ;* ce conte délicieux : *la Mouche*, et cène principale de *Lorenzaccio* (1). Beaucoup de gens se croient igés d'éprouver pour ce drame une admiration que l'auteur était de partager. Il écrivait, en effet, à George Sand, le 10 mai 1833: 'u me parles de gloire, d'avenir, je ne puis rien faire de bon, je s publier ces deux volumes de prose de Lorenzaccio. Cela ne peut me faire tort. »

§

e cueille cette critique dans la **Correspondance** d'Alfred de sset que vient de publier M. Léon Séché. Et, à propos des lettres George Sand, je remarque chez Musset, même aux moments de cère passion, une réelle habileté : il n'écrit pas ce qu'il pense olument, mais plutôt cherche à se montrer tel que son amie désire il soit. Il sait dissocier son intelligence et sa sensibilité. A l'instant me où il souffre pour George Sand, il se moque d'elle et de lui- me. Et, lorsqu'il verra que ses serments et ses plaintes ne le ient à rien, il deviendra tout à fait raisonnable, et abandonnera e qu'en réalité il ne désire plus.

Ses lettres à Mme Jaubert, sa marraine, sont parfois de petits chefs- uvre d'esprit, d'une jeunesse d'esprit qui contraste avec le ton espéré des lettres à George Sand. C'est le vrai Musset. Pourtant, mme il l'a écrit lui-même, s'il n'avait souffert, ou ne s'était fait

) Lire aussi, dans l'appendice, les plus curieuses lettres de l'auteur des *Nuits* eorges Sand, et quelques pièces de vers secrets, du *Parnasse satyrique :*

Ce qu'il me faut à moi c'est un amour qui brûle..

. . . .

e portrait de Musset, par Clésinger, qui orne ce volume, est inédit. C'est, dit l'au- de la notice : « un Musset presque inattendu, un Musset qui ne songe pas à romantique, un Musset de tous les jours, M. de Musset, enfin... »

souffrir, aurait-il acquis cette ironie, à la fois douce, indulgente
douloureuse encore?

Voici, parmi des vers qu'il adressait à George Sand, un sonn
qui me semble une belle chose, et qui ne figure pas dans s
Œuvres Complètes :

Il faudra bien t'y faire à cette solitude,
Pauvre cœur insensé, tout prêt à se rouvrir,
Qui sait si mal aimer et sait si bien souffrir.
Il faudra bien t'y faire, et sois sûr que l'étude,

La veille et le travail ne pourront te guérir;
Tu vas pendant longtemps faire un métier bien rude,
Toi, pauvre enfant gâté qui n'as pas l'habitude
D'attendre vainement, et sans rien voir venir.

Et pourtant, ô mon cœur, quand tu l'auras perdue,
Si tu vas quelque part attendre sa venue,
Sur la plage déserte en vain tu l'attendras.

Car c'est toi qu'elle fuit de contrée en contrée,
Cherchant sur cette terre une tombe ignorée,
Dans quelque triste lieu qu'on ne te dira pas.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Georges Gendarme de Bévotte : *La légende de Don Juan ;* Hachette, 10 fr.
André Fontainas : *Hélène Pradier*, c. en 3 a.; Bruxelles, *La Belgique artistiq*
3 fr. — Alfred de Ferry : *Théâtre d'un jour* (*l'Amie des hommes*, c. en 1 a. ;
Part du mari, c. en 1 a. ; *l'Occasion*, c. en 2 a ; *Comment on aime*, c. en 1
Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Albert Fleury : *Les Idées dramatiques en 1906 ;* S
sot, 1 fr. — Tristan Klingsor : *La Duègne apprivoisée*, c. lyr. en 1 a. ; Sans
1 fr, — Fabre des Essarts : *Le Christ Sauveur*, dr. gnostique en 3 j. ; Chacorn
2 fr. — Memento.

Comme Molière dirigeait un théâtre, son *Don Juan* fut joué 15 fo
Mais on ne l'a plus repris jusqu'en 1841. A ces marques, vous reco
naissez un chef-d'œuvre.

Qu'aurait fait de *Don Juan* le XVIIIe siècle? Eût-il été capable
considérer en face la prophétie de sa propre aventure : corruptio
impiété, hypocrisie sentimentale, férocité, défi à l'au-delà et co
de tonnerre final ?

Molière avait une âme sincèrement religieuse : pour la lui cont
ter, comme le voudraient certains, il faut ou ne l'avoir point lu
bien supposer que ce grand homme mentait bassement, lâcheme
et, qui mieux est, inutilement (puisqu'il avait l'appui du roi, «
M. le légat et de la plupart de nos prélats ») : allures de pleu
et non pas celles du génie. Ce que Molière attaque dans *Tartu*
ce n'est pas, il le précise avec obstination, la piété, mais bien son im
contrefaçon : et si Orgon lui-même se rend si ridicule, c'est pour av

— comme un sectaire, — en un laïc, dont absolument rien ne
fie l'autorité. Tartufe, de son côté, ne simule la foi que parce
lle représentait, de son temps, l'opinion dominante : l'exagérant
ie un peu, il serait, par conséquent, aujourd'hui radical-socialiste,
nirait sur Orgon des fiches à notre Camorra, et nous l'enten-
ns, sans nul doute, chanter de sa belle voix de basse les canti-
; de *l'Internationale*. Ainsi seulement pourrait-il espérer en effet
un jour aux auteurs de Mariane (j'entends celle de la pièce) le
où tend tout son effort :

La maison m'appartient, etc.

r Don Juan, c'est encore Tartufe : de même que celui-ci don-
ise Elmire, celui-là tartufie Elvire ; et leurs accents sont pa-
;.

a fallu notre école systématiquement paradoxale du romantisme
r embrouiller les choses, barbouiller « Gélaste » en homme fatal
oir des figures idéales dans Don Juan ou dans le Misanthrope, l'un
ux, l'autre risible. Don Juan, dit excellemment M. Gendarme de
otte, est non seulement

sensible à tous les sentiments humains, mais il a une méchanceté agres-
: il aime à faire souffrir, il jouit des scandales qu'il provoque, il trouve
ot qui offense et qui laisse une incurable blessure. Il s'amuse à cho-
les scrupules de son valet... il place un pauvre entre sa conscience
n intérêt, et se divertit du conflit. Sa méchanceté devient même un
savant, quand il imagine de demander à l'hypocrisie la volupté subtile
aire le mal en passant pour vertueux... Il corrompt tout ce qu'il tou-
: il souille l'amour, il profane la famille, la religion, il déshonore la
ité....

orruption, athéisme, hypocrisie : on a eu tort de voir là une évo-
on. Il s'agit d'une simultanéité persistante. Si Tartufe joue le
, c'est qu'il n'y croit point. Et c'est son incrédulité aussi qui, de
Juan, fait le frauduleux failli de toutes les dettes, de tous les
oirs si l'on préfère, qu'ils concernent M. Dimanche, don Louis,
re ou Dieu ; on dit « la religion du serment » et l'athéisme est le
ie de la banqueroute, aux temps de la Régence comme... tantôt.
'esprit moderne, en torturant et déformant la scène du Pauvre, si
lime dans son cri « Je préfère mourir de faim », en ne répondant
plus aux simples mais profonds arguments du gauche Sgana-
e que ne l'a su faire son diabolique maître, veut voir en ce dernier,
r un mot « qui n'est qu'un expédient », un prototype de l'humani-
sme, un « apôtre de la pensée libérée de superstition ». Laissons-
cet apôtre.

hose remarquable : Molière ne connut point l'original espagnol ;
on sujet ne lui parvint qu'à travers les parodies de la comédie ita-

lienne, dont venaient de s'inspirer Dorimon et Villiers. Ainsi s
seul génie lui fit reconstituer (tel le pieux Cuvier devant les fossile
le monstre immortel que l'abbé Tirso de Molina avait extrait
peut-être dix mille pénitents agenouillés au confessionnal pour
jeter, ainsi qu'à un pilori, sur la scène à une renommée d'effroi
seuls l'ont égalé Ahasvérus et Faust. Ç'a été si bien la coïnciden
de deux génies dans la Vérité que, lorsque Molière formait, comm
nous l'avons vu, un véritable diptyque sur l'Hypocrisie avec *Tartu*
et *Don Juan*, il rentrait, sans le savoir, dans la conception esthétiq
du grand Espagnol : celui-ci avait, de son *Burlador*, fait la contr
partie, en une étude sur la Contrition finale, à son *Damné par ma*
que de foi. **La Légende de Don Juan** nous offre, grâce à
savante et pénétrante documentation de M. Gendarme de Bévotte,
exemple typique de ce qu'on nomme l'art populaire : car l'aute
nous démontre que les anecdotes où l'on a voulu que Tirso se fût i
piré n'ont aucun rapport avec cette création extraordinaire. Le gé
d'un homme, ou, pour mieux dire, l'inspiration a tout fait. Ensu
la foule des talents intermédiaires a, tour à tour, enrichi (d'égoïsm
de cynisme, etc.), gâté et réparé vingt fois le thème initial jusq
l'apparition du second homme de génie.

Quant au peuple... le drame de Tirso n'avait guère obtenu p
de succès que n'en devaient rencontrer la comédie de Molière ou,
premier abord, l'opéra de Mozart ; et Byron, qui pourtant renve
la donnée primitive en une apologie de son héros, fort simpli
Byron ne trouva que mauvaise volonté chez ses éditeurs, au p
qu'il interrompit maintes fois, de découragement, son poème,
finit par le laisser inachevé. Or voyez ce que nous devons penser
la gloire : malgré une hostilité aussi permanente, on n'en conn
pas moins le type de don Juan jusque dans nos campagnes, et s
vent même son histoire.

Non, la gloire ne dépend ni des directeurs, ni des éditeurs. Aujo
d'hui, les érudits ne recueillent pas seulement les pièces imprim
et « injouées », mais jusqu'aux manuscrits les plus dédaignés :
il en jaillit mille surprises. M. Gendarme de Bévotte, qui nous a
lyse celui d'Alonzo Cordova, *la Venganza en el sepulcro*, suit
dégradations de son personnage, à travers le *Libertin* de Shadw
jetant à ses valets les malheureuses dont la chair l'a rassasié, jus
dans Lovelace et sa nombreuse descendance (au double sens
mot) : Valmont des *Liaisons Dangereuses*, etc. ; toutefois, il n'a
cru devoir (qui l'en blâmerait ?) s'égarer jusqu'en les innombra
redites modernes, maladives rêveries de bibliothécaires sans hygiè

Parmi les femmes des chefs de bandes qui, de même qu'aux tem
des Invasions, se succèdent, non plus, à vrai dire, du nord vers
sud, mais de bas en haut, au pillage, n'a-t-il pas dû ou pu se p

re quelque triste Galswinthe ? et, dans ce cas, quelles angoisses z cette âme délicate ! Voilà ce qu'a voulu, si je ne me trompe, ndre M. Fontainas dans un drame où les officiels Habits-Noirs ne silhouettent que plus sinistres sur l'acidulée fraîcheur du modern-e. Certes, le mari d'**Hélène Pradier** ne l'a ni battue, ni volée, rompée ; mais comment *pourrait-elle* ne pas le fuir ? Et nous ns un cornard de plus dans le cabinet.

M. de Ferry manifeste plus de confiance quant à la **Part du ari**, de qui l'épouse, même infidèle, servira encore, selon lui, intérêts aux dépens de son amant, la vraie dupe, en somme. prestige du mâle légitime n'agit pas moins sur l'**Amie des mmes**, bientôt dépouillée de sa fière indépendance; et si l'**Oc-sion** fait... l'adultère, comme le prouvent, de façon cruelle, deux risiens galants, homme et femme, à une vertu trop sûre de soi, le-ci prend sa revanche éclatante à montrer **Comment on me**, sur la double cime du Pardon et du Sacrifice. Ces petits mes, dont la destination mondaine, c'est-à-dire familiale, expli-e l'optimisme, vibrent d'une émotion qui les porte infiniment -dessus de mainte œuvre à succès, et je ne serais pas étonné qu'ils rvécussent à plusieurs des pièces, fort inégales entre elles, où Fleury a étudié, non sans une rare élégance, les **Idées dra-atiques en 1906** (*le Réveil*, *Glatigny*, *le Roi sans couronne*, *n*, *les Mouettes*, et *le Coup d'aile*).

Un pas par ci
Un pas par là,
Jolie Elvire,
Belle Isabelle,
Et vire, vire ;
N'ayez point trop souci
De vos points de dentelle
Ou de vos falbalas ;
Un pas par ci,
Un pas par là :
Voilà.

Ah ! combien ces rythmes — nullement conformes aux traités de rsification, — et l'intrigue légère, légère de la **Duègne appri-oisée**, et ses personnages délicieusement inconsistants me parais-nt plus profonds et mieux me plaisent que l'ambitieux **Christ uveur** ! Comparez plutôt, au champagne de M. Tristan Klingsor, crû gnostique de M. Fabre des Essarts :

Chantez l'hymne des Cathares !
Vers l'azur levez vos yeux !
Que tout exalte et vénère
Ce souverain débonnaire,
etc.

ou bien

Tous unissons
Nos plus doux sons
Et commençons
L'hymne de gloire,
etc.

Ce n'est vraiment que du vin de l'Hérault. J'en suis d'autant plu marri que le Noé de la moderne vigne gnostique, je le connais.. mieux que personne. Quelque jour, je conterai par le menu cett plaisanterie qu'excusait seul l'ennui de mon adolescence au sein de occultistes, et ma surprise, « vingt ans après », lorsque surgit, dan *le Matin*, casqué d'une tiare, M. Fabre des Essarts à la tête de l religion saugrenue, jadis fondée par moi dans une après-midi d solitude, ou plutôt composée avec les déchets de tous les charlata nismes antiques et modernes. Et voilà ce qu'avait trouvé, avec le cultuelles de tels Villatte, la simplesse de nos diurnales pour fair pièce à... l'Eglise !

Memento. — Cependant mourait à Lemberg une descendante de Schille en religion sœur Joséphine, qui s'illustra par son héroïque dévoueme pour les blessés lors de la dernière révolte polonaise. — A Rome, M. Ca Larsen vient de découvrir le manuscrit, que l'on croyait à jamais perdu, poèmes où Ibsen avait esquissé plus d'un de ses drames futurs. — En c drames, M. Chirac (sans particule) reconnaît, *Revue d'Art dramatique* 20 avril, et stigmatise le vice latin, retour de Norvège. — Mais quoi ! personnage, dans *les Ombres Matinales* de M. Arzybacheff, ne se félicit t-il pas « d'avoir tenu la jeune fille de ses rêves, pure, intelligente et lettré étendue sous lui, comme n'importe quelle autre, et d'avoir fait avec elle qu'il a voulu, tout comme avec d'autres » ? et *le Monde Artiste* cite enco un autre héros russe qui, avec un lyrisme tout germanique, « sent ven des ailes à son génie depuis qu'il vit maritalement avec un homme »...

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Thomas Carlyle : *Lettres et Discours d'Olivier Cromwell*, avec commentaires Londres, Methuen. — Frédéric Masson : *Napoléon et sa famille*, tomes VIII et I Ollendorff. — Etienne Dejean : *Un Préfet du Consulat : Jacques-Claude Be gnot* ; Plon-Nourrit.

Lettres et Discours d'Olivier Cromwell, par Thoma Carlyle. — La librairie Methuen, de Londres, a donné une rééditio de l'œuvre de Carlyle. Cette réédition est très défectueuse, et il fau signaler le sans-gêne qui a présidé à l'entreprise. Divers paperassie du British Museum se sont entendus pour « protéger » l'œuvre d pauvre grand homme. Miss S. C. Lomas, qui fut chargée de principale besogne, a revu les textes publiés par Carlyle, et « co

‑é » maint passage. Soit. Mais elle a mis des notes de son cru à ‑é de celles de Carlyle, et c'est déjà moins admissible. On la loue suite d'avoir apporté un supplément de 149 numéros ; on devrait ‑a blâmer : Carlyle a su ce qu'il faisait, — lui qui disait qu'en his‑re la « wise oblivion », l'oubli opportun, n'est pas moins indis‑nsable que la « vise memory », — en laissant de côté certains écrits ‑ns importance. Enfin l'on a supprimé les « Squire Papers » donnés appendice dans l'édition définitive de 1849 Quoi qu'on puisse ‑nser des documents de William Squire, on n'avait pas le droit de supprimer, du moment que Carlyle avait *décidé* de les maintenir, se fondant sur cette conviction arrêtée chez lui, dit-il, que ces pa‑ers n'étaient en tous cas nullement forgés. Mais les petits profes‑nnels de la menue paperasse documentaire, les « Dryasdust (1) », ‑i n'ont point changé depuis que Walter Scott les a peints dans ses ‑éfaces, ne se sont point gênés, pour si peu, de reprendre l'œuvre ‑nérable par-dessus la tête de Carlyle. Brochant sur le tout, une ‑ntroduction », adjointe par un M. Firth, nous affirme, d'un petit ‑ entendu, que Carlyle était inapte aux travaux d'érudition. Et l'on ‑nseille, d'autre part, de reconstruire toute l'œuvre en « style mo‑rne », en style « Dryasdust ». Nous verrons bien.

Napoléon et sa Famille, par Frédéric Masson. — Dans ses ‑ux récents volumes sur la famille de Napoléon, M. Frédéric Mas‑n est bien près d'avoir tout dit sur les frères et les sœurs de l'Empe‑ur ; d'avoir dit tout le mal qu'il en pense et montré la série des cir‑nstances et des faits où se manifesta et s'aggrava, jusqu'à la ca‑strophe de 1814, l'influence néfaste des Napoléonides. Dans le pré‑dent volume (tome VII), M. Masson s'était occupé de l'oncle, du ‑rdinal Fesch, qu'il nous montre trahissant les intérêts de son neveu ‑s du Concile de 1811. Les deux volumes suivants (tomes VIII et ‑) donnent l'histoire de la Famille impériale durant les années 1813 ‑1814, c'est-à-dire durant la période la plus intéressante à connaître, ‑isque c'est celle des revers, et que c'est dans l'épreuve qu'on peut mieux juger des caractères et des intelligences. Comment se com‑rtèrent alors les proches de l'Empereur ?

Jérôme, au début de la campagne de 1813, n'est qu'un embarras ‑ur l'Empereur. Il réclame de l'argent et des troupes. A son gré, ‑mpereur ne doit avoir qu'une préoccupation : Cassel et le royaume ‑stphalien. Après Leipzig, il refuse du service dans l'armée, Napo‑n ne voulant pas le placer au-dessus des maréchaux. De retour en ‑ance, il a une correspondance singulière et compromettante avec ‑n beau-père, le roi de Wurtemberg, intermédiaire entre les Alliés et ‑. Pendant la campagne de 1814, inaction et gaspillages à Com‑

(1) « Sec-comme-poussière ».

piègne. M. Masson aurait pu ajouter qu'il se réhabilita à Waterloo
Louis, qui a quitté en 1810 son palais de La Haye en faisant cla quer les portes, s'avise, au moment des revers, de réclamer la cou ronne qu'il a abdiquée au temps de la prospérité de son frère! A Gratz puis en Suisse, il continue à réclamer son trône. Enfin, de guerr lasse, il admet des tempéraments, et passe l'hiver de 1814 à faire d la littérature.

Lucien étudie l'astronomie dans son domaine de Thorngrove, e Angleterre, où il est d'ailleurs captif. Maintenant que le prodigieu Frère s'enfonce, il s'apprête à jouer les magnanimes. Il est bie temps! M. Masson révoque en doute (sans pourtant être très clair là dessus) les propositions que Lucien aurait alors transmises à Napo léon, de servir d'intermédiaire entre lui et le gouvernement anglais

Murat, lui, s'agite furieusement, en méridional, pour se mainteni à Naples. Rien ne lui coûte. Il entre en négociations suivies ave l'Autriche. M. Masson, remarquant qu'il voudrait y paraître entraîn par les Napolitains, établit par un ensemble de faits et de dates (dé décembre 1812, et le retour à Naples est du 31 janvier 1813) l pleine responsabilité de ses démarches. L'étude approfondie de cet politique de défection est une des parties les plus nouvelles de l'œu vre. L'auteur y a disposé de documents inédits qui lui ont permis d reprendre de fond en comble le récit de circonstances qui apparai sent décisives entre toutes dans la chute de l'Empereur.

Eugène, dominé par sa femme, la princesse Amélie de Bavière négocie avec Murat, en cachant soigneusement ces démarches à l'Empereur. Tout en gardant au fond du cœur, pour Napoléon, se sentiments bien connus de dévouement et de docilité, dont certaine preuves, même alors, ne manquent point absolument (victoire du Mincio sur les Autrichiens), il garde une oreille ouverte à ce qui vien de Naples. On sent qu'il a partie liée avec Murat, dont l'activit brouillonne, les conversations de puissance à puissance avec les cabi nets de Saint-James et de Vienne font illusion sur son importanc et sur son pouvoir en Italie. M. Masson ne ménage pas plus que le autres le fils adoptif de l'Empereur, qui bénéficiait jusqu'ici d'un indulgence sympathique. Sa lutte contre Murat ne fut qu'une appa rence, sous laquelle se cachait son désir de s'entendre avec le Roi d Naples pour la garantie de leur situation respective dans la Pénin sule. Et c'est surtout en ceci que la conduite de Murat fut désastreus pour Napoléon. Eugène, libre d'autres influences que celle de Napo léon, eût pu renouveler, en 1814, la manœuvre de 1809, retrouver à la tête des contingents d'Italie, une victoire de Raab, soit en Autri che même, comme en 1809, soit, par une diversion à moindre rayon en France, en Bourgogne, où il eût pu déboucher sur le flanc de Alliés, en s'élevant par Grenoble, Lyon et la Franche-Comté. C'étai

plan de Napoléon. Eugène négligea les ordres que son beau-père donna à cet effet. Reste à savoir cependant s'ils étaient aussi écutables qu'en 1809.

Joseph enfin, — pour ne point parler des femmes : Madame Mère, n intentionnée mais impuissante à faire l'union des Fils ; Pauline, achée, mais frivole ; Caroline, « tout Autrichienne » à Naples ; sa, tombée sous l'influence de Murat, à Lucques ; Hortense, active son rôle de maîtresse de maison des jours difficiles, mais quémanise ; Julie, retour d'Espagne, prudente et effacée ; Catherine, our de Westphalie, encombrante et compromettante, — Joseph in, l'homme considérable dans tout ceci, et qui en fait figure, lgré toutes sortes d'incapacités, de ridicules et pas mal d'indigni-. Revenu d'Espagne, avec une cour d'hidalgos ambulants, il pousse cri de tous les Bonapartes à ce moment : *Mon* trône ! Cri prodiux de gens qui semblent, en vérité, n'avoir jamais fait que cela, tre rois; cri obsédant que tous vinrent corner aux oreilles de leur ère, Louis de son ton de maniaque, Jérôme de son accent de brouil- violent, Joseph de son air de superbe et jalouse baderne. Cepennt Joseph est une merveille de bon sens à côté des autres. Il rentre ns le rang, il reprend officiellement sa situation de Prince frans, dont il remplit les charges, sans vigueur d'ailleurs et finalement la façon malheureuse que l'on sait. Comme pour Murat, M. Mas- a repris entièrement l'étude du rôle de Joseph. Avec le récit de la rte de l'Italie, l'histoire du calamiteux règne de Joseph et de sa eutenance-générale après Vittoria est la page la plus marquante livre. Tout en reconnaissant à Joseph certains mérites de détail, Masson porte le jugement le plus sévère sur la part que le frère né de l'Empereur eut dans les événements de 1814. Il lui reproche voir complètement manqué à son devoir, — en raison peut-être complaisances inavouables, — vis-à-vis des personnages du Gournement, que l'Empereur lui avait ordonné de faire partir au plus , en même temps que l'Impératrice, mesure d'élémentaire prudence, l'on songe que parmi eux se trouvait Talleyrand, l'homme qui ait alors tous les fils. Quant à sa conduite au moment de l'invessement de Paris, elle fut nulle au point de confiner à la trahison.

Certes, d'après tout ce qui précède, ce fut à qui, dans la famille périale, aggraverait, par la défection, par l'incapacité, par l'inconsnce, la situation de l'Empereur. Mais, en somme, comment s'en nner ? Louis haineux, Joseph jaloux et infatué, Jérôme violent et ugrenu, Lucien paradant dans ses inattendues et vaines générosités, urat présomptueux et aberré, Eugène faible, ne pouvaient se monr autres dès que la fortune abandonnait Napoléon. En couronnant ites ces pauvres têtes, Napoléon devait savoir qu'il ne couronnait e des ombres qui n'avaient de réalité qu'en lui, qui s'affaisseraient

sur lui le jour où il ne pourrait plus les maintenir. — Quand on song
que tout le puissant réalisme monarchique de Louis XIV, œuvre d
siècles, suffit à peine à implanter Philippe V en Espagne, comme
s'étonner de voir Napoléon, — qui n'a que ses victoires, foudroyan
miracles sans doute, mais qui ne valent point les lentes élaboratio
naturelles, lesquelles font la *même* chose, seulement en y mettant
temps, — échouer complètement dans ses entreprises dynastiques a
delà des Pyrénées ? Cette nouvelle guerre de la succession d'Espag
ne pouvait être que funeste, quand la première, dans des conditio
bien meilleures, fut si calamiteuse. Le caractère des hommes a bea
compter pour quelque chose, il n'est point tout ici, où les empêch
ments sont dans la situation historique. Tel fut le cas de Joseph.
ce qu'on peut dire de Joseph, on peut le dire plus ou moins des autr
frères et parents de Napoléon.

M. Frédéric Masson, dans son adoration de Napoléon (qu'il e
heureux ! qu'il a dû rester jeune de cœur et de tête pour gard
intacts des sentiments et des idées que la vie, à tant d'autres do
l'enfance et l'adolescence connurent les mêmes extases adorant
enlève chaque jour davantage), fait manifestement retomber sur
famille de l'Empereur son chagrin et sa colère de la chute du Hér
Son livre a des allures de diatribe. Un ouvrage spécial, que l'histori
doit publier, nous renseignera sur la valeur de sa documentatio
On sait que dans l'ouvrage actuel les références sont peu indiqué
Quoi qu'il en soit, c'est un livre neuf qu'il nous apporte, ce livre
il ne cache rien, exagérât-il même la portée de ce qu'il ne cac
point. Les écrits sur la famille Bonaparte ont été d'abord de de
sortes : œuvre de la réaction de 1815, d'une part, œuvre de la fami
elle-même, d'autre part. Ce second type d'écrits, nécessairement aus
apologétiques que les premiers étaient détracteurs, a prédominé d
1830 et a servi de base aux histoires générales de la famille Bon
parte qui parurent à partir de 1850, telles celles de Wouthers,
Paul Lacroix, d'Ambrosini, etc. L'ouvrage de M. Frédéric Masso
on peut le voir d'après ce qui précède, ne ressemble en rien a
œuvres précédentes. Il inaugure un troisième type d'ouvrage, tr
louangeur pour Napoléon, très vitupératif pour sa famille, et do
l'avenir dira la valeur définitive.

Un Préfet du Consulat, par Etienne Dejean. — La périe
de l'histoire napoléonienne à laquelle se rapporte cet ouvrage
celle où l'on a fait le plus œuvre utile et durable. Beugnot fut
type de ces grands administrateurs qui aidèrent Bonaparte à orga
ser la France après Brumaire. Né en 1761, à Bar-sur-Aube, pr
cureur général syndic de l'Aube au début de la Révolution, ensui
député à la Législative, Beugnot resta durant la tourmente dans l
rangs des modérés. Emprisonné, puis délivré par Thermidor, il véc

écart durant le Directoire. Le 18 Brumaire l'appela aux affaires. ef du cabinet de Lucien Bonaparte au ministère de l'Intérieur, fet de la Seine-Inférieure, conseiller d'Etat, organisateur du aume de Westphalie et du grand-duché de Berg, il se rallia à ıis XVIII qui, après l'avoir quelque temps employé, l'écarta. Elu puté de la Haute-Marne en 1815, il siégea depuis lors au centre iche. Le gouvernement de Juillet l'éleva à la pairie. Il mourut en 35.

On sait que le comte Beugnot a laissé des Mémoires. M. Etienne jean s'est proposé, dans son livre, de combler une lacune de ces moires, en reconstituant la vie politique et administrative de ugnot depuis son élargissement après Thermidor jusqu'à sa nomition au Conseil d'Etat, en 1806. C'est peut-être la période la plus éressante, celle où Beugnot fut activement associé aux immenses vaux du Consulat. Signalons le morceau remarquable où est diée la part qu'il eut, comme chef de cabinet de Lucien Bonarte, à la préparation du premier « mouvement » préfectoral arrêté r Napoléon. Lui-même fut alors nommé préfet de la Seine-Inféure. Ces pages, dont les éléments ont été puisés aux Archives par Dejean, directeur de ce grand établissement, dans les papiers de famille Beugnot, sont d'un intérêt de tout premier ordre pour ude de la politique consulaire.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

aul Louis : *L'Histoire du mouvement syndical en France ;* Alcan. — Emile Fat : *Le Socialisme en 1907 ;* Lecène-Oudin. — Roguenant : *Patrons et Ouvriers;* offre. — Roger Merlin : *Le Contrat de travail, les salaires, la participation c bénéfices ;* Alcan. — Eugène Fournière : *L'Individu, l'association et l'Etat ;* an. — George Mény : *Le Travail à bon marché ;* préface de l'abbé Lemire, ud. — Caroline Milhaud : *L'Ouvrière en France, sa condition présente, les réfor- s nécessaires ;* Alcan. — Memento.

L'Histoire du mouvement syndical en France, de Paul Louis, nous révèle le socialisme nouveau, car pourquoi le cialisme ne se renouvellerait-il pas quand tout évolue autour de us? Il a déjà souventes fois changé. Il n'y avait presque rien de mmun jadis entre les rêveries humanitaires d'un Louis Blanc et constructions scientifiques d'un Karl Marx, comme de nos jours tre les envolées oratoires de Jaurès et les visées pratiques de Georges Sorel ; et dans chacune de ces directions, les idées ont aussi évo- : la griserie rhétoriquante de nos unifiés est aussi différente de resse dionysiaque des vieilles barbes de 1848 que le positivisme 'œil froid de nos syndicalistes l'est de la dialectique algébriste des ux collectivistes. Aujourd'hui, c'est dans le syndicalisme que gît la rce socialiste. Un fakir comme Guesde n'est qu'un objet de curio-

sité, et une outre sonore comme Jaurès un « numéro » de revue parlementaire, en comparaison de ce penseur érudit, profond, verveux et strabiste qu'est Georges Sorel. Les articles qu'il donnait naguère dans *le Mouvement socialiste* tant sur l'Illusion du progrès que sur l'Histoire romaine (vue trop à travers Ferrero et pas assez à travers Brooks Adams) montraient en lui un sociologue de tout premier ordre. Donc il y a un socialisme plein de jeunesse, qui est le syndicalisme ; il est, en un sens, moins sympathique que l'ancien, d'une philanthropie si touchante, mais il est autrement sérieux ; son principe, c'est l'action directe opposée à l'action parlementaire : les travailleurs faisant leur affaire eux-mêmes, sans outres sonores et même sans fakirs, s'organisant, s'instruisant, se fortifiant, acceptant les lois ouvrières, mais en contrôlant eux-mêmes l'application, et voyant plus loin d'ailleurs que ces lois. Or, tout cela est à considérer, et le mal qui peut s'y trouver ne doit pas empêcher d'y reconnaître le bien Ce qui est excellent, c'est « l'appel permanent que le syndicalisme adresse à l'individu, l'effort moral constant et progressif qu'il présume », pour employer les expressions de M. Paul Louis ; c'est aussi l mépris dont il fouaille la comédie politicienne. Ce qui semble mauvais, c'est l'allure combattive qu'il affecte, si contraire à l'harmoni qui est l'idéal social ; et pourtant on peut se demander si du bien n peut pas sortir de cette hostilité ; ce qui importe plus encore que l concorde, c'est l'énergie ; les Américains disent en ce sens qu'un bo gouvernement est moins bon qu'un self-gouvernement. Donc il n faut pas se faire un idéal trop généreux de la concorde sociale ; le pacifiques qui croient tout sauver avec la participation aux bénéfice sont des craintifs, leur panacée n'a jamais fait grand'chose et le sor du travailleur ne s'est amélioré (inventions scientifiques à part) qu par l'opposition franche du salariat et du patronat, avec discussion au besoin, et menaces de grèves et de lock-out, s'il le faut. Je di menaces simplement, car celui qui va frapper est plus fort que celu qui frappe, et la grève générale, dont tant de bons bourgeois s'épouvantent, serait mille fois plus dangereuse pour les pauvres que pour les riches. Il semble d'ailleurs que les syndicalistes, qui sont fort intelligents, le savent, et qu'ils ne s'en serviront que comme d'un épouvantail. J'ajoute que l'épouvantail est réussi, et qu'il y avait de quo sourire, la veille du 1er mai 1905, à voir les bons Parisiens entasse chez eux des sacs de pommes de terre pour passer ce jour effrayant Maintenant, n'y aurait-il pas un idéal social plus relevé que celu qui consiste à demander 6 fr. quand on gagne 5 fr., et 7 fr. quand on en gagne 6 ? Ceci est un autre point de vue. Mais pour l'instant le point de vue des travailleurs qui veulent gagner davantage est très légitime et leur ambition de n'y arriver que par leurs propres forces est tout à fait louable.

§

Au fond, le syndicalisme est antiétatiste, donc le contraire de ce e nous avons appelé jusqu'ici le socialisme, comme l'a fort bien narqué M. Emile Faguet dans son livre sur **le Socialisme en 907**, qui est un modèle de clarté et de bonne volonté. Mais rien ne que ce beau zèle antipoliticien se maintienne. De même que les archistes se transforment très facilement en sergots, les contemeurs du Parlement deviennent, presque sans s'en douter, des habihts du Luxembourg ou du Palais-Bourbon. D'ailleurs, si la définition e donne M. Faguet du socialisme est exacte, « toute tendance ayant ur but l'égalité réelle entre les hommes », il s'en suit, d'abord, que les ndicalistes, quoique antiétatistes, sont socialistes eux aussi, et ensuite 'ils ne pourront établir leur égalité que par la contrainte, ce qui supse, sous le nom qu'on voudra, l'Etat, lequel, s'il est basé sur l'élecn, suppose, sous le nom qu'on voudra, le politicianisme : tout se nt. — D'ailleurs, ce mot socialisme est si large, si complexe ! Pour it de gens il signifie seulement concorde, amélioration sociale, même ogrès scientifique, même, ce qui est un comble, liberté ! Pour d'autres ns doute, il signifie bien égalité, mais dissocions : il y a les égaliires qui veulent avant tout que le voisin ait moins, dussent-ils en pâtir x-mêmes ; ce qui est sot ; et il y a les égalitaires qui voudraient oir, eux, davantage, ce qui est très compréhensible et très approuvae : or, à ceux-ci on devrait montrer que le meilleur moyen d'élever *standard of life* des pauvres est de laisser s'enrichir les riches, que us il y a de milliardaires dans un pays, plus le sort des simples artins s'améliore, et qu'au contraire plus on veut rehausser le niveau néral en rasant les monticules et moins on y arrive, ce qui prouve e le champ social n'est pas un champ comme tous les autres.

§

Cette idée d'égalité montre bien comment se heurtent la conception atérialiste et la conception idéaliste des choses humaines. Plus les nditions de la vie courante s'égalisent et moins celles de la vie ciale se rapprochent, et peut-être y a-t-il plus de grèves causées par s questions de personnes, dureté du patron et méchanceté du con-maître, que par des discussions de salaire. Sur ces questions licates et obscures de psychologie ouvrière, le petit livre de Roguenant, **Patrons et ouvriers**, jette une lumière précieuse. auteur est un ancien ouvrier mouleur en bronze ; il connaît l'âme s travailleurs manuels, un peu fruste, un peu étroite, mais suscep-le de très bons sentiments ; il a confiance dans les syndicats et en rle presque dans les mêmes termes que M. Paul Louis : « De l'ouvrier lé, la solidarité syndicale a fait un organisateur animé d'altruisme... nsi filtre dans la masse syndicale, comme une eau frigide et pure,

le sens profond de la responsabilité morale. » Il sait également ce que doit être le contre-maître, l'ingénieur et le grand patron, comment il faudrait traiter l'apprenti à l'atelier; « la crise de l'apprentissage est une des causes principales de l'aggravation de la criminalité chez les mineurs. » Il se pose, à chaque pas, de difficiles questions : Faut-il avoir des femmes à l'atelier, les faire surveiller par d'autres femmes ou par des hommes, et par des hommes âgés ou jeunes? (L'auteur répond : par des jeunes). La responsabilité morale du patron cesse-t-elle au seuil de l'usine? Quelle conduite tenir vis-à-vis d'un ouvrier alcoolique? Et je continuerais longtemps encore à citer. Les petits livres de ce genre, au sortir de certains traités pédants, vous réconcilient avec l'encre d'imprimerie. La grande leçon pratique qui en sort c'est que dans le monde ouvrier (et je crois dans tous les mondes) il faut des qualités sympathiques pour mener les hommes. M. Roguenant avait travaillé sous les ordres de ce malheureux Watrin, qui fut massacré si affreusement à Decazeville; c'était un ingénieur d'une trempe morale très élevée et d'une intelligence technique indiscutable; de plus, bon et même affectueux; mais il était triste, froid, sévère, et ce masque silencieux suffisait à élever un mur entre les ouvriers et lui; un homme à cent coudées au-dessous de lui, mais un peu expansif, n'aurait pas eu sa triste fin; le saturnien n'est bon que dans sa cellule, c'est le jovial qui mène les peuples.

§

Et voici encore d'autres livres sur les mêmes sujets. M. Roger Merlin, bibliothécaire du Musée social, marche sur les traces érudites de M. Martin-Saint-Léon avec un sérieux livre sur le **Contrat de travail** que réglemente un projet de loi à l'étude, et dont les conclusions sont d'ailleurs moins favorables à la réglementation légale qu'à la liberté d'association. A dire vrai, je ne suis pas absolument sûr que le salaire ait jamais eu le caractère d'allocation bénévole de la part du patron, et je ne suis pas davantage certain qu'il dépende de moins en moins des fatalités économiques et de plus en plus de la productivité volontaire du travail, mais ces réserves ne sont pas pour infirmer la réalité de ce progrès notable vers l'harmonie que M. Merlin constate et dont il souhaite à juste titre l'accentuation.

Favorable aussi à la liberté d'association se montre M. Eugène Fourniere dans son livre l'**Individu, l'Association et l'État**. « La complexité sociale, dit-il, est aperçue enfin par les socialistes les plus clairvoyants et sentie par les autres. » Et assurément il est difficile de refuser à l'auteur ce qualificatif de socialiste clairvoyant; de plus, il est très averti, très laborieux, très sincère, et fort éloigné de tout dogmatisme, ce qui ne doit pas le mettre en odeur de sainteté, j'imagine, auprès des orthodoxes du marxisme : « La démo

tie tend à réaliser le contrat politique et le socialisme à réaliser le trat économique. » Mais s'il en est ainsi, il ne peut plus y avoir nuage entre la liberté et la démocratie pas plus qu'entre la liberté e socialisme. Grâces en soient rendues à M. Fournière !

C'est également sur la liberté d'association et l'organisation synale que comptent certains, comme M. George Mény dans **le Trail à bon marché**, pour remédier à la triste exploitation dont t victimes tant de pauvres ouvrières. Malheureusement les femmes nt pas le tempérament associationiste ; non seulement elles ne dédent que rarement leurs droits (dernièrement pourtant les fabrintes de képis à Toulouse ont obtenu un relèvement de leurs maies salaires), mais encore elles se nuisent les unes aux autres par ousie ou étourderie. Aussi d'autres, comme Mlle Caroline Milhaud, ttendent-ils que de l'Etat le salut de **l'Ouvrière en France.** Mény, d'ailleurs, réclame lui aussi l'intervention de la loi : ppression ou surveillance rigoureuse du travail à domicile, contrôle giénique, limitation de la journée de travail, fixation du salaire r un syndic légal qui remplacerait les syndicats d'ouvrières encore réer ou par le conseil supérieur du travail. Tout cela peut en effet nner d'excellents résultats; il faudrait seulement avoir la main ère : ce développement du travail à domicile s'explique surtout r l'excès de la réglementation du travail à l'atelier, mais si on otte trop l'atelier domestique, que restera-t-il ?

Memento. — *Le Bulletin de l'Alliance nationale* commence un article les enfants assistés par ces mots : « Voici un nouvel exemple d'une loi juin 1904) inspirée par les sentiments les meilleurs, et qui produit des ultats directement opposés à ceux qu'on en espérait. » Deux pages plus : « Effets fâcheux de la loi sur les accidents professionnels. » Décidént l'Etat-providence a de quoi faire hésiter. — *L'Economiste français,* des de Paul Leroy-Beaulieu sur les derniers budgets ; l'accroissement uel est maintenant de 77 millions. — Edmond Buron et Dubois : *nuaire financier canadien,* 1907. — Jean Vidal, *Déposition d'un vititeur sur la crise viticole,* plaquette d'actualité, s'il en fut. L'auteur se nonce pour la déclaration obligatoire de la récolte et la réglementation oureuse du privilège des bouilleurs de cru. — Henry Jouin, *Paroles ns la tourmente,* bilan de la législature 1902-1906 ; jugement sévère. — dré Barre, *la Menace allemande,* avec curieux frontispice, la tête du iser sous un képi de général français. Tout de même, si nous proposions uillaume II la main de la France, moyennant l'Alsace-Lorraine pour rgengabe ? Mais ce n'est pas ce mariage-là que prévoit l'auteur. On cont son livre sur *la Tragédie serbe ;* celui-ci est écrit avec la même franse, et donnera, comme l'autre, à réfléchir. Il est bon d'envisager tous les sibles, même le « que l'épée décide ! » du prince de Bulow.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

L'Art Monumental au Salon. — J.-Charles Roux : *Aix-en-Provence* (Biblio thèque régionaliste), Bloud et Cie, 1 fr. — E.-A. de Molina : *Sensations et Hori zons*, Per Lamm, 3 fr. 50.

Je ne crois pas que, cette année encore, la section d'architecture a *Salon des artistes Français* ait suscité grand enthousiasme parm ses visiteurs habituels, et l'on m'excusera de m'y attarder fort peu. I suffit de mentionner ainsi entre autres inventions nouvelles de sociétaires, — écloses avec le printemps et, s'il n'était mal poli de l dire, avec les hannetons — environ une demi-douzaine de *Palais d la Paix*, tous plus horribles les uns que les autres et aussi faux qu l'idée qu'ils représentent ; le mirobolant échafaudage d'un *Palais Minerve*, dû à M. J. Adoua ; la façade cyclopéenne du *Tunnel sou la Manche*, par M. L. Woillez ; une terrible *Place de la République* de M. Martello ; les projets d'un *Panthéon Hongrois*, qui hantèren avec une insistance qu'on ne saurait affirmer heureuse MM. Istva Medgyaszay et Istvan Benko-Medgyaszay, de Budapest ; un *Beffr* assez dans les lignes de l'architecture médiévale, que signe M. Del mare et, selon des arrangements antérieurs (Salon de 1904), le *Ch teau de Nantes* transformé en Hôtel de Ville (restauration et achèv ment de l'aile des grands Logis), aquarelle de M. H. Deverin.

La série des relevés et restitutions s'ouvre par un consciencieux gigantesque travail de M. L. Hulot concernant *Sélinonte* (Sicile — temples et fortifications de l'Acropole. L'envoi de M. Hulot, av les photographies, les plans et détails, occupe bien à lui seul la mo tié d'une salle et malgré son déplorable coloris au jaune d'œuf a d se trouver tout désigné pour la médaille. On a pu remarquer encor parmi les travaux du même genre, mais se rapportant à notre archi tecture du moyen-âge, le relevé du chœur à la jolie église *Saint Sulpice de Favières*, un des joyaux des environs de Paris, pa M. L. Sallez ; *l'église* rurale *de Mézy-Moulins* (Aisne), pa M. Genuys ; celles de *Bois commun* (Loiret) par M. H. Moreau, — avec un faux triforium s'étendant sur le chœur et la nef — et d *Collonges* (Corrèze) par M. E. Fage — récemment classée, d'un pla bizarre, et dont la principale curiosité est constituée par des haut reliefs encastrés dans des cavités de la pierre à une certaine distanc au-dessus de la porte. Ces diverses constructions ne sont d'ailleur que d'un intérêt artistique très faible. — L'église de *Charra* (Charente), par M. L. Martin, est un des exemples assez fréquent d'églises fortifiées avec machicoulis et assommoirs, qui se rencon trent dans les départements de l'Ouest, au sud de la Loire. M. Ch Ronsin a donné un relevé de *l'Abbaye cistercienne de Fontain Guérard* (Orne) consistant surtout en une salle capitulaire et u

e du noviciat ; MM. Bion et Douillard, les ruines de l'*abbaye Josaphat à Lêves* (Eure-et-Loir), d'un intérêt presque unique-nt archéologique, et M. Chauvallon la *Salle capitulaire de l'ab-ye d'Olivet*, XIIIe siècle (Loir-et-Cher). Mais je tiens à indiquer cialement les relevés et aquarelles de M. H. Ebrard sur la ville Puy et les environs (*ruines du château d'Espaly* (XIIIe) ; *église Saint-Michel sur l'Aiguille; fresque des Arts Libéraux* (XVe s.); *porte en bois sculpté de la cathédrale*, qui figura en 1900 à l'Ex-ition du Petit Palais; puis la *Fontaine Théron;* une *porte rue Farges, le château de La Roche-Lambert*, porte, etc.) — envoi tout premier ordre et qui révèle l'étude attentive et détaillée des fices. C'est enfin l'excellente reconstitution du *château de Ker-in* (Finistère), par M. Chaussepied, et de M. E. Brunet une déli-use vue perspective du transept et de la lanterne à la cathédrale vreux; — en mal de travaux depuis Viollet-le-Duc et dont les arations durent toujours. Le projet de restauration des *châteaux Meudon*, par M. P. Lebret (château de Louvois, 1690, et château Grand Dauphin, 1710), tient aussi une place importante au Salon, is se rapporte malheureusement à une époque où l'architecture tait guère plus que de la bâtisse.

Parmi les études de détail, je signalerai encore avec plaisir les evés et aquarelles que M. A. Laforgue consacre à l'Escalier avec erie de pierre de l'ancienne *maison des Templiers à Limoges* mmencement du XIVe s.) cour du n° 22, rue du Consulat ; la jolie relle qui décore l'*hôtel Lallemant à Bourges*, par M. L. Mohler ; dessins au crayon (croquis de voyage) de M. H. Raapké; les *tues décoratives en pierre peinte, de Vendôme*, par M. A. Cor- ; une *peinture murale*, très abîmée, mais encore curieuse, figurant *istoire de Sainte Barbe* et relevée au bas côté sud de l'église de ssous (Seine-et-Oise) par M. Rouillard pour la *Commission des numents historiques*, et de M. Yperman, la fresque récemment couverte dans la Tour Saint-Jean, au palais des Papes d'Avignon.

§

Comme les années précédentes, c'est dans la série des aquarelles dessins que se retrouve toujours la fantaisie et l'on peut même e parfois le talent des sociétaires, dont les noms pour la plupart été cités déjà dans nos précédents articles, et si nous ne men-nnons que les principaux de ces envois, nous savons reconnaître e souvent ils valent mieux que le coin d'ombre ou la place à deux tres du sol, forçant à se hisser sur les pointes ou à tordre le cou, e leur assigna l'insouciance des organisateurs. J'indique de suite ur la France les aquarelles sur le *Vieux Paris*, dont M. Couder st fait une spécialité, et de M. H. Schneider les bicoques actuelle-

ment en démolition dans la Cité pour l'agrandissement du Palais d Justice ; de M. L. Perrin, *Notre-Dame*, vue par-dessus les toits, d haut de la vieille tour Dagobert ; de M. Thorinubert, *la Sainte Chapelle*. Voici, de M. Bolado-Cid, le *tombeau de l'archevêqu Maurille* dans la *cathédrale de Rouen ;* les *ruines du château d Gisors*, par M. F. Goemans, et sans quitter la Normandie, la *chair extérieure* qui décore *Notre-Dame de Saint-Lô*, par M. P. Loriot *le château* seigneurial de *Fontaine-Henri*, par M. A. Hédin ; l *ferme de Canapville* (Calvados), deux jolies aquarelles de M. Wal lon ; les *cachots et salles basses* de l'abbaye du *Mont-Saint-Michel* de M. Taljanski, qu'accompagnent de curieuses *Maisons de Dinan* En Bretagne, de même, c'est *l'église Saint-Jean-du-Doigt* pa M. Morelli ; de M. Marcel Vilain, la *porte du château de Clisson* et dans le Maine-et-Loire, l'*Hôpital de Cholet*. Des environs de Paris M. E. Bois expose des *coins de Senlis ;* M. Suasso *l'intérieur d l'église d'Angicourt* (Oise) ; M. G. Duval et M. A. Turin des *vue de Moret*. De la région de la Loire, on retrouve l'*escalier du châ teau de Blois* (aile de François Ier) et les débris de la *chapel Saint-Jacques*, à Orléans, — transportés dans le square de l'Hôt de Ville — par M. J. Georges. Une petite aquarelle amusante e consacrée par M. Chialiva à la *Rue de l'Université de Cahors*, e une autre de M. E. Bois à *une ruelle de Périgueux*. — Dans l études de détail figurent enfin, en bonne place, les *Cloîtres Eglises* de M. C. Cesbron, et de M. H. Guédy, *la Mort*, de Ligier Richier, à l'église Saint-Pierre de Bar-le-Duc, proche parente de l célèbre statue du charnier des Innocents. — Cependant, si nous avion à faire un choix et distinguer un petit nombre d'œuvres méritant d'a bord d'être emportées, nous avouons que, de préférence, nous aime rions à désigner l'exquise aquarelle de la *rue des Nobles, à Saler* (Cantal) due à M. Fugairon ; la *Vieille maison* à pans de bois, *d Bayeux*, que nous montre M. G. Simon, et enfin les huit aquarelle pittoresques de M. Kaehrling sur *le Vieux Rouen*, qui peuvent êtr certainement classées parmi les plus remarquables de la collection

Hors de France, l'Italie continentale, la Sicile, l'Espagne, tou les pays de soleil et d'ancienne civilisation, attirent volontiers archi tectes et coloristes, et à ces promenades fréquentes, nous devons l relevé et tracé d'une *voûte de style arabe au palais de la Ziza Palerme*, de M. H. Polart ; les peintures *de la Martorana* (couronne ment du roi Roger) et *une porte arabe* également *de Palerm* de M. Ad. Thiers ; *les Jardins de l'Alcazar à Séville*, avec de déli cieux détails des azulejos, de M. P. Alaux. Les aquarelles abonden d'ailleurs dans cette section et si nous en sommes réduits ici encore n'en donner qu'une nomenclature, nous croyons juste de ne pas pa ser sous silence celles de M. L. Boileau sur *la Belgique*, encore qu

n dessin un peu brouillé; *la Rue de l'Ane aveugle* à Bruges, par Caignart de Mailly; les aquarelles de voyage de M. Raapké sur *nise, Côme, Vérone, l'Arc de Constantin à Rome;* de M. A. Rire sur *la Lombardie;* de M. Marcel Vilain sur *Sienne et Flonce;* de M. Despeyroux sur *Venise, Rome, Bologne, Palerme, ormine;* de M. H. Fivaz des coins *de Saint-Marc* et *du Grand nal.* J'ajouterai les aquarelles très colorées et travaux d'architece où l'on retrouve *la chapelle Palatine* de Palerme, des *Portes glises italiennes* et *le Tombeau d'Innocent VIII* à Rome, par H. Batteur; le *Voyage en Sicile, à Naples* et *à Pompeï*, de H. Deverin, et de M. Guidetti une vision romantique de *l'Acropole Athènes* avec le Pnyx et le Parthénon.

Restent les dessins, en assez petit nombre, mais où il faut recomander, sur *la Bretagne*, les jolis croquis de M. Laurentin, — *Tomau du duc François II à la cathédrale de Nantes, Calvaire de nt-Aven et de Guimiliau; Maisons à galeries de Dinan, Tomau de Locronan*, dont la disposition rappelle celui de Philippe Pot Louvre; les dessins de M. G. Lefort sur *Sainte-Anne d'Auray, ntcroix, Josselin, Chateaulin, Kerjean, Lesneven, Trégastel, Calvaire et l'église de Guimiliau; l'église de Guingamp*, façade d et tour, de M. Lauttal; de M. C. Rivet, *des feuilles d'Album* avec e nouvelle série de ses notations curieuses sur le *Vieux Blois* et M. P. Figarol cinq crayons et une aquarelle sur l'Italie.

Le salon de 1907, on le voit, n'offre point de machines à grand age et, malgré quelques numéros très intéressants, peut être rapiment parcouru. Il apporte cependant comme de coutume une docuntation estimable sur l'art monumental et il serait injuste de croire 'il aura été inutile.

§

Il me reste peu de place pour les livres et je suis obligé de renvoyer mois prochain les publications dont je devrais logiquement parler ns le présent article. Je n'ai voulu retenir, en attendant, qu'un tit volume de M. J. Charles Roux, sur **Aix-en-Provence**, et livre de notes, **Sensations et Horizons**, de M. E.-A. de lina.

Le premier inaugure à la librairie Bloud une *Bibliothèque régioliste* qui pourra utilement servir à répandre les idées si mal comses encore de décentralisation et en même temps fournir aux proneurs des renseignements que les Guides en général mesurent ec parcimonie, — lorsqu'il ne leur arrive pas de les oublier. Il y rait là, en effet, une œuvre de propagande et de défense à la fois ciale et artistique sur laquelle nous nous réservons de revenir; mais us pouvons penser au moins, avant toute démonstration, que l'ef-

fort d'une nation ne doit pas tendre uniquement à s'entasser dans une ville monstre comme Paris, mais plutôt à garder, conserver à ses provinces le caractère spécial qui en fait le charme, et à leur rendre la vie propre que l'excessive centralisation leur a fait perdre. — Si l'idéal, pour le rédacteur d'une notice sur une ville donnée, est d'inspirer au lecteur l'envie de s'y rendre, on peut convenir du reste que M. Ch. Roux avec la monographie d'Aix-en-Provence, substantielle et bien renseignée, pleine de détails curieux et d'une lecture surtout agréable, y a parfaitement réussi. Peut-être pourrait-on demander dans un ouvrage de ce genre, à côté des chapitres consacrés à l'historique et aux monuments de la ville, un itinéraire ou une description topographique. On aimerait également y trouver un plan ancien avec feuille superposée donnant l'état actuel — qui en rendrait la figure plus concrète ; et l'intérêt de l'illustration de même serait plus grand si elle n'était pas uniquement empruntée à la photographie. Mais la physionomie d'Aix avec sa cathédrale Saint-Sauveur, Saint-Jean de Malte et leurs trésors artistiques, l'archevêché avec la suite superbe des tapisseries de Natoire, les restes de la ville comtale, des souvenirs de l'Université et du Parlement, les collections de la Méjanes et de l'Arbandenco, et les places silencieuses aux fontaines monumentales, les avenues plantées de beaux arbres et bordées de vieux hôtels, gardant la solennité des siècles morts, paraît très bien indiquée dans la monographie de M. Ch. Roux, et il y a là un excellent début pour la nouvelle collection que les éditeurs viennent d'entreprendre.

Dans les *Sensations et Horizons* de M. E.-A. de Molina, on trouvera des notes humoristiques sur Jersey, Saint-Malo, une villégiature à Royan ; — la façon dont les touristes visitent l'île normande (qui est bien d'ailleurs la façon de tous les touristes), ses usages souvent curieux ou pittoresques, sa population anglaise et indigène, par malechance assez mêlée d'aventuriers ; sur la côte bretonne le décor guerrier et en même temps la malpropreté écœurante de la vieille ville des corsaires ; sur la Gironde une station balnéaire où toutes les distractions se résument en une course de chevaux sur la plage et où les baigneurs viennent consciencieusement cuire au soleil — et tout serait pour le mieux si, après les premières pages de chaque partie, l'auteur ne se répandait en déclamations et descriptions dites poétiques, — « oh ! les jaunes reflets de la topaze, le vert étincelant des émeraudes et l'éclat rouge des rubis ; oh ! l'azur sombre des saphirs, etc. p. 148 » — et ne terminait son livre (Symphonie sylvestre, Introduction, thème, premier épisode, etc.) par des poèmes en prose dans le plus pur style décadent de 1887. — Ah ! M. de Molina, si vous saviez comme tout cela est aujourd'hui passé de mode !

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

e droit pour la femme de conserver, après le divorce, le nom de son mari, Journal, 14 avril 1907). — Conférence des avocats à la Cour d'appel de Paris, ace du 18 mai 1907. — Memento.

La question du **droit pour la femme de conserver après divorce le nom de son mari**, lorsqu'elle s'est créé une oriété artistique ou commerciale sous ce nom, vient d'occuper à iveau le monde des arts et le monde du droit. A la suite d'un orce retentissant, Mme Simone Le Bargy émet la prétention de ntinuer à jouer au théâtre sous le nom de Le Bargy. Son ex-mari, iétaire de la Comédie-Française, lui interdit dorénavant ce nom, ssi bien au théâtre qu'à la ville, et le Tribunal civil de la Seine it trancher prochainement cette contestation.

En attendant, les chroniqueurs ont donné leur avis, et la confé- ice des avocats à la Cour d'appel de Paris a discuté la question. Les roniqueurs, en grande majorité, approuvent la prétention de ne Le Bargy. Ils se décident généralement par des considérations is sentimentales que juridiques, et croient se ranger ainsi du côté l'équité. M. Emile Faguet, dans *le Journal*, estime qu'on devrait oriser Mme Le Bargy à porter le nom de Le Bargy, « entre enthèses », ce qui, dit-il, « serait piquant et original » et il ajoute: l me semble que, de cette façon, tous les droits et tous les intérêts eraient respectés et que personne n'aurait à se plaindre. »

C'est dire à M. Le Bargy: « Il est possible que, sous votre nom, otre ancienne femme tienne une conduite qui vous ridiculisera ou ous offensera; mais qu'est-ce que cela peut vous faire, puisque out se passera entre parenthèses ? » Pour notre part, nous avouons pas très bien saisir l'efficacité du préservatif.

Au contraire, la conférence des avocats, dans sa séance du 18 mai 7, a décidé, à une forte majorité, que « le mari peut, après ivorce, interdire l'usage de son nom à sa femme, entrée au théâtre urant le mariage, et s'étant fait connaître sous le nom de son nari ».

Les raisons invoquées au nom de l'équité en faveur de la femme vent se résumer ainsi : Par le fait du mariage, la femme a quitté nom de famille pour prendre celui de son mari. C'est sous ce n qu'elle a révélé sa personnalité, qu'elle s'est fait connaître au lic, qu'elle a gagné sa notoriété. Elle a donc acquis sur ce nom véritable droit de propriété, comme un commerçant acquiert un it de propriété sur l'enseigne, la raison sociale par lesquelles il a ividualisé sa maison parmi les concurrentes. Supprimer à cette me le droit de continuer à porter le nom sous lequel elle est con- , c'est anéantir le résultat de tous ses efforts et de tous ses succès,

c'est la replonger dans l'obscurité d'où elle est sortie, et la condam ner à reconquérir une nouvelle notoriété. Et les exemples ne ma quent pas de femmes littérateurs, peintres, actrices ou commerçant qui se trouveraient fort gênées si elles étaient obligées d'abandonn tout à coup le nom auquel leur réputation est attachée

Ces arguments ont leur valeur certes, mais ils ne doivent pas fai oublier ceux que peut invoquer le mari, et qui ne sont pas moi impressionnants au point de vue de l'équité.

Tout d'abord, la femme procède d'une affirmation inexacte lor qu'elle dit que le mariage l'a obligée à prendre le nom de son mai

En effet, il n'existe aucun texte de loi décidant que, par le fait d mariage, la femme perd son nom et prend celui de l'homme qu'el épouse. C'est là une habitude, et rien de plus. Par conséquent, il e loisible à la femme d'exercer son art ou son commerce sous son no personnel. Qu'il soit gênant et même très préjudiciable pour femme divorcée d'être obligée d'abandonner le nom sous lequel el s'est fait connaître, ceci est incontestable; mais elle ne doit s'en pre dre qu'à elle-même de subir cet inconvénient. Elle savait, lorsqu'e a pris le nom de son mari, qu'elle n'avait sur ce nom qu'un di précaire que la rupture du lien conjugal pouvait lui faire perdre; e est donc mal venue à se plaindre d'une conséquence qu'elle dev prévoir et qu'il lui était facile d'éviter. Il lui suffisait de conser son nom de fille, ou de prendre un pseudonyme. Ainsi font beauco d'artistes.

Bien plus, il faut reconnaître que la plupart de celles qui prenne le nom de leur mari agissent ainsi parce que déjà ce nom est notoi ou célèbre, et qu'elles escomptent le profit qu'elles tireront de ce notoriété ou de cette célébrité.

C'est incontestablement le cas de Mme Le Bargy.

Par conséquent la femme n'est pas la victime qu'on voudrait no représenter, obligée de porter un nom, puis brusquement dépouill de ce nom quand en lui s'est fondue sa personnalité.

Mais, dira-t-on, en autorisant sa femme à exercer un commerce un art sous son nom, le mari lui a concédé sur ce nom un véritab droit de copropriété; il ne peut le lui retirer.

Ceci serait vrai pour une raison sociale, pour un pseudonym mais n'est pas exact pour un nom patronymique. Celui-ci ne cons tue pas une propriété à proprement parler. On ne choisit pas s nom, on ne le crée pas, on n'en peut disposer, on ne peut le qu ter à son gré. Le droit au nom est d'un caractère tout particulie et n'est susceptible d'aucune aliénation.

Et puis, si on admet que la femme a acquis sur le nom qu'elle porté un droit définitif de propriété, analogue à celui que le cor merçant acquiert sur une enseigne, une marque, il faut admett

es les conséquences logiques de ce droit ; or, la première serait cette femme pourrait s'opposer à ce qu'une autre fît usage du ne nom dans des conditions pouvant créer une confusion qu'elle merait devoir lui être préjudiciable. Ainsi Mme Le Bargy, en u du droit qu'elle aurait acquis sur le nom de « Le Bargy », rrait, dans le cas où M. Le Bargy se remarierait avec une actrice aurait une fille, défendre à celles-ci de paraître au théâtre sous nom de Le Bargy. Et, ainsi, invoquant la concurrence déloyale, actrice qui ne s'appelle pas Le Bargy pourrait interdire à une re actrice s'appelant Le Bargy, de paraître au théâtre sous ce nom. bsurdité de cette conséquence condamne le principe d'où elle oule rigoureusement.

nfin il ne faut pas oublier que le mari, après le divorce, ne se ive plus dans la même situation qu'au cours du mariage pour endre son nom et le faire respecter. Tant que dure le mariage, il investi de l'autorité maritale. Il a permis à sa femme de faire du âtre ; mais il a le droit de révoquer cette autorisation si la femme fait un usage qu'il ne peut supporter. De même pour la vie privée. 'existence que mène sa femme sous son nom l'offense, il a le droit tervenir et de mettre fin au scandale par le divorce.

Quand celui-ci est prononcé, la femme a recouvré son entière li-té ; l'ex-mari n'a plus aucun droit de contrôle, ni d'intervention. Ne serait-ce pas abusif de l'obliger à subir, par la communauté nom survivant à la rupture du lien conjugal, la solidarité d'une stence à laquelle il est dorénavant étranger, et, en cas de mariage, bliger sa seconde femme à supporter le partage du nom avec l'an-nne, et souffrir toutes les confusions qui en peuvent résulter?

On le voit, si, pour examiner la question, on se place au point de de l'équité, il faut reconnaître qu'après le divorce le mari a le it absolu d'interdire l'usage de son nom à celle qui fut sa femme.

Mais toutes ces considérations accessoires, qui pouvaient être invo-ées autrefois, sont devenues vaines depuis la loi du 6 février 1893 a tranché souverainement la question, en déclarant que, *par l'ef-du divorce, chacun des époux reprend l'usage de son nom.*

Lors de la discussion devant le Sénat, M. Ernest Boulanger avait posé d'ajouter au texte une disposition portant que : « le Tribu-al pourra, pour les besoins du commerce ou l'exercice de la pro-fession, autoriser la femme à porter le nom du mari, ou le mari à oindre à son nom celui de sa femme ». C'est précisément ce que nande Mme Simone Le Bargy.

Cette proposition n'eut pas de succès, et son auteur la retira après le rapporteur, M. Allou, l'eut combattue en ces termes :

Je comprends bien ce qu'il peut y avoir d'intéressant dans des situations ticulières comme celles sur lesquelles insistait tout à l'heure l'honora-

ble M. Boulanger ; mais, hélas ! s'il fallait faire le compte de tous les désastres qui sont la conséquence de la rupture du lien conjugal, et examiner devant vous toutes les misères résultant du divorce même, je vous assure que nous ne nous trouverions pas ramenés simplement à ces questions d'étiquette et d'achalandage ! Il faut donc se résigner à envisager les choses d'une manière générale. Et comment acceptez-vous, par exemple, que la femme qui aura créé un établissement commercial soit autorisée par la justice à continuer à prendre le nom de son mari, quand rien ne la rattache plus à celui-ci ? Mais la femme peut courir des aventures comme commerçante ! Mais elle arrivera peut-être à la faillite ! Et vous croyez qu'il est possible que le mari divorcé, ayant séparé complètement son existence, ses intérêts, son nom, de l'existence, des intérêts, du nom de sa femme, puisse être mis en faillite en quelque sorte sous le nom de sa femme commerçante, parce que le tribunal l'aura autorisée à continuer les affaires dans les conditions dans lesquelles elle les avait autrefois poursuivies ? C'est impossible.

Donc au point de vue juridique, il n'y a plus de question ; la loi de 1893 porte une règle générale et absolue que les tribunaux ne peuvent faire fléchir, même pour une actrice.

Memento. — *Les Procès célèbres de l'année judiciaire 1905-1906*. Edgard Troimaux. — Tous les débats sensationnels de la dernière année judiciaire sont résumés dans ce volume. M. Edgard Troimaux a eu le grand talent d'y concilier la précision juridique, nécessaire en de tels comptes-rendus, avec le souci de peindre de façon vivante la physionomie des audiences. Il le fit en un style impeccable, ne se contentant pas de décrire ce qu'il a vu, mais y ajoutant les pensées que lui inspira le spectacle du Palais de Justice où, dans le drame et la comédie, palpitent chaque jour la vie morale et la vie sociale de la nation.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

Les Lettres : un beau poème de M. Pierre Louÿs. — *La Nouvelle Revue :* une version de la mort de Salomé recueillie par M. Maurice Vaucaire. — *La Revue du mois :* la philosophie de Marcelin Berthelot définie par M. P. Painlevé. — *La Revue de Paris :* Nietzsche raconte sa première entrevue avec Richard Wagner. — Memento.

Les Lettres (15 mai) publient un poème de M. Pierre Louÿs. C'est une des pages les plus pures de forme et du sens le plus haut, qu'un poète ait publiées depuis longtemps. A ceux qui ont un peu maltraité le symbolisme en ces derniers mois, nous proposons la lecture de ces strophes émues, parfaites, mystérieuses aussi, car l'ombre fait plus éblouissante la clarté voisine et tout l'Art tient dans une répartition harmonieuse de l'abstrait et du précis.

L'APOGÉE

A l'héroïne d'un roman futur.

Psyché, ma sœur, écoute immobile, et frissonne...

Le bonheur vient, nous touche et nous parle à genoux.
Pressons nos mains. Sois grave. Ecoute encor... Personne
N'est plus heureux ce soir, n'est plus divin que nous.

Une immense tendresse attire à travers l'ombre
Nos yeux presque fermés. Que reste-t-il encor
Du baiser qui s'apaise et du soupir qui sombre ?
La vie a retourné notre sablier d'or.

C'est notre heure éternelle, éternellement grande.
L'heure qui va survivre à l'éphémère amour,
Comme un voile embaumé de rose et de lavande,
Conserve après cent ans la jeunesse d'un jour.

Plus tard, ô ma beauté, quand des nuits étrangères
Auront passé sur vous qui ne m'attendrez plus,
Quand d'autres, s'il se peut, amie aux mains légères,
Jaloux de mon prénom, toucheront vos pieds nus,

Rappelez-vous qu'un soir nous vécûmes ensemble
L'heure unique où les dieux accordent un instant,
A la tête qui penche, à l'épaule qui tremble,
L'esprit pur de la vie en fuite avec le temps.

Rappelez-vous qu'un soir, couchés sur notre couche,
En caressant nos doigts frémissants de s'unir,
Nous avons échangé de la bouche à la bouche
La perle impérissable où dort le Souvenir.

§

M. Maurice Vaucaire étudie *Salomé à travers l'art et la littéra-re*, dans **la Nouvelle Revue** (15 mai). D'un vieil eucologe la Bibliothèque Nationale, dû à un moine du XIVe siècle, dit-il, Maurice Vaucaire a extrait les lignes suivantes, qui relatent la ort de Salomé :

Elle s'était ingéré de faire quelque voyage en temps d'hiver et, en son emin, y avait une rivière à passer, et parce que la gelée l'avait si bien t prendre et coller ensemble que l'on y voyait une glace continuelle, pour passer plus à l'aise, elle se mit à pied ; mais ainsi qu'elle était dessus glace se rompit et ce, par l'ordonnance divine, tellement qu'elle tomba à au jusqu'au cou et remua les parties basses de son corps. La voilà qui nse doucement, non sur terre, cette fois, mais dans l'eau, et sa méchante e, gelée par la froidure, est séparée du corps, non par un glaive, mais les croûtes de glace, représentant ainsi un spectacle qui rafraîchissait regardants la mémoire de son crime.

C'est là, évidemment, une invention poétique des plus heureuses.

§

Ce qui est admirable, outre la dignité de la vie et l'œuvre du sa-nt, chez Marcellin Berthelot, c'est la divination : dès la vingtième

année, il émettait la loi philosophique démontrée par le sens général des découvertes qu'il réalisa sur un espace de plus d'un demi-siècle. *La philosophie de Berthelot* fait l'objet d'une étude de M. Paul Painlevé, que donne **la Revue du Mois** (10 mai). « S'il eût été positiviste, Berthelot serait la gloire du positivisme, » déclare M. Painlevé, et il accuse « le borné et l'arbitraire » de la doctrine d'avoir rebuté le grand chimiste. Celui-ci fut l'apôtre de la pensée libre, c'est-à-dire de la pensée capable, par une solide culture scientifique, de donner à son rêve un « appui solide ». Et M. Painlevé résume en ces termes la philosophie de Berthelot :

Résumons sa doctrine : source de toute connaissance, source de toute puissance, la science est encore pour l'humanité la source véritable d'une moralité qui ne se satisfait plus d'illusions. Comme elle est essentiellement une œuvre de collaboration, comme elle rassemble et met en œuvre les efforts individuels de tous les hommes civilisés, « elle fait pénétrer jusqu'au fond de nos cœurs et de notre esprit les notions vivifiantes d'une haute solidarité ». C'est elle qui assurera aux sociétés futures des lois et une organisation justes et rationnelles : elle résoudra les problèmes sociaux en multipliant les forces industrielles de l'homme, en lui asservissant la matière, en créant sans cesse de nouvelles richesses qui n'auront été ravies à personne, cependant qu'elle amènera l'adoucissement définitif des mœurs par ses leçons de fraternité et par le développement des intelligences.

« Utopie, utopie glacée ! » écrivait jadis un contradicteur de Berthelot. Il existe à coup sûr, même parmi les savants, bien des esprits qui répugnent à une telle philosophie. Ce progrès purement matériel ne satisfait pas leurs aspirations. Parce qu'il est trop précis, ce rêve, à leurs yeux, est étroit et rigide. Il ne leur semble pas que la vision de l'univers comporte une telle lucidité. Une conscience humaine est pour eux comme un jeu complexe d'impulsions, de forces mystérieuses, et jusque dans l'effort intellectuel la raison n'est point la plus puissante des facultés ni la plus créatrice. Mais sans renouveler ici des controverses qui dureront toujours, on ne saurait contester que la philosophie de Berthelot fût la mieux adaptée à son être scientifique et la plus capable de soutenir et de stimuler l'effort du chercheur.

Toutes les choses humaines évoluent. « L'idéal scientifique lui-même évolue avec le temps », a écrit un jour l'illustre chimiste. On peut dire que Berthelot a été le type complet du savant répondant à l'idéal scientifique du XIXe siècle.

§

Dans **la Revue de Paris** (1er et 15 mai 1907), M. Daniel Halévy raconte *l'Enfance et la jeunesse de Nietzsche*. La première entrevue du philosophe et de Richard Wagner, — d'après une lettre de Nietzsche à son ami Rhode, — est intéressante à connaître. Elle eut lieu dans le salon de Mme Brockhaus, la sœur du musicien, à Leipzig où Nietzsche était étudiant. Celui-ci raconte plaisamment comme tout ce dimanche il a attendu un habit neuf. Il va chez le tailleur :

On travaille au vêtement qui lui sera livré dans trois heures. On l'apporte enfin! C'est un ouvrier qui exige le paiement immédiat... et, faute d'argent, repart avec l'habit. Nietzsche écrit ensuite :

« Dehors la pluie tombe à torrents. Huit heures un quart ; à la demie, Windisch m'attend au Café du Théâtre. Je me précipite dans la nuit pluvieuse, obscure, moi aussi un pauvre homme tout noir, sans frac, mais de la plus romanesque humeur. La fortune m'est favorable ; l'aspect neigeux des rues a quelque chose de mystérieux et d'inusuel.

« Nous entrons dans le très confortable salon des Brockhaus : il n'y a personne, que la famille la plus intime et nous deux. On me présente à Richard, auquel j'exprime en quelques mots ma vénération ; il me demande très minutieusement comment je suis devenu un fidèle de sa musique, éclate en invectives sur toutes les représentations de ses œuvres, celles de Munich, admirables, exceptées ; et puis il daube sur les chefs d'orchestre, qui, paternellement, conseillent : « Maintenant, s'il vous plaît, un peu de passion, Messieurs, encore un petit peu plus de passion, mes amis ! » Wagner imite très bien l'accent de Leipzig.

Maintenant, je voudrais te donner une idée des plaisirs de cette soirée, de nos jouissances, qui ont été si vives, si particulières, qu'aujourd'hui même je n'ai pas retrouvé mon vieil équilibre, et ne puis mieux faire, cher ami, que te raconter en causant un « conte merveilleux ». Après, avant dîner, Wagner nous a joué les principaux passages des *Maîtres chanteurs;* lui-même imitait toutes les voix : je te laisse à penser qu'il en manquait beaucoup. C'est un homme fabuleusement vif et pétulant, qui parle très vite, avec beaucoup d'esprit, et qui suffit à rendre toute gaie une réunion intime comme était la nôtre. Entre temps, j'ai eu avec lui un long entretien sur Schopenhauer. Ah, tu le comprends, quelle joie ce fut pour moi, de l'entendre parler avec une indescriptible chaleur, et dire ce qu'il doit à Schopenhauer, et expliquer que, seul d'entre les philosophes, le nôtre a connu l'essence de la musique : ensuite il a voulu savoir quelle est l'attitude actuelle des philosophes à Prague et parla de la *domesticité* philosophique. Puis il nous lut un fragment de ses *Mémoires* qu'il est en train d'écrire, une scène de sa vie d'étudiant à Leipzig, d'une extraordinaire drôlerie, à laquelle maintenant encore je ne puis penser sans rire. Il est d'ailleurs extraordinairement souple et spirituel.

Enfin, comme nous nous préparions à partir, Windisch et moi, il me donna une poignée de main très chaude et m'invita très amicalement à lui rendre visite, pour causer de musique et de philosophie. Il me confia aussi la mission de faire connaître sa musique à sa sœur et à ses parents : ce dont je m'acquitte avec enthousiasme. Tu en sauras plus long quand cette soirée m'apparaîtra d'un peu plus loin et plus objectivement.

Memento. — *La Phalange* (15 mai) : *La discipline mallarméenne*, par M. F. Vielé-Griffin. — *Epigrammes*, par M. H. de Régnier. — *Notes sur le « Type Moyen »*, par M. Paul Adam. — Des vers très curieux : *Prières* de M. Ernest La Jeunesse. Des poèmes de MM. F. Jammes, J.-A. Nau, S.-Ch. Leconte.

La Grande Revue (10 mai) donne la suite de l'Etude de M. Ch. Humbert

sur *l'Etat d'âme de l'Armée*, un article fort intéressant de M. R. Hénard sur *les Jardins de Bagatelle*, et, de M. Michel Arnauld, une critique fine de *l'Œuvre d'Oscar Wilde*.

La Revue de Paris (15 mai) : Dr E. Burnet : *Variole et Vaccine*. — M. L. Hourticq : *la Couleur vénitienne*. — Un travail de M. A. le Breton sur *l'Œuvre de Francis Jammes*.

L'Amitié de France (mai à juillet) : M. A. Favre-Gilly, M. Louis Royer donnent des poésies.

Tanit (1er mai) : De M. Marcel Gandolphe : *l'Abbé Bourgade*.

Revue des Poètes (10 mai) : hommage ému de M. Emile Faguet à *André Theuriet*. Vers de MM. F. Fabié, Ribet, Gontal, etc.

Le Censeur (18 mai) : *Buloz et Quinet, d'après leur correspondance*, par M. H. Monin. De beaux vers de feu Olivier Calemard de La Fayette.

La Revue (15 mai) donne des lettres qu'échangèrent Michelet et A. Herzen. Lire un article, très inattendu, de Carmen Sylva sur *Moïse et les Juifs*, — et des pages curieuses sur *le Harem et la Police* du sultan Abdul-Hamid, par M. Jehan d'Ivray et Gheoul Pacha, lequel prévoit la mort très proche du Sultan Rouge.

La Revue Catholique et Royaliste (20 mai) contient une étude de M. R. Olbier sur *Un méconnu : Barruel*, et des sonnets composés par M. A. Coutet à la gloire de *La Rochejacquelin*.

Les Lettres (15 mai) : D'un anonyme : *Journal d'un malade*. Poèmes de MM. Gregh et S.-Ch. Leconte.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

J.-K. Huysmans expliqué par Octave Uzanne (*La Dépêche*, 16 mai). — Willette moraliste (*L'Action humaine*, 15 mai).

M. Octave Uzanne a publié sur Huysmans, dans **la Dépêche**, un article des plus curieux, sous ce titre : *Un grand dégoûté*. Avec son autorisation, nous le reproduisons en entier :

Celui qui repose aujourd'hui dans l'éternelle paix et qui détient peut-être la clé de ce mystère de l'au-delà dont, malgré sa foi, s'intrigua sa vie, l'écrivain naturaliste-mystique, Des Esseintes, Folantin, Durtal, fut, en tous ses avatars, un constant pituiteux. On peut dire qu'il traversa ce monde, comme d'autres passagers sensibles traversent l'Océan, le dégoût persistant au cœur et la nausée sans cesse aux lèvres, prête à fuser.

Fils de petits bourgeois et consciencieux fonctionnaire dans un ministère où le *Rond-de-cuirisme* lui avait révélé jusqu'à quelle bassesse de plafonnement intellectuel peut s'abaisser dans l'entresol des vulgaires l'habitat de la pensée humaine, J.-K. Huysmans s'était, de bonne heure, familiarisé aux spectables d'existences médiocratiques et vides d'idéal. Il n'en avait point autrement souffert et avait, au contraire, apporté à l'étude de tous ces petits mondes d'indigence cérébrale une ardente curiosité d'écrivain naturaliste novateur décidé à rompre avec toutes les niaiseries des écoles romantico-sentimentales. Mais déjà, il s'écœurait de la sottise ambiante, analysait les

uvres et les actes des écrivains en renom avec des hoquets de dégoût, geait la société lamentable et fétide, et, avec sa douceur de blond dérané de Hollande, ses gestes las et mous, il triomphait dans les jeunes nacles, en noyant délibérément dans ses déjections de sincère dyspeptique oral tous les faux dieux des temples littéraires à la mode.

Je le connus, il y a longtemps, bien longtemps, en compagnie de son iséparable de ses débuts, Henry Céard, vers 1879, alors qu'il ne songeait u'à faire mordre à l'eau-forte de son style ses premiers *Croquis parisiens* ou à pimenter son *Drageoir à épices*, recueil de pages colorées et d'éoquentes natures mortes. Il avait stylisé le hareng-saur en ces termes, qui ont encore dans ma mémoire et où sa manière littéraire est assez bien synnétisée : « O miroitant et terne enfumé, quand je contemple ta cotte de aille, je pense aux tableaux de Rembrandt, je revois ses têtes superbes, es chairs ensoleillées, ses scintillements de bijoux sur le velours noir, je evois ses jets de lumière dans la nuit, ses traînées de poudre d'or dans ombre, ses éclosions de soleil sous les noirs arceaux ! »

Huysmans était, ce qu'il demeura toujours, un causeur placide, au débit lutôt lent, à l'accentuation vaguement parigote et grasse. Aucune impétuoité, aucune ardeur de diction, nulle véhémence. Son langage s'imageait 'argot, se complaisait aux vocables contempteurs d'origine sexuelle, ceux ue jette au passage Colignon à ses confrères ou que grasseye naïvement e Marseillais en belle humeur. Ces mots de la rue, il les sortait avec doueur, il les faisait encore plus émollients, — en les enduisant du crachat de es mépris et il les distribuait avec une inlassable générosité à ses plus otoires contemporains. Il n'y avait en ces procédés aucune pensée mauvaise, ourrie d'envie, et pas le moindre désir de prendre place dans l'assiette au eurre des grosses légumes des lettres. Il n'était ni méchant, ni ambitieux, i arriviste. Le monde, les salons, les plaisirs bêtes, publics ou privés, pour esquels les hommes dressent leur vanité en éventail et s'efforcent aux traaux lucratifs, tout cela lui semblait ridicule, stupide et indigne de s'écarer d'un chemin de droiture et de vérité. Il raillait ses camarades qui s'éaient laissé prendre à la glu de la mondanité et il les jugeait perdus dans es machines pneumatiques que constituent les dîners, soirées, gardenarties ou invitations de châtelains.

Mais Joris-Karl Huysmans, dès ses débuts, n'admettait que l'art pour 'art, la religion du beau, la vie conventuelle fleurie de rêves, avec le culte e la perfection. Sa vision était aiguë, ses délicatesses super-sensibles ; il crutait tout le mauvais goût des oripeaux de la mascarade parisienne ; il oyait nettement les tares, les lâchetés, les servitudes, les fades complaiances vis-à-vis du public de tous les décrocheurs des timbales du succès sa conscience, plutôt que sa poche à fiel, éprouvait le besoin de se dégorer, d'expectorer, de vomir, pour tout dire, les dégoûts accumulés.

Il apportait, dans ces lâchers de sputations et ces expectorations, un esprit, ne drôlerie pittoresque et incomparable, et son verbe, qui rejetait choses gens au dépotoir, s'accentuait du glossaire de Rabelais, de Vadé et utres maîtres scatologues. Avec lui, c'était le tout à l'égout ruisselant 'adjectifs colorés. Il y avait plaisir à l'entendre jeter ses rancœurs à la voiie par-dessus les bastingages des convenances sociales. Le jour où il signa on petit ouvrage, *A Vau-l'Eau*, où il apparaissait méticuleusement expri-

mé sous les traits du héros, M. Folantin, petit employé, célibataire inappétent, flatulent, difficile à nourrir, ayant parcouru tout le cycle des falsifications culinaires des restaurateurs de quartier, et trouvé à toutes choses la même saveur de frelaté et la même senteur de pourri, il découvrit l'angle le plus exact, le plus aigu de sa personnalité. Cette sorte de *Physiologie du Dégoût* est, à mon sens, son livre synthétique. L'auteur de *Marthe* (histoire d'une fille) ou des *Foules de Lourdes*, ces deux œuvres de début et de fin de sa carrière d'écrivain, fut toujours, toujours et encore M. Folantin, désabusé, inquiet de tout, anxieux d'autres choses, écrasé par l'ennui des perpétuels recommencements dont se compose le morne tissu de l'existence aux yeux de certains.

Il fut Folantin dans le naturalisme, quand il écrivit cette tranche de vie des *Sœurs Vatard*, où on le retrouve en pleine jeunesse, alors qu'il gérait, rue de Sèvres, au rez-de-chaussée de la maison qu'il habitait, un petit atelier de brochure que lui avait légué son père. Dans *En Ménage* et *En Rade*, il *folantinise*, c'est à-dire il s'agite dans ses lassitudes, ses détresses morales, les piperies des relations féminines ; dans *A Rebours* même, c'est encore l'être à *Vau-l'eau*, cherchant à s'évader du vulgaire, du connu, du ressassé des choses et aboutissant à ce néant qui faisait dire à d'Aurevilly : Après cela, l'écrivain n'a plus qu'à choisir entre une balle de revolver et le pied de la croix.

Huysmans s'affala aux genoux du Rédempteur, mais *Durtal*, son nouveau héros, curieux de mysticité et néo-converti, c'est une manière de Folantin changeant par dégoût de restaurateur moral et qui ouvre la porte de l'Eglise avec quelque perversité d'abord, avec sincérité peu après. Dans *Là bas*, dans *En Route*, dans *l'Oblat*, le *tædium vitæ* se fait jour ; la sérénité béatifique, l'extase heureuse n'ont pas eu raison des répugnances de M. Folantin : — le chercheur n'entre pas en religion comme dans du beurre, comme écrirait Durtal, il s'attarde aux aigreurs du petit lait.

Tous les naïfs qui demandent aux amis du regretté écrivain les raisons réelles de sa conversion ne l'ont pas lu, l'ont mal lu, ou ne l'ont point compris. Le grand dégoûté alla du Diable à Dieu, de l'auge à l'autel, d'un mouvement nerveux et logique comme font les malades inquiets qui, aux heures insomnieuses, virent de gauche à droite, et cherchent la position la plus confortable pour fixer le sommeil. Désemparé, n'ayant plus ni estomac équilibré, ni organes favorables au plaisir, las des curiosités satisfaites dans les bouges et les bas-fonds sociaux qui longtemps l'intriguèrent, noyé dans l'insipidité et la maussaderie des relations courantes, découragé de tout, saoul de médiocrité ambiante, il se mit à fuir les lumières crues à la façon des Lycanthropes ; la pénombre des églises l'accueillit. Il crut y trouver un apaisement, mais Folantin-Oblat ne put se passer de Paris ; il le quitta en l'exécrant, dans un bondissement nauséabond du cœur, mais avec quel plaisir y revint-il, sans même insister sur le plaisir qu'il avait d'y réinstaller ses pénates !

Je fus, jusqu'à ces deux dernières années, où il se terra davantage dans la souffrance et la résignation, un fidèle ami de J.-K. Huysmans. Il m'ouvrit volontiers sa vie et sa belle intelligence, et je crois y avoir lu largement et sans hypocrisie. Je ne pense pas mal servir sa mémoire en le montrant, en cet article hâtif, au lendemain de sa mort, tel que je le compris et sentis,

ut en m'extériorisant hors de ses croyances, qu'il n'essaya jamais, d'ail-
ırs, de faire partager à ses amis. Nul ne porta et n'exprima l'ennui de
/re avec un plus démonstratif pessimisme et ne chercha avec autant
ıpreté les avatars intellectuels qui peuvent ici-bas s'offrir aux grands dé-
busés. Mais le cœur de l'hagiographe de sainte Lidwine de Schiedam fut
la hauteur de l'esprit et du talent de ce rare lettré. Sa vie, dont il exprima
ais ne rechercha point l'originalité, fut toute dévouée à l'art, et, si sa con-
ısion s'ennoblit par le martyre physique, saintement supporté, on peut
re qu'à aucune époque de son calvaire de dégoûté il ne montra jamais la
oindre défaillance morale et ne sacrifia rien au public, à la réclame, au
sir du gain ou à la popularité. Sa probité littéraire reste souverainement
re.

§

L'Action humaine a organisé une enquête sur les rapports de
rt et de la morale. Aucune réponse n'a été aussi amusante ni peut-
re aussi sage que celle de Villette. En voici un passage :

Taine, dans sa *Philosophie de l'Art,* a traité cette question d'une façon
mineuse ; j'ai eu le plaisir de le lire et de le comprendre : j'invite M. Bé-
nger, pour se reposer de ces Calvinades, à faire comme moi.

A propos de cet homme de bien, qu'il me soit permis d'exprimer ici mon
onnement de voir l'Etat laisser attaquer par des dévots convulsionnaires
nseignement qu'il donne encore à l'Ecole nationale des beaux arts. Le pro-
amme des études, dans cette Ecole comme dans toutes celles de la pro-
nce, est l'étude du nu.

Or, il est illogique d'interdire aux peintres, graveurs et dessinateurs, à
ır sortie de l'Ecole, le libre exercice de leur Art.

Par quel phénomène, dites-moi, je vous prie, ô vertueux professionnels,
e femme nue, assise sur une chaise curule, devient-elle obscène sur une
aise modern style ?

Et pourquoi cette horrible tradition qui exige de terminer par un sac
colore la femme si belle avec sa tache (expression du professeur Gérôme)
i finit si bien et fait ressortir la splendeur du ventre vénérable ? Et puis
tte faute d'anatomie voulue dont les effets désastreux, comme les suites
toute faute, amènent le dessin des aines compliquées et celui des cuisses...
est laid comme l'hypocrisie.

Mon Dieu ! qu'ils sont vilains ces malheureux qui entrent dans un musée
mme dans un mauvais lieu ! Et ce peuple qui rigole devant un chef-d'œu-
e, qui insulte une belle femme, la vie, salue le corbillard du premier
nu ! Le beau résultat qu'a obtenu la Religion lorsque je vois les Anglais
âles et femelles courir d'une œuvre à l'autre en lisant la description sur
Bœdecker ! « Et c'est en marbre plein ! » leur dit le guide qui entraîne
ystérieusement les hommes pour les pencher sur l'Hermaphrodite...

Il est, pour tout le monde, indiscutable que la Marseillaise dont Rude a
né l'Arc de triomphe est un véritable chef-d'œuvre. Pourtant, j'ai en-
ndu un pasteur émettre cette critique que le centre de cette composition
ait impudique parce qu'il se trouvait être, précisément, le centre viril du
une homme, seule nudité de ce groupe immortel. Et c'est précisément

cette jeune et attendrissante virilité qui n'est pas encore « l'énormité du Désir », qui fait, principalement, la beauté de cette sculpture pensée. Enlevez cette virilité qui vous offusque, ô sombre réformé, et l'œuvre deviendra aussi froide que la pierre. Le lourd guerrier quadragénaire, l'archer robuste et le vieillard conseilleur, en mourant, ne feront pas à la Patrie un sacrifice aussi grand que celui que ce pubère lui fera de ces parties honteuses. Et vous, Bartholomé, votre œuvre sublime aurait-elle sur ceux qui la contemplent, muets d'effroi, un effet aussi poignant si vous aviez habillé vos mortels comme le Jules Simon de la Madeleine ?

J'ajouterai, pour mon propre compte, que l'art, dès qu'il dévoile un bout d'épaule de femme, un aperçu des seins, le moulage d'un genou, est, au point de vue chrétien, immoral. Toujours au même point de vue, une belle femme, même pudiquement drapée, est immorale, parce qu'elle éveille le désir. Un beau visage féminin, lui-même, est bien suspect. Aussi les vrais chrétiens calvinistes et sectes voisines ont-ils banni de leurs temples toute figuration humaine. C'est plus simple. A la nudité des corps, ils opposent victorieusement la nudité des murs.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Monsieur Alphonse*, pièce en trois actes, d'Alexandre Dumas fils; *Les Fresnay*, comédie en un acte, de M. Fernand Vandérem (13 mai). — ODÉON : *L'Otage*, pièce en trois actes, de M. Gabriel Trarieux (14 mai). — THÉATRE ANTOINE : *Les Ames ennemies*, pièce en quatre actes, de M. Paul-Hyacinthe Loyson (15 mai). — Memento.

— Vous aimez les pièces où l'on parle religion ?

— J'ai un faible, je l'avoue, pour les auteurs qui explorent des pays nouveaux. Or, jusqu'à ces derniers temps, on avait contraint les dramaturges à ne pas s'aventurer dans les environs des monastères et des églises. A vrai dire, les dramaturges ne semblaient guère souffrir de la contrainte qu'on leur imposait. Les plus hardis ne voulaient pas voir quels conflits la différence des conceptions religieuses peut susciter entre les individus. Il y avait à cela des raisons, d'ordres divers, et qu'il me serait bien long de vous énumérer.

— Essayez pourtant...

— L'Eglise romaine était triomphante. Ceux mêmes qui, en leur for intérieur, n'étaient pas croyants faisaient souvent, par respect du monde, des actes de religion.. Non, non. Je renonce, pour l'instant à vous dire tout ce que vaudrait la matière. J'y reviendrai, je pense un jour ou l'autre. Si, jusqu'ici, l'on n'a guère traité de la religion au théâtre, c'est pour des raisons morales aussi bien que pour des raisons historiques. Le sujet est trop vaste pour que je l'entreprenne

jourd'hui. Je vous dirai seulement que je me réjouis fort d'avoir ;, en la même semaine, deux pièces, écrites par des auteurs coura-ux, où l'on nous montre quels troubles la religion peut causer ns les familles.

— Les pièces sont-elles bonnes ?

— Toutes deux intéressent, ni l'une ni l'autre n'est parfaite. Quand s auteurs s'attachent à un beau sujet, leurs pièces, fussent-elles de ēdiocre facture, ont chance de nous séduire. Si, d'ailleurs, nous ceptons les très grands maîtres du théâtre, le plus habile, quelques stres passés, peut sembler maladroit. On a repris, ces soirs-ci, **onsieur Alphonse..**

— Vous ne goûtez pas Alexandre Dumas fils ?

— Alexandre Dumas fils eut, dans son temps, de rares mérites. Il alta jusqu'à l'odieux la vanité masculine, il est vrai ; mais il lui ;iva souvent de comprendre combien artificielle, combien fausse notre morale. On lui saura longtemps gré d'avoir écrit *la Dame x Camélias*, qui est une pièce assez simple, et dont la mélancolie cère nous émeut. Je crois qu'aujourd'hui encore on entendrait ec plaisir *les Idées de Madame Aubray*. Je comprends qu'on ait ıté de remettre à la scène *Monsieur Alphonse*. Il y a, dans cette ce, plus de bon, peut-être, que de mauvais. La figure d'Octave justement esquissée, celle de Madame Guichard est assez bien vue. is Raymonde n'est guère intéressante, et la jeune Adrienne nous are, tant les propos qu'elle tient nous semblent conventionnels. ant au vertueux Montaiglin, — commandant de vaisseau, — nous pouvons plus l'écouter sans rire. Pourtant, les deux premiers ac- de *Monsieur Alphonse* s'entendent avec un certain plaisir. Mais roisième acte... Oh, ce troisième acte, si conforme aux règles du lodrame ! ce troisième acte, où le comique alterne avec le sublime, , dans la pensée de l'auteur, le comique même devient sublime, et , maintenant, le sublime nous semble lamentablement comique ! s petites habiletés où recourt Alexandre Dumas ne sont plus pour us que des gaucheries ; le temps n'est plus où l'on jugeait impec-ɔle le faire d'Alexandre Dumas.

— Vous croyez nos auteurs plus vraiment habiles qu'Alexandre mas fils ?

— Certains d'entre eux, oui. Il y a, chez nos contemporains, un ort réel pour mettre à la scène des personnages qui sembleront ants parce qu'ils agiront, parce qu'ils parleront conformément x caractères qu'on leur aura donnés. Notre théâtre est-il plus vrai e le théâtre d'il y a quelques années ? Je n'en jurerais pas, mais le crois plus naturel. On joue, en même temps que *Monsieur ɔhonse*, un acte de M. Fernand Vandérem, **les Fresnay.**

— M. Vandérem est un très subtil écrivain.

— Certes. Il l'a prouvé une fois de plus en écrivant *les Fresnay*
La pièce est légère ; on y trouve de la tendresse et de l'ironie. El
plaît. Et les personnages, du commencement à la fin de la pièc
restent logiques avec eux-mêmes. Ils ne sont pas immuables, bie
entendu, dans les attitudes qu'ils ont à l'égard les uns des autres ; i
ont des indécisions ; — au théâtre, maintenant, on met, plus souve
qu'autrefois, des personnages indécis — mais M. Vandérem n'au
rait pas de peine, je crois, à justifier les revirements de ses héro
Et certains auteurs, qui furent illustres, n'auraient pu trouver la ra
son des attitudes diverses prêtées à leurs personnages que dans
désir d'étonner le public par de beaux coups de théâtre.

— Nous voilà loin de la religion.

— Oui et non. M. Vandérem, dans son aimable comédie, ne
préoccupe pas d'affaires religieuses, c'est entendu. Mais les homm
et les femmes qu'il nous montre sont dégagés de cette morale stric
artificielle, sauvage que, longtemps, la religion maintint chez nou
M. Vandérem est un auteur irréligieux. Beaucoup de nos auteu
sont irréligieux. Quelques-uns, je pense, sans le savoir.

— Mais enfin, me parlerez-vous de **l'Otage**, des **Ames enn mies?**

— M'y voici, puisque vous le voulez. Vous n'attendez pas de m
je l'espère, un parallèle à la Plutarque entre M. Trarieux et M. L
son ?

— Comme il vous plaira.

— Je vous parlerai donc, d'abord, de M. Trarieux, puisqu'on
joua un soir avant M. Loyson. M. Trarieux nous eût intéressé
ses héros plus qu'il n'a fait, s'il avait donné de plus heureux mobi
à leurs actes. Serge Santeuil, l'homme qui ne veut pas que sa fi
continue à être élevée dans la religion catholique, est un haut fo
tionnaire, — un préfet. Il va être nommé gouverneur de l'Algérie.
craint le scandale d'une première communion dans sa famille. No
ne pouvons guère démêler d'autre raison à la guerre que Serge fai
sa femme. Il ne veut pas que les convictions de sa femme nuisen
son avancement, mais il ne nous apparaît pas comme ayant, lui-mêm
de bien sérieuses convictions. Là est le plus grand défaut de *l'Otag*
Je reprocherai encore à M. Trarieux de ne pas nous avoir fait co
naître l'enfant qui meurt de la querelle entre le père et la mè
Mais je le louerai de la scène où il met en face l'un de l'autre
préfet et l'archevêque, scène capitale, et que M. Trarieux a trai
dans une excellente manière. Et, cette scène, que M. de Max l'a bi
jouée ! Son entrée a enthousiasmé le public, et il a été, dans toute
scène, le grand acteur que vous savez. La pièce de M. Trarieux e
d'ailleurs, fort bien interprétée encore par Mmes Dux et Van Dore
par MM. Desjardins et Lévesque.

— Et des *Ames ennemies* que pensez-vous ?

— M. Loyson, lui aussi, a eu d'excellents interprètes. Mme Moreno, abord, Mme Moreno, que nous avons revue, enfin, et qui a été pleine grâce et d'énergie à la fois dans le rôle de Madeleine ; M. Janvier, ui a mis toute sa science et tout son art à composer le personnage Daniel ; Mlle Kalff, Mlle Even, M. Bour...

— Voilà qui est bien... Mais la pièce ?

— La pièce est d'une incontestable vigueur. M. Loyson n'esquive is les difficultés du sujet. Daniel Servan, qui est un naturaliste marquable, a de fortes raisons pour combattre l'influence que la tholique Madeleine veut garder sur Florence. M. Loyson nous mon- e la jeune fille douloureuse, misérable, entre l'irréligion du père et religion de la mère. Et des personnages épisodiques, le père de aniel, la mère de Madeleine, ne restent pas indifférents au spectateur. es scènes principales du drame sont bien conduites. Que reproche- i-je à M. Loyson ? Un peu trop d'éloquence, parfois ; il arrive aussi ue les personnages aient à faire de ces gestes qui — on ne sait trop ourquoi d'ailleurs — sont malheureux au théâtre. M. Loyson est 'eque un débutant ; *les Ames ennemies* valent beaucoup mieux, déjà, ue *le Droit des Vierges*. Nous pouvons bien augurer de l'avenir 'amatique de M. Loyson, et remercions-le, comme M. Trarieux, avoir écrit une pièce où l'on discute de la religion !

Memento. — A l'Odéon (30 mai), une comédie en trois actes, en vers, *'onsieur de Prévan*. Elle est de deux débutants, MM. Delaquys et Gum- el. MM. Delaquys et Gumpel ont lu *les Liaisons dangereuses ;* leur se- ond acte est fort agréable. Il est fâcheux que leurs vers soient, trop ouvent, d'une excessive négligence. — En même temps que *Monsieur de révan*, un acte spirituel, en vers, de MM. Pierre Veber et Hugues De- rme, *le Maître à aimer*. — Au théâtre Sarah-Bernhardt (10 mai), *drienne Lecouvreur*, drame en six actes, de Mme Sarah Bernhardt. — Au néâtre Réjane (4 mai), *la Clef*, comédie en quatre actes, de M. Sacha uitry. — A l'Athénée (3 mai), une comédie assez divertissante de IM. Jacques Monnier et Georges Montignac, *le Cœur et le reste*. — A Œuvre (20 mai), *Philista*, un acte en vers, de M. Battanchon, admira- lement dit par Mme Moréno et M. de Max ; la curieuse *Tragédie floren- 'ne*, d'Oscar Wilde, où l'on remarqua M. Jehan Adès ; *le Droit au bon- eur*, deux actes de MM. Camille Lemonnier et Pierre Soulaine, où se istingua fort M. Henri Beaulieu ; *Un Rien*, de M. Félix Vallotton. — Au ouveau théâtre d'Art (11 mai), un drame assez vigoureux de M. Auguste .chaume, *les Moribonds ;* et une amusante adaptation de Plaute, *la Comé- 'ie des Anes*, de M. Henri Dargel : les vers de M. Darget, alertes et légers, ont souvent très spirituels.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Opéra-Comique : *Ariane et Barbe-Bleue*, conte en 3 actes, de MM. Maeterlinck e Paul Dukas. — Chatelet : *Salomé*, drame musical en 1 acte, de MM. Osca Wilde et Richard Strauss.

L'absence de mon aimable intérimaire m'oblige à reprendre l collier de la critique dans une circonstance où je m'en serais bier passé. Il est plus agréable, en effet, d'avoir à constater le succès d'u effort que le contraire ou à peu près. Voilà plusieurs années que l poème d'**Ariane et Barbe-Bleue** fut publié, offert d'abord, pa l'entremise d'Henry Gauthier-Villars, à Ernest Chausson, qui hésit et renonça, quoique à regret ; puis confié à M. Paul Dukas, lequel e a couvé longtemps la partition attendue, annoncée par ses admira teurs, éditée et jouée enfin après les péripéties dont le larynx capri cieux de Mme Georgette Leblanc défraya les gazettes. Le nom et l'œu vre d'un Maeterlinck sont trop familiers aux lecteurs du *Mercur* pour qu'il ne soit superflu de narrer ici le sujet de ce petit drame Avec *Sœur Béatrice*, il se distingue des autres ouvrages de l'écrivai en ce qu'il fut élaboré expressément aux fins d'être mis en musiqu et le résultat tendrait à démontrer une fois de plus le danger d'u semblable dessein prémédité chez un littérateur. Sans doute, c « conte en trois actes » n'est pas indigne tout à fait du maître q l'a signé ; sans doute, il n'y manque point certaine profondeur i fuse, potentielle, si j'ose dire, particulière aux créations de l'auteu Néanmoins, la matière en apparaît ténue, tout ensemble recherch et incertaine ; la pensée, comme un peu hâtivement ébauchée et l'a tion, artificiellement scénique. Si on peut vaguement présumer le raisons « féminines » qui retiennent auprès d'un tel mari les séques trées de Barbe-Bleue, la venue et le départ d'Ariane ne sont guèr concevables que sous les espèces d'une équipée d'apostolat « fémi niste » qui, à la vérité, prêterait plus au sourire qu'à l'émotion, — c à quoi d'ailleurs les brèves discussions conjugales de la désobéissan épouse contribuent le plus naïvement du monde. Et, de fait, on n'es point ému, à aucun moment de ce drame un tantinet factice, où tou un appareil de légende, de mystère, ténèbres, clartés, gemmes, por tes et souterrains s'attesta rarement plus « opéra-comique ». On n'é prouve ni émotion, ni terreur, ni même intérêt bien captivant a spectacle ou aux aventures de personnages aussi peu vivants que pos sible, incarnant tout au plus d'originaux symboles ou une humanit rudimentaire assez *modern-style* pour que leurs évolutions ou dis cours détonnent, dans le cadre moyenâgeux qui les entoure, jusqu' ne sembler plus qu'un jeu d'esprit. Rien de moins favorable, e somme, à la transposition musicale que la substance de cet apologu matrimonial, en dépit du postiche des hors-d'œuvre décoratifs ména

és au compositeur et secourables à la vacuité de l'intrigue ; même à ı scène et avec la meilleure bonne volonté, on n'arrive pas à le rendre au sérieux. M. Paul Dukas l'a pris au tragique. A dire vrai, n'avait guère le choix, et on ne saurait dissimuler sans injustice ›s difficultés de sa tâche. Mais peut-être outra-t-il à l'excès la tragiquence et, ce faisant, il a malheureusement souligné les défauts u poème, la flagrante disproportion entre son contenu et ses allures. 'abondante lenteur des mouvements, la solennité de l'inspiration : de l'accent concourent à l'envi, et avec un désastreux bonheur, à ger la plus belle portion de dialogues pseudo-dramatiques. En ces istants, cela se traîne morne, pesant, somnifère. Le musicien, au ırplus, ne semble pas très à son aise à l'égard des paroles. Celles-ci, 'un bout à l'autre, paraissent plutôt superposées après coup au mé›s orchestral; la déclamation n'en brille ni par le naturel, ni par l'aresse ou l'à-propos. Au lieu que la musique en émane ou l'anime 'une âme sonore et plus profonde, le drame a l'air d'accompagner éniblement la sorte de longue symphonie dont il est le prétexte aléaoire, et laquelle constitue, au fond, l'unique chose qui attire ou peuttre mérite ici l'examen. Mais ce n'est point trahir M. Dukas que de econnaître surtout, dans son *Ariane et Barbe-Bleue*, une œuvre de musique pure ». C'est là, sans doute, ce qu'attendaient surtout de ıi ceux qui l'admirent. C'est à ce point de vue pourtant que la déception s'accusa le plus cruelle pour ceux qui souhaiteraient admirer ussi et enfin l'aboutissement d'efforts dont l'honnête sincérité appaıt de tout temps incontestable. Les précédentes productions de I. P. Dukas dénonçaient chez lui l'entière possession de tout ce u'on peut apprendre à l'école ou ailleurs, une habile routine de nétier doublée d'une culture spécifique au courant et à l'affût de oute la littérature musicale du passé au présent le plus contempoain. *Ariane et Barbe-Bleue* ne nous révèle rien de plus, du comositeur, que la persévérance de son impersonnalité avertie. Depuis ı *Symphonie* de M. P. Dukas et dans la succession de ses ouvrages, on ouvait suivre comme à la trace le défilé des influences et l'implacailité des souvenirs à travers Beethoven, Schumann, Saint-Saëns, iszt, Franck, d'Indy, sans compter Mendelssohn et le reste. Le « deussysme » ambiant est venu cette fois compléter la collection, mais vec une insistance indiscrète et sous sa plus déplorable forme : celle e la « gamme par tons. » Encore que son apparition moderne dans évolution de l'harmonie soit justifiable par la constitution du phéomène sonore, cette gamme, formée de deux accords de quinte augnentée, n'en est pas moins, comme toute gamme, une création articielle. La résonnance naturelle ne fournit que la série des harmoniues 7, 8, 9, 10 et 11 (SI *bémol*, *Do*, *Ré*, *mi*, FA dièze). Le son 12 ıivant est un *Sol*. De plus, la quasi-consonnance de toutes les notes

qui composent cette échelle artificielle en rend le maniement d'une commodité excessive qui annihile vite tout intérêt musical, tandis que, d'autre part, les ressources d'expression en sont des plus restreintes lorsqu'on l'emploie à l'exclusion de toute autre gamme, puisque, par quelque son qu'on la commence et de quelque façon qu'on en confectionne un accord, elle ne peut fournir que la matière immuable de ses « six tons entiers ». L'auteur de *Pelléas*, qui en tira de merveilleux et insoupçonnables effets, semble lui-même l'avoir épuisée déjà, et ne pouvoir en user désormais sans quelque dommage, témoin tout le passage de transition (mesures 56 à 70) qui, musicalement, dépare comme d'un trou le délicieux chef-d'œuvre intitulé *Jardins sous la pluie*.La manière dont M.Dukas utilise cette « gamme par tons » est, en réalité, identique à celle de M. Puccini dans *Madame Butterfly* : ici ou là, c'est du plaqué. Seulement M. Dukas en abuse, — quoique avec un perceptible embarras. Le tempérament du compositeur le prédestine ostensiblement à n'écrire naturellement que dans une langue panachée de Mendelssohn, de Saint-Saëns et de Brahms. En ses accès de « debussysme » emprunté il a quasiment l'air d'un Ingres qui voudrait faire du Delacroix sinon du Claude Monet. Mais il a beau chasser son naturel, celui-ci revient au galop, pour caracoler sans plausible malice au petit trot de variations d'un néo-classicisme pianistique. On s'explique ainsi l'hétérogénéité de style dont on se sent cahoté sans précaution en écoutant *Ariane et Barbe-Bleue*. L'hétérogénéité d'inspiration et des moyens n'est pas moindre. On en est promené, par un Virgile Meyerbeer, de *Pelléas* à *la Maladetta*, de *la Danse macabre* à *Médée*, *Fervaal*, et jusqu'au chorégraphique Enfer des Filles-Fleurs de *Parsifal*, égayé par le moineau-chanteur de *Siegfried* ou son ombre (p. 173, mesures 4, 5, 6, 7, et plus loin). La mémoire du musicien, en effet, est d'une fidélité si peu commune que les transformations de ses propres thèmes en revêtent les aspects les plus divers de la réminiscence. Il n'y a peut-être pas dix mesures de la partition desquelles on ne pourrait citer le modèle, l'origine ou la ressemblance. Certes, on aurait le droit de légitimement avancer qu'*Ariane et Barbe-Bleue* soit une œuvre créée de toutes pièces, — seulement ce sont des pièces rapportées. Rapportées avec quelque habileté, sans doute, mais une habileté de bon élève, une habileté conservatoriale, laborieuse, assidue et, quoique stérile, honorable, en somme, pour l'effort obstiné qui s'y manifeste. Il y a des gens que cela intéresse d'entendre un virtuose chevelu leur prouver, par le *Deuxième Concerto* de Saint-Saëns ou quelque autre, qu'il a fait ses classes de piano et tarabuste assez congrument l'ivoire pour avoir mérité son premier prix. On doit désirer sincèrement, et pour de longues soirées, un public analogue à l'ancien « Second Grand Prix

e Rome » qu'est et demeure le musicien d'*Ariane et Barbe-Bleue*. 'interprétation fut, dans l'ensemble, de l'excellence habituelle en la naison. On ne saurait trop louer M. Vieuille d'avoir, grâce à son act, sauvé du ridicule le pauvre Barbe-Bleue gisant muet entre ses emmes. La mise en scène, d'un art sobre et parfait, n'a pas moins ntelligemment pallié l'anachronisme latent du poème. Mme Georgette ,eblanc, en revanche, a plutôt desservi la pièce par une voix insuf-isante, mal assurée, rarement juste, et un jeu fort indifférent au rame, consistant presque exclusivement en poses plastiques d'un oût parfois fâcheux prodiguées à l'admiration des spectateurs.

§

Tous les ans, vers le mois de mai, on assiste, à Paris, depuis peu, des exhibitions qui n'ont qu'un rapport assez lâche avec l'art musi-al, encore que celui-ci en soit le prétexte affiché et qu'elles bénéfi-ient du patronage de la « Société des Grandes Auditions Musicales e France ». Les programmes en sont généralement conçus et réa-isés avec une fastueuse inexpérience musicalement adéquate à l'au-itoire select et fortuné qu'on y rassemble à renfort de publicité. Malgré la gêne qu'on en ressent irrésistible, on ne peut nier toute-ois que cette réclame ne réussisse à faire pénétrer la musique en es milieux où on ne s'en soucie que médiocrement. Le snobisme, n telle occurrence, est pour le moins inoffensif et peut devenir bien-aisant. Enfin, s'il fut choquant jusqu'à quelque écœurement de voir attre le tambour ainsi sur la **Salomé** d'un Richard Strauss, le apeur émérite eut cependant ici l'excuse de s'être seul assez sérieu-ement intéressé chez nous à cet ouvrage extraordinaire pour aboutir son exécution. Il semblerait pourtant que ce fût le métier autant ue le devoir de nos directeurs subventionnés, de connaître et de ous révéler les œuvres les plus remarquables du répertoire lyrique tranger. *Salomé*, néanmoins, avait fait presque le tour du monde vant qu'ils se soient avisés peut-être de son existence; en tout cas, ans qu'ils aient trahi quelque velléité de la jouer. Il est vrai que I. Carré pourrait arguer de l'exiguïté de sa salle incapable de l'or-hestre exigé par le compositeur, et celui-ci ne se doute vraisembla-lement pas de la chance qui lui échut d'échapper aux sollicitudes uprêmes de notre Opéra toulousain. N'empêche qu'il ne soit pro-ondément regrettable que *Salomé* n'ait pas été représentée en rançais dans un cadre plus digne de sa valeur que le spectacle nprovisé au Châtelet pour six auditions éphémères. J'ai essayé 'analyser jadis, au *Guide musical*, les principaux ouvrages de ichard Strauss et j'ai parlé de son art ici même avec quelque évérité. Je n'aurais pas grand'chose à corriger à mon jugement 'alors, *au point de vue purement musical*. L'art de R. Strauss

est néo-classique en son essence et semble condamné pour toujours à porter les stigmates de cette tare originelle. Le musicien ne semble pas moins évidemment déployer à s'en défaire une volonté impétueuse jusqu'à la violence, et dont les effets ne furent certes jamais aussi prestigieux que dans *Salomé*. La pierre d'achoppement de ses efforts est dans son éducation première, dans ce préjugé du « contrepoint » qu'il reçut tout d'abord du grand Bach et de Brahms. Le flot rénovateur Liszt-Wagner a pu passer plus tard sans effacer l'empreinte indélébile, et l'ascendant de Berlioz n'a guère valu à son pseudo-disciple qu'une tendance au gigantesque, au colossal, à l'énorme. On ne saurait parler de « métier » au regard de la maîtrise de l'auteur de *Salomé*, pas plus que de contrepoint au vieux sens du mot. Au rebours de celui de M. Dukas, son art est d'une spontanéité saisissante. R. Strauss se démène au milieu des plus inextricables enchevêtrements de motifs avec une aisance et une dextérité presque impensables. Mais le principe du contrepoint, qui reste la substance de son écriture, est de soumettre les sons à la discipline arbitraire de l'intelligence, au mépris, s'il est nécessaire, de la nature et des propriétés constitutives de la matière sonore. L'insouciant impétuosité du musicien s'y transforme en brutalité. Richard Straus en paraît traverser la musique comme un ouragan déchaîné dévast une forêt profonde, brisant les rameaux délicats, saccageant le taillis, déracinant des cèdres. Après que le cyclone a passé, toute fois, le spectacle est souvent grandiose et, parmi les décombres, on découvre des fleurs inconnues. L'esthétique dramatique de R. Straus considère l'art musical comme un simple moyen, domestiqué au service de l'action tragique. La musique, nonobstant, se venge radieusement parfois, à l'insu de son orgueilleux dompteur. Il y a un bon tiers de la partition de *Salomé* qu'on oserait à peine qualifier de « musique » ; il y a par ailleurs des trous, des lieux-communs, du laid et de la pure extravagance ; mais il y a aussi des pages *musicales* presque inouïes de nouveauté, de verve et, vraiment, de génie. Enfin cette *Salomé* est assurément ce que R. Strauss a produit jusqu'ici de plus étrangement formidable. La mégalomanie est une marque de mauvais goût, sans doute, et un danger, peut-être cependant, elle implique une force idoine à s'y risquer. A cet égard les voyages de M. R. Strauss à Paris peuvent n'être pas inféconds Il faut souhaiter qu'il revienne plus longuement nous visiter afin de mieux connaître notre musique contemporaine. Il en pourrait perdre peut-être un peu de sa vénération pour l'antique et néo-classique contrepoint qui nuisit si mortellement à l'art de sa patrie. Il y gagnerait quelque estime pour « l'harmonie » issue de la nature et matière première imprescriptible de toute imaginable musique, en même temps qu'il pourrait peu à peu se convaincre que la beaut

l'une œuvre d'art n'a qu'un rapport tout éventuel avec ses dimensions. Il nous apprendrait, par contre, à ne pas trop nous plaire à ciseler ; à perdre un peu de notre « goût » peut-être, voire au prix de quelque brutalité : il nous enseignerait *la puissance*.

JEAN MARNOLD.

ART ANCIEN

L'Exposition de portraits de la Bibliothèque nationale. — Dans les nouvelles salles de la Bibliothèque Nationale, où l'an dernier furent exposées les miniatures du XVIIIe siècle, on a cette fois réuni un ensemble de portraits peints et dessinés compris entre le XIIIe et le XVIIe siècle. C'est dire que les plus anciennes pièces sont encore ici des miniatures. La plupart sont empruntées au fonds même du Département des Manuscrits et, par une bonne fortune rare, on connaît l'auteur de l'une des miniatures de ces époques reculées, un certain Jean ou Giovanni, qui y peignit l'effigie du roi de Sicile, Charles Ier d'Anjou. On a ouvert le *Livre des Voies de Dieu*, un peu postérieur, à la page où Jacques Bauchant, le traducteur, est représenté offrant son manuscrit au roi Charles V, dont les portraits sont assez nombreux. Le *Livre de la chasse*, par Gaston Phébus, comte de Foix, existe en deux exemplaires, dont le plus récent et le plus beau appartint, à la fin du XVe siècle, au comte Aymar de Poitiers pour passer ensuite dans la bibliothèque de l'archiduc d'Autriche, frère de Charles-Quint.

Parmi les autres manuscrits célèbres, il convient de noter encore celui de *Pierre Salmon*, qui date du début du XVe siècle et dont les miniatures pourraient être, selon M. P. Durrieu, de la main du peintre des *Heures* du maréchal de Boucicaut ; les *Heures* de Marguerite d'Orléans, comtesse d'Etampes ; la *Défense de Platon*, d'André Contrario ; la *Vie abrégée de Blanche de Castille* avec le portrait de Louise de Savoie ; le *Recueil des Rois de France* et les *Heures* de Henri II. Il faut mettre hors pair les *Grandes Heures* du duc de Berry, historiées par Jacquemart de Hesdin et terminées en 1790 ; celles du roi *Louis II d'Anjou*, dont le portrait est exposé en deux répliques, l'une dans le manuscrit, l'autre dans une aquarelle du cabinet des Estampes ; celles de *Louis de Laval* enfin, dont l'auteur, encore qu'inconnu, fut certes l'un de nos meilleurs maîtres du XVe siècle.

C'est également M. P. Durrieu qui a restitué à Jean Fouquet, avec grande apparence de raison, les *Statuts de l'ordre de Saint-Michel* et je n'ai pas à faire à nouveau l'éloge de cet admirable précurseur que fut l'enlumineur d'Etienne Chevalier, non plus que celui de Jean Bourdichon, dont on connaît les *Heures* d'Anne de Bretagne et

auquel on peut attribuer la *Relation de la campagne de Louis XIII en Italie* où ce prince est représenté sortant de la ville d'Asti. De Jean Clouet, ou, si l'on préfère, du peintre que nous présumons être Jean Clouet, on possède, à la Bibliothèque Nationale, les sept fameux portraits de la *Guerre Gallique* copiés sur les crayons de Chantilly. Le manuscrit est ouvert à la page représentant le connétable *Anne de Montmorency* et c'est peut-être avec le petit portrait peint de *Charlotte de France*, de la collection de Mme Thomson, réplique, si j'ai bonne mémoire, du portrait qui fut envoyé à l'exposition des Primitifs par M. Agnew, tout ce qu'on peut trouver à la Bibliothèque Nationale de la main même de Jean Clouet. Comme les crayons qui ont servi pour la *Guerre Gallique*, le crayon de *Charlotte de France* est à Chantilly. Le cabinet des Estampes, qui a prêté cette fois ses feuillets dessinés, ne possède guère d'originaux de Jean Clouet, et la plupart des pièces semblent des répétitions. Il faut peut-être faire exception cependant pour le portrait de *Thomas de Foix* (n° 165) et quelques autres fort beaux visages de femmes.

Par contre, il y a d'admirables dessins originaux d'anonymes, et parmi ceux-ci je signalerai d'abord un portrait du *duc d'Albany*, d'une manière très personnelle, et la série du maître inconnu qu'on a confondu avec François Clouet, à cause de la présence de quelques uns de ses dessins dans l'album Lécurieux. Les pages les plus significatives de cet ensemble sont *François de Coligny*, *Gaspard II de Coligny* (n° 182), *Françoise de Laval*, *Renée de Rieux*. La facture très serrée de ces œuvres, la construction étonnante du visage, et en particulier des orbites, le rendu singulièrement accentué des cheveux, la précision du trait, distinguent ce crayonneur de François Clouet infiniment plus souple à l'ordinaire. Ces dessins, contemporains de François Clouet, forcent à en rechercher l'auteur parmi les artistes d'une époque très déterminée, et il est au moins à signaler que Jacques de Court, peintre attaché aux écuries, disparaît en 1572, presque en même temps que François Clouet.

De celui-ci le Cabinet des Estampes possède la *Marguerite de Valois* et l'*Elisabeth d'Autriche* (n° 212) et les doubles du *Charles IX;* on peut lui attribuer en outre les portraits de *Catherine de Médicis* (n° 232), de *François II* (n° 233), de *Marie Stuart* (n° 234), et de *Charles IX enfant* (n°236). Le second portrait d'*Elisabeth d'Autriche* en deuil est plus douteux ; l'estompe a eu un rôle plus grand encore que dans les crayons reconnus de Clouet ; et on pourrait déjà l'apparenter à la famille des œuvres mises sous le nom de Jean de Court ; néanmoins, en l'état actuel de l'histoire de la peinture française, il serait téméraire de se prononcer.

Quant à De Court lui-même le doute est plus grand encore. Faut-il, comme le proposa jadis M. Louis Dimier, reconnaître sa main

lans le portrait de *Henri III* âgé d'une vingtaine d'années ? Ou bien aut-il la trouver dans la série classée par Henri Bouchot et dont 'une des pièces porte le monogramme I. D. C. ? Les deux hypohèses sont-elles inconciliables ? On peut en tout cas réunir dans la nême famille les portraits de *Gabrielle d'Estrées*, *Marie Touchet*, *éonore de Crevant*, *Catherine-Charlotte de la Trémoille*. Entre ous ceux-là, le crayon de *Gabrielle d'Estrées* est assurément l'un es plus admirables, d'une vérité et d'une vie telles que l'allure de œuvre semble toute moderne.

Pourtant, le moment est venu où l'on va trouver quelques signaures : Nicolas Quesnel s'est désigné comme l'auteur du portrait de on père *Pierre Quesnel*, lequel, sans avoir le grand caractère des louet ou le charme des De Court, est encore une œuvre fort intéresante ; ceci permet de lui donner sans imprudence quelques autres essins comme celui de *Marie de Beauvillier de Saint-Aignan*, ou '*Armand du Faur*. Benjamin Foulon, de son côté, a signé l'un des euillets du recueil Lécurieux, où il a représenté *César, duc de Venôme*, encore enfant, et on peut lui attribuer également les figures '*Alexandre de Bourbon*, *Françoise de Lorraine-Mercœur*, *Rahel de Cochefilet*. Mais ne faudrait-il pas plutôt rapprocher le ortrait d'*Anne de Beauvillier* de ceux de *Marie de Clèves* n° 240), *Louise de Lorraine* (n°s 221 et 246) et *Henri III*?

La famille des Dumonstier est mieux connue. Le crayon d'*Henry e Beaumanoir* est signé de Pierre Dumonstier et daté de 1618 ; la nême écriture se retrouve sur quelques autres feuillets classés aux uméros 318, 325, 326, 327, 332 : c'est dire que les pièces certaines ont suffisamment nombreuses. Pour ce qui est de Daniel Dumonsier, les renseignements qu'on possède sur lui sont assez nombreux our qu'on ait pu au catalogue, en s'aidant des précédents travaux e Jal et de M. J. Guiffrey, résumer ainsi sa vie :

Il était fils de Cosme Dumonstier et né en 1574. Il épousa d'abord en 602 Geneviève Baliffre, qui lui donna deux fils et sept filles. Au moment e son second mariage, en 1630, il se qualifie de peintre du roi, de la reine égente et de monseigneur frère du roi. Sa seconde femme était une serante depuis longtemps à son service, Françoise Hésèque. Elle lui donna rois fils et une fille. Il mourut en 1646. On lui fit un service pompeux uquel assistaient trente prêtres, dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, aroisse de la Galerie du Louvre où il occupait un appartement.

C'est qu'il était, autant par son caractère que par son talent, un personage fort à la mode dans la bonne société. On se pressait dans son atelier utant pour écouter ses réparties salées et assister à ses charges de rapin ue pour obtenir un portrait d'une ressemblance certaine. « C'était, dit Talemant, un petit homme qui avait presque toujours une calotte à oreilles, aturellement enclin aux femmes, sale en propos, mais bon homme et qui vait de la vertu ». Il est difficile de savoir ce qu'il faut entendre par la

vertu de Dumonstier, car Malherbe, qui entretenait avec lui des relations assez suivies, ne cache pas qu'il était paresseux, bizarre et quelque peu menteur...

Son talent était très apprécié des contemporains. Il n'avait pas tardé, écrit Mariette, d'après Sauval, à se faire une réputation bien plus considérable que les autres membres de sa famille « par sa facilité de faire des portraits qui ne sortaient jamais de ses mains sans être ressemblants. Il les faisait aux trois crayons et au pastel. Il est étonnant le nombre qu'il en a fait. Il avait coutume d'en garder pour lui des copies, ce qui les a encore multipliés et ce qui fait que les cabinets en sont remplis.

Ces dessins, gardés par l'artiste, sont en général d'une facture plus large et ils portent quelquefois la mention: « *fait par et pour D. Dumonstier.* » C'est le cas du portrait de *Charlotte de la Rochefoucauld* entre autres. Daniel Dumonstier n'a plus la précision et la force de ses prédécesseurs, et la souplesse devient parfois chez lui trop grande facilité. Néanmoins, ses œuvres conservent une qualité d'expression, une liberté de facture qui leur donnent un grand prix. Le *Jeune homme anonyme*, reproduit dans le catalogue, ou sa *Madame de Grandmaré* sont des figures d'une vie étonnante en même temps que d'un grand charme. Les débuts d'Etienne Dumonstier, fils de Daniel, nous apparaissent aussi à l'exposition dans un portrait de *Françoise Hésèque* corrigé et terminé par le père.

On a été souvent sévère à l'excès pour Lagneau. Sans doute il est loin d'égaler les maîtres du siècle précédent, mais dans ses bonnes pages il est très près de Daniel Dumonstier. Les dessins de lui qu'on avait réunis à la Bibliothèque Nationale avaient été prêtés en grande partie par M. Eugène Rodrigues. Si la *Vieille princesse aux lèvres minces* est bien l'œuvre de Lagneau, cela indique déjà à quel degré fort élevé l'artiste pouvait atteindre, quand il se résignait à n'être pas simplement un caricaturiste.

Je n'ai pu naturellement signaler ici que quelques dessins : la plupart demeurent dans l'anonymat. Il ne faut pas trop s'en étonner si l'on songe au grand nombre d'artistes qui ont travaillé à cette époque où le portrait crayonné était si fort en vogue. Tels sont Gentien Bourdonnais, Guillaume Boutelou, Scipion Bruisbal, Nicolas Denisot, Jean de Gourmont, René Tibergeau et Léonard Limosin, auquel on pourrait peut-être attribuer un portrait du *Maréchal d'Estrées*, de la collection de M. Jean Masson.

Rien dans les crayons réunis là n'indiquait la présence de Corneille de Lyon ; mais par contre il était vraisemblable de le reconnaître en quelques petites peintures qui sont d'un artiste de premier ordre le plus grand peut-être de tous les maîtres du XVIe siècle, je veux dire l'auteur du portrait d'homme de la collection de M. Seligmann. Néanmoins c'est là simple hypothèse et il faut se contenter d'admirer

cette figure ainsi que celle si merveilleuse de la collection de M. Schloss qui est donnée pour le portrait de *Clément Marot* jeune. Le catalogue est du reste en ces matières fort pauvre d'indications, et il est regrettable qu'on n'ait pas pour la plupart de ces pièces mentionné les répliques connues. Non seulement c'eût été là chose indispensable aux recherches, mais encore il eût été excellent d'exposer une série des photographies des œuvres qu'on pouvait rapprocher de celles exposées, et en particulier des crayons de Chantilly, qui ne peuvent être déplacés.

Quelques beaux dessins des écoles étrangères complétaient cette exposition. Le musée de Reims avait envoyé trois Cranach, dont le portrait de *Christian II*, roi de Suède; M. Edmond de Rothschild avait prêté d'admirables Albert Durer, les portraits d'*Ulrich Varnbülher*, de *Jacob Muffel* et surtout ce chef-d'œuvre qu'est le jeune seigneur de 1521; M. Bonnat avait confié un admirable Holbein (nº 408) entre autres pièces très remarquables. Et, chose notable, malgré la gloire légitime de ces grands noms, les crayons de nos maîtres si dédaignés jadis, de nos anonymes même, soutenaient sans trop faiblir la comparaison.

TRISTAN LECLÈRE.

CHRONIQUE DU MIDI

Les thèses de J. Aurouze : *Les Idées directrices de la Renaissance méridionale* et *Lou Prouvençau à l'Escolo*, Avignon, Seguin.— Les *Destinées de la Provence*, un article du *Feu*. — La saison des théâtres en plein air : à Marseille, à Aix en Provence, à Orange, à Luchon, à Cauterets, à Rodez. — Aix et Nice centres d'art. — La Poésie Méditerranéenne.

Le 21 mars dernier, l'amphithéâtre de la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence entendit, pour la première fois, un candidat au doctorat, M. Joseph Aurouze, soutenir une thèse en provençal.

Pendant trois heures, le matin, et quatre heures, le soir, nous disent les comptes-rendus, le candidat a vaillamment soutenu les attaques deux fois répétées de dix professeurs, tous spécialistes, sur les questions les plus variées.

Malgré la vivacité toute particulière des attaques, suffisamment expliquée par la nature des terrains de combat, M. J. Aurouze, avec une spirituelle courtoisie et un calme constant qui dénotait une remarquable possession de soi-même, a su remporter un succès d'autant plus méritoire et complet que, dans un pareil combat, il fallait vaincre sans blesser.

Aussi, lorsqu'après cette lutte de sept heures la Faculté a déclaré qu'avec la plus complète *unanimité* elle accordait à M. J. Aurouze le titre de docteur ès-lettres, la salle entière a retenti des plus chaleureux applaudissements.

C'est donc l'entrée officielle du provençal à l'Université.

M. Aurouze avait choisi pour sujet de sa thèse française : les

Idées directrices de la Renaissance Méridionale, et pour sujet de sa thèse provençale : *Lou prouvençau à l'Escolo.*

Les *Idées directrices* nous apportent la codification des principales idées félibréennes. Jusqu'ici éparses dans des discours, des poèmes et des articles, nous les trouvons, dans le livre de M. Aurouze, arrangées en système, classées selon leur ordre d'apparition et leur valeur philosophique, littéraire et politique. C'est un tableau complet, très clair et très bien ordonné et qui a été ainsi apprécié par Mistral :

J'ai revu là, comme d'un sommet de montagne, tout le chemin parcouru depuis cinquante ans par l'idée félibréenne et j'ai été moi-même étonné de la grandeur de l'œuvre, de l'œuvre éclose et accomplie au souffle de nos enthousiasmes de jeunesse. Vous avez clairement démontré la puissance d'un rêve de poètes, quand ce rêve est produit, quand ce rêve est conduit par une foi sincère et dans les conjonctures propres à son développement... Votre ouvrage sera le mémorial du félibrige, avec ses causes, avec ses preuves, avec ses faits les plus marquants, et on pourra y suivre, étape par étape, ce très intéressant et très charmant réveil de l'âme provençale au XIXe siècle,

Lou prouvençau à l'Escolo est un essai de pédagogie régionaliste dans lequel M. Aurouze propose l'utilisation des dialectes pour faciliter l'enseignement du français. Pourquoi, demande-t-il, ne pas donner au provençal, dans l'enseignement primaire, le rôle que joue le latin dans l'enseignement secondaire? On a appelé le provençal le latin des pauvres et Anatole France l'a nommé le latin vivant. Déjà connu de l'enfant, du petit paysan qui arrive à l'école, il ne nuirait pas au français, tout au contraire, la version étant un des meilleurs moyens pour former le style. Enfin, avec lui « demeureraient au foyer les mœurs, la vie simple d'autrefois, le goût du métier paternel, l'amour de la terre et l'antique religion des aïeux ».

Ce sont là les souhaits de tout bon félibre. Malheureusement nous les croyons stériles. D'autres *idées directrices* agitent les cerveaux des gens du Midi. La conservation de leur langue et de leur religion importe fort peu à ces milliers de viticulteurs qui donnent, actuellement, pour une question économique et vitale, un si merveilleux exemple d'union. Chansons, sermons, livres et thèses, le grand vent des revendications sociales emporte tout cela. Quand la *seule* question aura été réglée, peut-être écoutera-t-on les félibres. Après l'action, viendra la *réaction*. Pour l'instant, il est trop tôt ou trop tard.

§

A signaler, dans *le Feu* du 1er juin, un remarquable article de M. Emile Ripert sur les **Destinées de la Provence**. Sans s'attarder, comme M. Aurouze, à de stériles regrets et à des espoirs plus stériles encore, M. Emile Ripert déclare nettement : « La civili-

ation française nous a saisis. Bien que de vieille race provençale, otre langue naturelle est le français. Plus tard, nous avons appris provençal, mais nous le parlons peu ou mal. Je constate avec tristesse que cette langue se meurt sur presque toutes les lèvres. J'en uis navré, mais c'est un fait. Pourquoi le nier à la fin de banquets ruyants ? Il y a longtemps que la bourgeoisie l'a rejetée. Le peuple abandonne ; maintenant dans les villes, c'est à peine si on l'entend ; ans les villages, les enfants déjà ne le parlent plus ; ce sera dans inquante ans une curiosité. Je dis cela, malgré ma vénération pour Iistral, parce que c'est une vérité à laquelle il faut, hélas ! que tous s jeunes Provençaux se résignent. » J'ai tenu à citer ces paroles, ui sont l'expression exacte des sentiments de tous les écrivains proençaux sincères et clairvoyants et qui nous présagent, sous la forme *rançaise*, qui est déjà celle des Daudet, des Paul Arène, des Rosand, des Signoret, une nouvelle et féconde littérature provençale.

§

Voici que s'ouvre la saison des **Théâtres en plein air**. Le bel ssor donné à ce genre de spectacles par les représentations d'Orange e s'arrêtera plus. Du midi la fièvre a gagné le Nord. Ricciotto Canudo a annoncé aux lecteurs du *Mercure* la constitution des *Choèges Français* qui vont rayonner sur toute la France et même à étranger. Le théâtre antique de la nature de Champigny est entré ans sa troisième année. M. Mendès lui-même veut créer à Saint-Gerain un théâtre de plein air démontable : le *Théâtre de la Forêt*.

Cependant, de Marseille, une nouvelle nous arrive qui réjouira tous eux qui s'intéressent à la rénovation dramatique : un comité vient e s'y constituer pour la *construction* d'un théâtre en plein air. L'emlacement a été choisi au cœur de la ville, sur le flanc gauche du alais Longchamp. Huit mille spectateurs s'y logeront, plus un orhestre de cent musiciens. La scène sera couverte, comme elle l'était rimitivement à Orange. En arrière de la scène se trouveront un foyer pacieux, des loges d'artistes, et, sous les gradins, les loges des spectateurs seront séparées par des colonnes ioniques. Adossé à la colne de Longchamp, le nouveau théâtre de plein air, bâti en ciment rmé, sera le premier de ce genre *construit* depuis l'antiquité et il onvenait à la grande cité phocéenne, qui reçut la première la civisation grecque, de renouer la première une tradition interrompue epuis deux mille ans.

Il faut faire honneur d'une telle initiative au tragédien Léon Segond ui, depuis plusieurs années, prépare infatigablement la réalisation e ce projet. L'an dernier, il donnait à Marseille, sur la place du alais de Justice, une représentation des *Erinnyes*. Les 15 et 17 mai vient de créer, avec Mme Lara et Henry-Perrin, au grand théâtre

de Marseille, *Hypathie*, de M. Paul Barlatier. Ce drame a été accueilli avec un grand enthousiasme mérité par l'élévation de la pensée, la clarté de la composition et le ton soutenu du style. La pièce de Leconte de Lisle avait démontré l'intérêt que les Marseillais prendraient aux spectacles de plein air. Celle de M. Paul Barlatier a vu ses bénéfices aller à la caisse du Comité du Théâtre en plein air. L'an prochain celui-ci fonctionnera.

Dès cet été un autre théâtre en plein air s'ouvrira dans une ville voisine, Aix-en-Provence. Sous les hauts ombrages séculaires du Parc Sextius, qui fut le berceau de la ville, car il abrite les sources chaudes autour desquelles une colonie romaine se groupa, une scène est dressée sur laquelle, aux premiers jours de juillet, Phyllis, reine de Thrace, viendra exhaler ses plaintes.

Quelques semaines après nous aurons Orange, sous les auspices de M. Paul Mariéton. On sait à ce propos que la Comédie-Françaís a demandé au sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts de prendre à sa charge les futures représentations du Théâtre Antique d'Orange. Ce serait couper court, assurément, à toutes les compétitions que fait naître ce théâtre et l'enlever, en particulier, au zèle trop intéressé d la Municipalité de la ville. Mais, d'autre part, avec la Comédie-Française, c'est sans doute la fin de toutes les tentatives de rénovation théâtrale auxquelles Mme Caristie-Martel et M. Paul Mariéton, dans leur intelligente indépendance, ont pu se dévouer. Les jeunes auteurs ne seront plus joués à Orange. Ce sera le triomphe des morts, l'invasion du répertoire et... Mais n'anticipons pas. Rien n'est fait encore. Avant de prendre, l'an prochain, l'organisation du théâtre d'Orange, la Comédie-Française réfléchira certainement aux frais considérables que cela entraîne et il est très probable que, comme par le passé, elle laissera un particulier se charger de ces frais et courir le risque de les voir anéantis par un nuage.

De l'autre côté du Rhône, en Gasgogne et dans les Pyrénées, des scènes de plein air se créent également. C'est Luchon qui donnera, au mois d'août, deux représentations dans un site admirable borné par des glaciers et des forêts, grâce à l'esprit d'initiative de son maire, M. Bonnemaison, et de notre confrère, M. Eugène Agémar-Miranda, ancien directeur de *l'Effort*, et secrétaire général du nouveau théâtre. C'est Cauterets, où M. Rateau organise toute une série de spectacles. Rodez, où MM. Roger Frêne et Henri Bourjade vont faire représenter *la Cathédrale*, pièce de sujet local et dont l'action se passe lors de la construction de la cathédrale de Rodez par Salvan.

La Muse tragique ne se reposera donc pas, cet été, et son chariot divin roulera par bien des routes.

§

Dans *le Provençal de Paris*, M. Emile Solari émet l'idée de faire

'Aix-en-Provence et de Nice des **Centres d'art**, la première ville entre de production, la seconde centre de vente. Il y a certainement uelque chose de pratique à tirer de cette idée, Aix, avec son passé, on calme, son atmosphère studieuse, la beauté de sa campagne, tant fort propice à l'éducation d'une âme artistique, et Nice, avec es riches étrangers, pouvant servir d'écoulement aux œuvres exécutées à Aix.

§

Une tendance nouvelle dans la jeune littérature méridionale d'expression française mérite d'être signalée, c'est l'exaltation de la Méditerranée, l'éloge de la grande mer civilisatrice, chemin des races, des arts et des religions. Nous trouvons déjà cette tendance dans es poèmes d'Emmanuel Signoret, qui resteront comme de magnifiques chants précurseurs, dans certaines proses subtiles et colorées de Charles Maurras, dans les recueils de vers de Joachim Gasquet, Emile Ripert, Pierre Camo, Albert Erlande, Emile Sicard, et quelques autres. Deux poètes viennent de se joindre à ce groupe : Lucien Rolmer, l'auteur des *Chants perdus*, et Achille Richard, l'auteur de *Résonnances*, qui chantent tous deux, avec une fougue lyrique tempérée par une forme stricte, la beauté méditerranéenne.

PAUL SOUCHON.

LETTRES ALLEMANDES

Martin Buber : *Die Geschichten des Rabbi Nachman* ; Francfort, Literarische Anstalt Rütten und Lœning, M. 3. — A. Dragon : *Méphistophélès et le problème du mal dans le drame de Faust* ; Paris, E. Sansot et Cie, fr. 1. — Emile Verhaeren : *Lichte Stunden. Stunden des Nachmittags*. Traduction Erna Rehwoldt ; Stuttgard, Axel Juncker. — W. Meyer-Fœrster : *Le Baron de Heidenstamm*. Traduction Maurice Rémon et Wilhelm Bauer ; Paris, C. Lévy, 3. 50.

Le mysticisme juif ne nous est guère connu que par l'admirable ouvrage d'Ad. Franck sur la *Kabbale*. Nous ignorons à peu près tout ce qu'il faut savoir sur le Chassidisme, dont M. S. Dubnow est l'historien et dont M. J. Berdyczewski a donné la psychologie. Le nom de Rabbi Nachman de Bratzlaw n'a probablement jamais été mis sous les yeux de nos lecteurs. Il est le dernier d'une grande lignée qui produisit des penseurs admirables et des saints qui, s'ils n'ont rien de catholique, n'en conservent pas moins beaucoup de mérite. M. Martin Buber, en même temps qu'il traduit du jargon juif en allemand quelques-unes des plus belles fables du **Rabbi Nachman**, nous donne un fort bel essai sur le mysticisme depuis la Kabbale jusqu'à Sabbatai Zewi et le Baalschem.

Le Chassidisme est né dans les steppes de l'Ukraine au milieu du XVIIIe siècle. Il est une sorte d'application des doctrines de la Kabbale à la vie pratique. Chassid veut dire « le pieux », pourtant on ne sau-

rait confondre cette doctrine mystique avec le piétisme. Elle n'enseigne pas l'ascétisme, mais la joie en Dieu. L'ascétisme dessèche l'être spirituel, la *neschama*, la joie, le fait s'épanouir et s'approcher de la perfection divine, Dieu étant l'essence de toute chose.

Ce fut un nommé Israël de Miedzyborz, qui prêcha le Chassidisme. On l'appelait le « Baalschem », c'est-à-dire le maître du merveilleux nom divin. Il n'a laissé aucun document écrit et, parmi ses disciples, aucun ne lui paraissait digne de recueillir sa doctrine. Quand l'un d'eux lui montra un discours qu'il avait mis sur le papier, il s'écria : « Il n'y a là pas un mot de ce que j'ai dit. »

Le Chassidisme était en pleine décadence quand Rabbi Nachman ben Ssimcha se mit à révolutionner les agglomérations juives de la Pologne russe. Il était l'arrière-petit-fils du Baalschem et naquit dans la même cité. M. Martin Buber nous conte sa fruste existence, passée tout entière parmi les humbles et dont le seul événement fut un voyage en Palestine. De même que son ancêtre, il cherchait le bonheur dans une sorte de mysticisme optimiste, et certains de ses préceptes ne sont pas éloignés des enseignements de Tolstoï, qui, lui aussi, prêche la rédemption par la vie simple, la non-résistance au mal et l'universelle bonté.

Ce prophète juif trouvait que ses doctrines n'avaient pas de vêtements et, pour les vêtir, il imagina de les envelopper dans des fables qu'il se divertissait à raconter au bon peuple. Aucune de ces fables — et Nachman est le seul fabuliste juif ! — ne nous a été conservée sous sa forme primitive. Pour lui, il s'agissait avant tout d'implanter une idée mystique ou une vérité éternelle dans le cœur de ses auditeurs. Les termes mêmes du récit, pourvu que le caractère symbolique en fût conservé, importait peu. Mais quelques-uns des disciples du Rabbi, et surtout son apôtre Natan de Niemirow, notèrent avec plus ou moins d'exactitude les contes qu'il leur faisait. Treize d'entre ceux-ci ont été publiés en 1815 dans l'original en jargon juif, avec une traduction en hébreu. Six de ces contes ont été repris par M. Martin Buber, qui s'est efforcé d'atténuer les maladresses des scribes et de donner au récit un caractère plus littéraire. Il est parvenu à en faire six petits chefs-d'œuvre.

Ce furent généralement des événements extérieurs qui poussaient Rabbi Nachman à raconter ses histoires symboliques. Un de ses disciples raconte que, comme on parlait des guerres de Napoléon et de la fortune extraordinaire de l'usurpateur corse, le maître lui dit : « Qui sait quelle est son âme, car il se peut qu'il l'ait échangée. Car dans la source originelle de toutes les métamorphoses, il arrive parfois que les âmes soient échangées. » Et aussitôt, ajoute le disciple, il nous raconta l'histoire du fils du roi et du fils de la servante qui furent échangés.

Une autre fois un chantre de synagogue s'approcha de lui, et son ,êtement était tout déchiré. Alors il lui dit : « N'es-tu donc pas un naître de la prière, par laquelle la bénédiction vient sur la terre? Et u te promènes en habits déchirés. » Alors il raconta l'histoire du naître de la prière.

Une autre fois encore, l'un de ses disciples avait écrit à un autre our lui dire d'être joyeux. Lorsque le maître entendit parler de la ettre, il dit : « Comment pouvez-vous savoir de quelle façon il faut e réjouir au milieu de la tristesse ? Je veux vous raconter comment n s'est réjoui jadis. » Et il commença à raconter l'histoire de sept nendiants, le dernier de ses récits, celui qui ne fut point achevé.

Rabbi Nachman, qui était né en 1772, mourut en 1810. Ce fut le ernier de la grande lignée des mystiques juifs. Cinq ans plus tard a bataille de Waterloo devait fonder la fortune des Rothschild. La estinée d'Israël allait changer. Aujourd'hui les coreligionnaires du oux prophète dominent le monde et font des pièces de théâtre. Deux ccupations fort lucratives.

§

Méphistophélès et le Problème du Mal. — M. A. Dra-on publie dans la jolie collection de Sansot une fort attachante tude sur le *Faust* de Gœthe. L'auteur, en analysant acte par acte es deux parties du drame, présente un interprétation très ingénieuse u personnage de Méphistophélès. Le grand tentateur s'était du reste éfini lui-même : « Une partie de cette force qui tantôt veut le mal t toujours produit le bien. » Et le Seigneur, son adversaire, déclare galement que « le malin est un compagnon qui, en irritant l'homme, actionne aussi ».

Cette opposition entre le bien et le mal, qui en fin du compte se omplètent pour produire de la vie, M. Dragon la retrouve en maint assage du chef-d'œuvre gœthien et il conclut que *le Mal est le éactif du Bien*. La contradiction engendre la lutte, indispensable our *réaliser*, ce qui est tout le but de l'Univers. « L'étrange chose, isait Socrate, cité par M. Dragon, que le plaisir et la douleur se iennent de si près que l'un naisse ainsi de l'autre, quoique l'un soit e contraire de l'autre. » De même la vérité et le mensonge sont indis-ensables à la progression de l'Etre. Nietzsche a écrit là-dessus des ages inoubliables. On pourrait prolonger le jeu et rappeler qu'il y une quinzaine d'années les héros de M. Bourget inventèrent *l'a-nour-haine* et le *devoir-faute*. L'Eglise a imaginé le pardon parce u'elle sait fort bien que le chemin de la perfection croise sans cesse es sentiers du Mal. Et certains mystiques allèrent jusqu'à déclarer ue « la création était le péché de Dieu ».

Emile Verhaeren a déjà été traduit maintes fois en allemand. Le

choix qu'a donné Mme Erna Rehwoldt sous le titre de **Lichte Stunden** est d'une langue solide et imite fort habilement le rythme des poèmes originaux. Le petit volume est édité fort luxueusement. Une jolie vignette en couleurs de M. Bernhardt orne la couverture.

M. Wilhelm Meyer-Foerster est célèbre en France, parce qu'il est l'auteur du *Vieil Heidelberg*, cette comédie qui obtint au théâtre Antoine un si vif succès. MM. Maurice Rémon et Wilhelm Bauer, après avoir traduit *Jeunesse de Prince*, ont fort bien fait de présenter au public français un autre roman du même auteur, **le Baron de Heidenstamm**. Nous ne saurions faire de meilleur éloge de cette traduction qu'en disant qu'elle se lit comme une œuvre originale. Ce roman de la vie des officiers allemands, avec ses épisodes passionnés, intéressera tous ceux qui sont curieux des choses d'outre-Rhin. On ne saurait trouver meilleure peinture de mœurs, écrite d'une façon plus attachante.

§

Memento. — L'éditeur S. Ficher, de Berlin, publie une édition populaire des *Œuvres complètes* d'Henrik Ibsen. Dans cinq volumes parfaitement édités, nous retrouvons, par ordre chronologique, toutes les pièces du grand dramaturge norvégien, à l'exception des drames romantiques du début. Les lettres, discours, etc. qui se trouvent dans la grande édition en dix volumes n'ont pas non plus été recueillis. De même que celle-ci, la nouvelle édition a été publiée par MM. Julius Elisas et Paul Schlenther. On sait que le travail de ces messieurs a été approuvé par Ibsen, qui a revu lui-même une partie des textes allemands de ses ouvrages. L'édition allemande peut donc être considérée comme une édition originale. Le premier des volumes populaires contient en outre une belle introduction biographique de près de cent pages. De plus, chacun des drames est précédé d'une notice historique et explicative qui contribue beaucoup à en faciliter la lecture.

Quand aurons-nous enfin une édition française des *Œuvres* d'Ibsen, accessible à tous?

L'Allemagne fêtera à la fin de ce mois-ci le centième anniversaire de la naissance d'un écrivain assez oublié aujourd'hui, mais qui eut son moment de gloire, Friedrich Theodor Vischer, né à Ludwigsburg le 30 juin 1807, mort à Gmunden le 14 septembre 1887. Vischer fut professeur de littérature à l'université de Tubingue et écrivit l'un des meilleurs romans de la période postgœthienne, *Auch Einer*, où se retrouve tout l'humour de la bonne Allemagne du Sud des temps d'autrefois. Les *Süddeutsche Monatshefte* ont eu l'excellente idée de consacrer une partie de leur fascicule de juin à la mémoire de l'éminent esthéticien, non point en réunissant un chœur d'admirateurs pour chanter ses louanges sur les modes les plus variés, mais simplement en publiant quelques fragments d'œuvres inédites. M. Robert Vischer, le fils de Friedrich Vischer, communique tout d'abord une leçon consacrée à Justinus Kerner, extraite du Cours de littérature allemande que son père professait à Tubingue. Nous y retrouvons toute la plasticité de langage qui était particulière à Vischer, ce style imagé qui ne

aint pas, de ci de là, des comparaisons un peu vulgaires, et la figure de rner, le doux poète souabe, l'auteur de *la Visionnaire de Prevorst*, prend singulier relief, quand c'est l'auteur d'*Auch Einer* qui nous en parle.

Plus loin des lettres inédites de Vischer, adressées à des amis, entre au-es David Strauss, l'auteur de *la Vie de Jésus*, complètent assez bien mage de l'écrivain. Mais les quelques extraits qui nous sont donnés du urs consacré à Shakespeare font prévoir un ouvrage qui méritera plus le cette brève notice. Aucun manuscrit n'existe de ce cours. Vischer par-it d'après une brève disposition, et se livrait au gré de son sujet à des iprovisations qui sont parfois d'un langage des plus savoureux. Son fils a compulser des cahiers de cours de ses élèves et reconstituer ainsi un semble de leçons qui ne formera pas moins de cinq volumes. Ce Shakes-are en bras de chemises, raconté par un brave Souabe, avec les images ossières de son rude dialecte, nous réserve bien des surprises.

Dans *Oesterreichische Rundschau* (15 mai), Karl von Thaler consacre un ticle ému à la mémoire du bon auteur autrichien Ferdinand von Saar, ort récemment. M. H. Kretschmayr analyse les ouvrages consacrés à apoléon durant ces dernières années (1er juin). Le professeur Minor rend mpte d'une récente représentation du *Second Faust*, qui a eu lieu au *urgtheater* de Vienne. L'auteur critique l'adaptation dans ses détails, ais rend justice à l'effort qui a été fait et espère que dorénavant le drame Goethe fera partie des pièces du répertoire.

Deutsche Rundschau (juin) publie une étude de M. Erich Schmidt sur crivain suisse Ernst Zahn.

Das literarische Echo (1er juin) analyse avec soin les plus récentes pu-ications littéraires de la librairie allemande. A signaler, parmi de nom-eux comptes-rendus, un article de M. Richard Freienfels sur Rainer Ma-a Rilke, poète très influencé par les préceptes énoncés dans l'*Art poétique* Paul Verlaine.

Nous signalons avec plaisir l'apparition du premier fascicule de *Floréal*, vue libre d'art et de littérature, qui se publie à Luxembourg, à la fois français et en allemand. La partie de langue française y tient la plus rande place, et c'est justice, car le grand-duché, par sa haute civilisation, cline plutôt vers Paris que vers Berlin. Mais en même temps que l'on se ettait sous l'égide française, il fallait reconnaître droit de cité aux écri-ins luxembourgeois d'expression germanique. M. Franz Clement est le us distingué parmi eux et nous trouvons de lui dans *Floréal* une fort elle pièce de vers *Sonnenmaer*. A citer encore Batty Weber, Nicolaus Velter, Eugène Forman. Le mérite d'avoir groupé les jeunes écrivains de *loréal* revient surtout à M. Marcel Nopeney, poète luxembourgeois d'ex-ession française dont le recueil récent *Prince Avril* vous a été révélé par ., Pierre Quillard.

HENRI ALBERT.

LETTRES PORTUGAISES

La presse portugaise. — Fialho d'Almeida chroniqueur et conteur. — Coelho etto et son école littéraire au Brésil. — Coelho Netto : *Romanceiro*; Livraria hardron, Porto. — Coelho Netto : *Treva*; Livraria H. Garnier, Rio-de-Janeiro.

— Inglès de Souza ; *Le Missionnaire*; Laemmert, Rio-de-Janeiro. — Antonio Corrêa d'Oliveira : *Tentaçoes de Sam Frei Gil*, poème ; Ferreira et Oliveira, Lisbonne. — Memento.

Le Portugal souffre dans sa pensée. Une loi nouvelle, destinée à étouffer l'effervescence que provoquent les désillusions, vient de bâillonner la **Presse**.

Inutilement protestèrent les plus hauts esprits ; l'attentat fut consommé, et nous ne nous y attarderions guère ici, l'événement étant d'ordre politique, si précisément une large part de la production littéraire, faute de revues, ne se déversait là-bas dans les journaux.

La presse lusitanienne s'honore d'attirer à elle les noms les plus éminents, et elle ne méritait guère les foudres dont on la frappe ; car sa dignité est restée parfaite, et c'est chez elle peut-être que l'on pourrait retrouver le plus sûrement les belles traditions d'esprit satirique dont le journalisme européen se déprend de plus en plus. En dehors de tout parti pris, il y a plaisir à lire les articles de Barbosa Colen aux *Novidades*, que fonda le regretté Emygdio Navarro, les chroniques lisboniennes de Severo Portela, au *Liberal*, si pleines d'émotion et d'humour. Le maître de la prose portugaise contemporaine, **Fialho d'Almeida**, dont la profonde pensée philosophique, le vigoureux amour des humbles étincellent à travers le papillotement malicieux d'un verbe incomparablement riche, n'a-t-il pas coopéré au succès des meilleurs journaux du pays ? Ses pages les plus acérées, les plus mordantes, celles où la bonhomie familière s'allie le mieux à l'impressionnisme ému, ont été ainsi écrites au jour le jour (*La Vie ironique*, *Pasquinades*, *les Chats*). Que cela lui ait fait tort, pour la production d'œuvres plus définitives ou de moins courte haleine, la chose, au point de vue français, n'est pas douteuse. Mais comme il demeure plus foncièrement autochtone, en étant ce qu'il est ! L'esprit lusitanien répugne aux récits compliqués, et nombre de romans ne sont, en effet, là-bas que de longues nouvelles.

Ces qualités de raccourci, de pittoresque, d'énergique et vive allure sont en train de faire en Portugal le succès du Brésilien **Coelho Netto**. Moins humoriste, toutefois, que lyrique abondant et passionné, il se distingue par une remarquable puissance verbale et picturale. Sa fortune littéraire, au Brésil, fut rapide et brillante, et son recueil de contes intitulé *Sertao* le plaça d'emblée au niveau du maître Machado de Assis. Peintre de mœurs et paysagiste incomparable, il garde le mérite d'avoir instauré un art vraiment national. S'écartant le premier, délibérément, du cosmopolitisme factice des villes du littoral, il voulut observer la vie grandiose et dramatique de l'intérieur, en surprendre les légendes, les superstitions, les barbaries, les fécondités exubérantes. Au reste, il ne fut pas seul de sa génération à comprendre la nécessité de voir, de sentir, d'écouter

ttre le cœur des choses. Les idées de l'Ecole de Coïmbre avaient ssé l'Océan, et le positivisme français sapait les bases de l'Empire. u naturalisme vigoureux d'Aluisio Azevedo, aux récits enflammés réalistes de Pardal Mallet, d'Adolpho Caminha, à l'implacable onie de Ney, au parnassisme ému de poètes comme Luiz Murat et lavo Bilac, les études critiques ou philosophiques des Sylvio omero, José Verissimo, Araripe Junior avaient préparé le terrain. ussi, à cette date, la floraison poétique est-elle sans exemple et ous y reviendrons quelque jour à cause du charme imaginatif et nsuel qui distingue les poèmes des Alberto de Oliveira, Ray-undo Corrêa, Theophilo Dias, trois orfèvres du verbe.

Quoique en prose, Coelho Netto n'est pas moins poète que ses con-ères, et son **Romanceiro**, que vient d'éditer à Porto la maison hardron, en est une preuve. En cela, je crois, réside même tout à fois le secret de son originalité comme de ses faiblesses. Tour à ur surabondant et simple, amphigourique et sobre, il peut varier l'infini les ressources de son style : il ne sait pas résister aux en-aînements de sa fantaisie véhémente.

Telles ballades ou ritournelles délicieuses de son *Romanceiro*, les *'assionarias* notamment, font songer tout à la fois à Saadi, à enri Heine et à Catulle Mendès. On le croirait frivole et superficiel; s sept morceaux de choix du *Noël des Tristes* nous révèlent sa itié, la touchante sensibilité de son cœur.

Ce sont là, toutefois, bluettes entachées par endroits de facilité tropi-ale. A ce **Romanceiro** séduisant et enrubanné, nous préférons s cinq nouvelles réunies sous le titre évocateur de **Treva** (*Ténè-re*), et que publiait en même temps à Rio la maison Garnier. Scènes oignantes de détresse, d'effroi ou de deuil à travers des paysages iomphaux, d'une luxuriance écrasante, superstitions de simples, uautés de demi-sauvages, figures exotiques et coloniales, on n'avait as encore évoqué de tels tableaux. Coelho Netto retrouve là toute la aîtrise un instant oubliée de *Praga*, de *l'Aveugle* et des *Vieux*.

Commes ces âmes frustes et obscures de *caboclos* s'harmonisent et ont corps avec la nature exubérante dont le mystère les enveloppe! On sent que l'écrivain lui-même s'en émeut à vif, et c'est toute l'an-oisse de l'homme primitif accouplé à la terre, toute sa bizarre in-uiétude qui nous vient étreindre, aux pages de *Bom Jesus da Matta*, *'Assombramento*, de *Fertilidade*, trois chefs-d'œuvre que le J.-H. osny de *Vamireh* pourrait signer.

Cette existence des régions profondes et sylvestres, ces mœurs de a civilisation commençante, un émule et compatriote de Netto a tenté e les traduire également. Dans son *Missionnaire*, Inglès de Souza élèbre la splendeur des contrées amazoniques.

Peut-être est-il dommage que l'écrivain n'ait pas resserré davan-

48

tage la trame de son récit ; en tout cas la sincérité de la vision, la grâce puissante et la diversité des paysages recommandent assez une œuvre que motivèrent des impressions vécues. Il n'est pas jusqu'au personnage même du *Missionnaire*, qui ne soit un produit de l'ambiance, comme chacun des types dessinés et fixés par cet autre conteur, Affonso Arinos (*Assombramento*, *Joaquim Mironga*, *Pedro Barqueiro*, etc.)

Grâce à de tels exemples, dont la tradition remonte aux premiers poètes brésiliens, le maniérisme facile des modes passagères est appelé sans doute à exercer là bas moins de ravages. Etre accueilli en Portugal est déjà, quoi qu'en aient les contempteurs outranciers de la métropole, une sorte de consécration, que le succès de Coelho Netto rendra enviable.

Le Portugal non plus n'y saurait perdre ; car il souffre d'être trop étroit, trop isolé, trop dédaigné. L'affront qu'il rumine depuis dix-sept ans lui fait désirer des sympathies moins intéressées que celles rencontrées jusqu'à présent. Qu'il s'ouvre au Brésil, et il est en droit d'espérer que le Brésil s'ouvrira à lui. Comme toute production, la littérature est soumise, en effet, aux fluctuations des lois économiques. Concurrencée sur son propre terrain par les importations françaises, la littérature portugaise, à laquelle seule peut-être l'actualité brûlante d'une révolution pourrait intéresser l'Europe indifférente, ne s'adresse, malgré sa richesse, qu'à un nombre très restreint de lecteurs. L'unique ressource d'expansion — Severo Portela le disait récemment — est offerte par le Brésil, où, d'ailleurs, les Junqueiro, Eça de Queiroz, Fialho d'Almeida écoulèrent déjà leurs plus gros tirages. C'est que, pour pénétrer là-bas et conquérir un public neuf, la traduction n'est pas nécessaire. L'analogie est frappante avec la littérature belge d'expression française, à qui notre pays a pu fournir un public digne d'elle.

Au reste, le Portugal garde la supériorité de ses quatre cents ans de haute culture ; il conserve la tradition du bon goût, les méthodes sûres de l'art et de la pensée.

Ainsi les Brésiliens pourront avec fruit méditer l'œuvre nouvelle d'Antonio Corrêa d'Oliveira : **Tentaçoes de Sam Frei Gil**, qui est belle et large comme un chant d'orgue et qui pose, une fois de plus, sur les bases de la pensée moderne, le problème de l'Homme.

Au désespoir d'Anthero de Quental, et avec la ferveur profonde qui, au sortir du catholicisme, est comme une ivresse de liberté, cet hymne d'inquiétude et d'accent religieux donne la réponse. Par delà tous les bucolismes et tous les dilettantismes, il exprime l'angoisse actuelle de l'Ame latine. *Sam Frei Gil* est le *Faust* du vingtième siècle ; il est celui qui attend la prophétie et qui interroge le mystère au sortir des prisons du dogme. C'est le *Sagramor* d'Eugenio de

astro ouvrant les yeux à la rédemption, non par le renoncement, nais par la ferme volonté de se développer en beauté, comme en onté, sur le chemin du Vrai. C'est le catholique héréditaire qui se ent redevenir païen : tout le Portugal actuel ! Antonio Corrêa d'Oliveira reprend le mystérieux personnage, dont Théophilo Braga réalisa naguère avec maîtrise le symbole historique et philosophique ans son poème de *Frei Gil de Santarem*, qui cette fois s'évade pour e bon vers la Vie.

C'est là un digne pendant à la *Tentation de saint Antoine*, de laubert, au *Bonheur*, de Sully-Prudhomme. La pensée du poète ne raint pas le vertige des espaces. Pour lui, souffrir c'est comprendre, leurer c'est grandir, et la genèse d'une pensée est pareille à celle l'une étoile. Maintenant que Dieu s'est perdu dans l'obscurité mmense, qu'il s'est fondu dans la ténèbre, *Sam Frei Gil* cherche ù s'en vont la Vie et la Mort, et « découvrant que son âme n'est qu'un imetière d'autres âmes, il s'exalte de songer que l'âme du Christ, ujourd'hui dispersée dans les âmes de paysages mélancoliques, de olombes, de prophètes et de saints, pourra un jour ressusciter dans n Christ universel ».

Mais quel immense et consolant sacrifice, en attendant, que de se onsumer l'ardeur vitale et le sang, dans le rêve de créer par un art umain un soupir de vie éternelle, un souffle d'universel Amour !

Ce poème, dont la forme rappelle celle des *quinhentistes* et dont 'édition est un bijou, est une symphonie panthéistique, où l'homme t les choses, jusqu'en leur plus lointain devenir, ont une voix. J'en dmire la quadruple structure ; j'en loue sans réserve l'intention, et 'en goûte la sobriété de forme, d'autant que peu de poètes de chez ous continuent de s'affronter à traduire poétiquement la grande rise de ce temps et tous les beaux espoirs qu'elle fait naître. Les ntégralistes y songèrent : M. Lacuzon, M. Vannoz et aussi quelques ouveaux : M. Emmanuel Thubert, M. Schneeberger ; mais, dans 'ensemble, il y a médiocre tendance à la constructivité : ce sont norceaux épars. Cette dernière qualité est saillante, au contraire, hez les Portugais de l'élite. Et comme on les a mal jugés : des rhéoriciens amateurs de phrases redondantes et sans portée, quand la obriété ferme, la nudité même sont les caractéristiques de Th. Braga et d'Anthero de Quental, comme de leurs émules et successeurs, MM. Antonio Corrêa d'Oliveira et Affonso Lopes-Vieira.

Memento. — Reçu *Supplicios d'Amor* de Barros Lobo, l'*Oriente portuuez*, l'*Instituto* et le deuxième volume du *Romanceiro general portugais* e Th. Braga, dont nous aurons à confronter certaines pièces avec des ragments recueillis par *Portugalia*.

PHILEAS LEBESGUE.

VARIÉTÉS

« L'Oiseau Bleu » de Maurice Maeterlinck au Théâtre Artistique de Moscou. — Au mois d'octobre prochain, le Théâtre artistique de Moscou, dont la gloire a dépassé les frontières de la Russie, représentera pour la première fois la nouvelle pièce de M. Maurice Maeterlinck, *l'Oiseau bleu*, conte en 5 actes et 10 tableaux, dans la traduction de J.-W. Bienstock et Z. Wenguerov. Cette pièce sera représentée simultanément en Russie, en Allemagne et en Amérique.

Voici en deux mots le sujet de *l'Oiseau bleu :* deux enfants, Til-Til et Mitil, vont à la recherche de l'Oiseau bleu. Guidés par la Lumière et fidèlement servis par le chien, ils le cherchent dans le monde des Plantes et des Animaux, dans le monde des Trépassés, dans le domaine de la Nuit, et dans celui du Temps. Ils l'aperçoivent enfin dans leur propre demeure, mais ce n'est qu'une illusion fugitive.

Au théâtre artistique de Moscou, où l'art dramatique est regardé comme une sorte de sacerdoce, il est d'usage, après la lecture de la pièce aux artistes, que le régisseur général leur expose les idées maîtresses de la pièce et leur indique le sens principal de l'interprétation.

Nous donnons ci-après le discours prononcé par le régisseur général, M. Stanislawsky, après la lecture de *l'Oiseau bleu*.

Mesdames et Messieurs,

Je suis heureux de l'accueil si enthousiaste que vous venez de faire à *l'Oiseau Bleu*.

Sous peu nous commencerons l'étude de cette œuvre, les travaux préparatoires et les répétitions de sa représentation, qui doit avoir lieu au commencement de la saison prochaine, c'est-à-dire en octobre ou novembre.

Notre cher et illustre maître, M. Maeterlinck, nous a fait un grand honneur et nous devons nous efforcer de nous montrer dignes de sa confiance.

Ce ne sera pas seulement Moscou, mais aussi l'Amérique, qui s'intéressera à notre mise en scène de cette pièce.

L'auteur lui-même veut nous faire la grande joie d'assister à la première représentation.

Peut-on imaginer un plus grand encouragement pour le travail qui nous attend ? Nous savons combien il est immense et difficile.

J'y vois trois difficultés principales qu'il nous faut surmonter.

Avant tout, il nous faut exprimer au théâtre l'inexprimable. Les pensées, les pressentiments de Maeterlinck sont si délicats, si subtils qu'ils peuvent ne pas passer la rampe.

Pour éviter ce danger, 1° il nous faut à nous tous, artistes, régisseurs, peintres, musiciens, décorateurs, mécaniciens, etc., nous initier le plus profondément possible au mysticisme de l'auteur et créer au

ıéâtre une atmosphère adéquate qui le rendra sensible au public. C'est évidemment le point essentiel.

2° Il nous faut captiver le public dans son ensemble si varié. Malheureusement le public est peu disposé à concevoir les sentiıents et les pensées abstraites, et il faut en tenir compte.

3° Il nous faut représenter sur la scène des songes, des rêves, des ressentiments.

Tout cela est délicat comme une dentelle ; et les moyens scéniques ont dispose la technique théâtrale d'aujourd'hui sont grossiers et ɔurds.

Il en surgit une grande difficulté matérielle.

Tentons de faire les premiers pas sur la route de nos recherches. Ils seront chancelants et vraisemblablement erronés, car je n'ai ı la pièce que deux fois et n'ai pu saisir toutes les subtilités de œuvre du génial poète, fine comme une toile d'araignée.

Me basant sur ces premières impressions, je m'occuperai de difféentes questions : ce que veut l'auteur lui-même ; quelles impressions e public emportera-t-il de la pièce ; comment obtenir ces impressions, tc.

D'abord au principal, c'est-à-dire à l'auteur :

Le mystère, le terrible, le beau, l'incompréhensible dominent la ie humaine. Ce mystère envahit les êtres pleins de jeunesse et de ɔrce, couvre de neige les aveugles vieillards ou nous étonne et nous blouit de ses beautés.

Nous aspirons à ce mystère. Nous le pressentons sans le comprenre. Quand parfois nos sens deviennent plus impressionnables, alors os yeux se dessillent pour un moment, mais aussitôt la fumée de la éalité efface de nouveau ces contours mystérieux.

Par sa nature l'homme est un être grossier, cruel et présomptueux. l massacre ses frères, dévore les animaux, anéantit la nature, et il st persuadé que tout ce qui l'entoure n'est créé que pour sa jouisance.

L'homme gouverne le monde et pense qu'il a compris les mystères e l'Univers. Mais, en réalité, il reste étranger à l'essentiel.

Cependant tous, s'éloignant de plus en plus de la vie spirituelle et ontemplative, ne s'adonnent pas uniquement aux choses matérielles. l y a un très petit nombre d'élus qui atteignent à ce bonheur spiri uel. Attentivement ils suivent le frémissement d'un brin d'herbe qui ousse, les contours vagues des mondes invisibles. Et ils annoncent es mystères de l'univers à la foule qui regarde les génies avec des eux ébahis et des sourires incrédules. Ainsi passent les siècles, et le rondement des villes et des bourgs étouffe le frémissement du brin 'herbe qui croît.

La fumée des usines nous voile la beauté de l'univers, le luxe in-

dustriel nous aveugle et les plafonds dorés nous séparent du ciel et des étoiles.

Nous étouffons dans la fange et la poussière de la vie créée par nous-mêmes, et, vainement, nous y cherchons le bonheur.

Parfois nous l'atteignons, là-bas, dans les champs ouverts, sous les rayons du soleil, mais, comme l'Oiseau bleu, ce bonheur, le seul véritable, noircit aussitôt que nous rentrons dans la ville fétide...

Les enfants sont plus près de la nature. Ils aiment à contempler les choses. Ils sont capables d'aimer les poupées, les jouets, et ils pleurent en les abandonnant. Les enfants comprennent la vie d'une fourmi, d'une plante, d'un petit chien ou d'un chat. Aux enfants sont familières toutes les joies et les rêveries pures.

Voilà pourquoi, dans l'Oiseau bleu, Mæterlinck s'est entouré d'enfants et les a guidés à travers des mondes mystérieux.

Le domaine des fantaisies et des rêves enfantins est représenté à merveille par Maeterlinck.

Nous aussi nous voulons rajeunir et retourner à notre adolescence.

La mise en scène de *l'Oiseau bleu* doit être composée avec la fantaisie pure d'un enfant de dix ans.

Elle doit être naïve, simple, légère, joyeuse et illusoire comme un songe enfantin, belle comme un rêve et en même temps grandiose comme la vision d'un poète et d'un penseur génial.

Que *l'Oiseau bleu*, dans notre théâtre, ravisse les petits et éveille des pensées sérieuses et des sentiments profonds dans les âmes des aînés !

Que les petits-fils, en rentrant chez eux, frémissent de la joie de vivre qui pénètre Til-Til et Mitil, dans le dernier acte de la pièce !

Qu'en même temps leurs grand'mères et leurs grands-pères s'enflamment, à la veille de la mort, du désir humain d'admirer la nature et de se réjouir de sa beauté.

Que les vieillards se délivrent de la fange de leur âme, qu'ils regardent avec attention, peut-être pour la première fois de leur vie, les yeux d'un chien, qu'ils le caressent tendrement pour sa fidélité envers l'homme. Et dans le silence de la ville endormie, leurs âmes percevront peut-être ce pays lointain des réminiscences où ils songeront bientôt dans l'attente des hôtes de la terre !

Oh ! si l'homme pouvait toujours aimer et comprendre la nature, s'en enivrer ! S'il voulait contempler et pénétrer les mystères de l'univers et penser plus souvent à l'éternité ! Alors *l'Oiseau bleu* serait depuis longtemps parmi nous...

Si nous réussissons à suggérer au public même une minime partie de cette impression, je ne doute pas que notre cher maître, l'auteur de *l'Oiseau bleu*, nous accorde ses éloges.

Mais... comment atteindre un tel résultat quand il s'agit d'une ›ule ?...

Le public moscovite arrive habituellement quand le spectale est ›mmencé ; il entre bruyamment dans la salle et cherche longue- ›ent sa place ; on tousse, on se mouche, et de tous côtés on entend › froufrou des jupes de soie et le froissement des programmes.

Une pareille foule effrayera les visions de Maeterlinck, étouffera le ›émissement du mystérieux et troublera la beauté du rêve enfantin. ›a foule ne sera pas entraînée tout de suite. Avant tout elle doit se ›élivrer de ses fatigues quotidiennes qu'elle apporte au théâtre dans ›s têtes et les nerfs délabrés.

Ainsi passera l'acte premier.

Cependant pas un seul mot de la pièce de Maeterlinck ne doit ›chapper au public! Son attention doit être captivée avant que la ›ièce se développe. Il faut détourner la foule de ses préoccupations ›t la calmer après les fatigues du jour.

Autrefois, du temps de nos grands-pères, il y avait, pour atteindre ›e but, des moyens simples. On ne calmait pas le public, mais on l'a- ›imait artificiellement par un orchestre qui jouait des marches étour- ›issantes ou des polkas à castagnettes.

Alors les pièces et les acteurs étaient d'autre sorte ; les décors et les ›ostumes étaient éclatants et criards. Tout cela frappait les yeux, les ›reilles et le goût primitif des spectateurs...

Aujourd'hui, pour captiver le spectateur, il faut autre chose. Les ›nciens moyens ne valent plus rien ; ils sont par trop théâtraux.

Le théâtre ne veut plus divertir. Sous le masque du divertissement, › marche à un but plus sérieux.

L'auteur se sert du théâtre pour suggérer à la foule des pensées et ›es images élevées.

Aujourd'hui, dans nos théâtres, on célèbre la liturgie du poète ›Maeterlinck, on prêche la liberté de l'esprit humain du penseur ›bsen.

L'abstrait est peu familier à la foule bourgeoise ; donc notre tâche ›st plus compliquée.

Heureusement nous prendrons des moyens nouveaux, différents ›e ceux de jadis.

La force du théâtre d'aujourd'hui est basée sur la collaboration des ›eprésentants de tous les arts, de tous les travailleurs de la scène. ›ne création ainsi obtenue doit être triomphante. Nous rejetons les ›écors et les costumes criards et les remplaçons par une peinture ›imple et des étoffes aux teintes douces.

Les anciens comédiens, rudes, aux voix tonitruantes, ont fait place › des artistes plus modestes, mais plus fins, qui préfèrent les demi- ›ons et évitent les accents par trop précis.

Les régisseurs ont appris à unir tous les éléments créateurs du spectacle en un tout harmonieux. Le théâtre d'aujourd'hui c'est l'harmonie !

Le théâtral, voilà le grand ennemi du théâtre; et je vous invite à le combattre par les moyens les plus radicaux.

Par sa banalité, le théâtral détruit l'harmonie.

Le théâtral a cessé d'agir sur le public.

A bas le théâtral ! Vive l'harmonie !

Le théâtre nouveau y puisera sa force. C'est elle qui nous aidera à captiver le public dès le lever du rideau.

L'accord fondamental de cette harmonie dépend de vous, Mesdames et Messieurs.

Pour forcer la foule à saisir toutes les nuances de votre interprétation, vos sentiments doivent être profondément sincères. Il est plus facile de percevoir les sentiments précis que les vibrations insaisissables d'une âme poétique. Pour y réussir, il est indispensable de fouiller jusqu'au fond la matière qui est entre vos mains.

Notre étude de la pièce sera faite avec beaucoup d'efforts, d'attention et d'amour. Mais cela ne suffit pas. En dehors de ce travail commun, il est nécessaire que chacun y prédispose soi-même. J'entends vos observations personnelles de la vie, qui élargiront votre fantaisie et aiguiseront votre sensibilité. Liez-vous d'amitié avec des enfants, approfondissez leur monde, contemplez avec toute votre attention la nature et les choses, devenez amis d'un chien, d'un chat, et, le plus souvent possible, regardez, à travers leurs yeux, dans leur âme.

Vous ferez ainsi la même chose qu'a faite Maeterlinck avant d'écrire la pièce. De cette manière vous vous rapprocherez de l'auteur.

En ce moment, je ne puis me consacrer à la partie fondamentale de la tâche, c'est-à-dire au travail avec les artistes. A cette étude nous consacrerons plusieurs séances et plusieurs répétitions.

J'ai hâte d'attirer votre attention sur la partie la plus urgente de la mise en scène, j'entends les recherches décoratives, musicales, costumières, électrotechniques et autres travaux, qui sont attendus par tout le personnel du théâtre.

C'est de ces épreuves imminentes que je vais parler en détails.

Dans la mise en scène matérielle de *l'Oiseau bleu*, ainsi que dans sa transmission spirituelle, le principal écueil à craindre c'est le théâtral. Ceci, en effet, risque de changer le songe, le rêve du poète, en une féerie ordinaire. A cet égard, la pièce oscille sans cesse sur le tranchant d'un couteau.

Le texte pousse la pièce d'un côté; les remarques de l'auteur de l'autre.

Ces remarques, il les faut étudier avec une attention toute particulière pour y trouver la pensée secrète et les intentions de l'auteur.

Une exécution banale de ces remarques ferait inévitablement apparaître le théâtral et changerait la pièce en une vulgaire féerie.

En effet, dans chaque féerie, les murs prennent des contours fantastiques, mais le public sait parfaitement que c'est obtenu par des transparents et des tulles. Dans chaque ballet, les danseuses sortent des fissures des décors; leurs costumes de page se ressemblent comme les uniformes de soldats. Nous avons eu sur la scène des « fantaisies lumineuses » telles que le vaisseau de notre théâtre n'est pas en mesure de donner.

Cent fois nous avons eu la métamorphose de Faust et nous savons qu'on tire son costume par une ouverture du plancher.

Nous en avons assez de ces salles fantastiques où courent des enfants.

Qu'y a-t-il de plus affreux qu'un comparse représenté par un enfant?

Tous ces effets, rendus strictement selon les remarques de l'auteur, détruiraient le sérieux et la solennité mystique de l'œuvre du poète et du penseur.

Toutes ces remarques sont très importantes pour l'étude du texte, et doivent être réalisées, mais elles doivent l'être non d'après les moyens anciens du théâtre, mais d'après les nouveaux, les meilleurs qu'ait trouvés la dernière technique de la scène ; je dirai la même chose en ce qui concerne les costumes.

Cette question me rend perplexe. Sans doute je comprends les desseins du poète. — Ici, il cherche également le primitif de la fantaisie enfantine. Mais je crois qu'il se trompe.

Sur la scène, devant la rampe éclairée, les costumes de pacha, d'eunuque, etc., deviendront vulgaires et choquants.

A la place d'âmes errantes nous aurons des personnages de mascarade et, de nouveau, le sérieux et le gracieux se changeront en féerie.

Ne serait-ce pas mieux, si, au premier acte, sur la scène, volaient, comme des constellations, des âmes, entourant les enfants qui sont à la recherche de l'Oiseau bleu ? Cet effet peut être aisément obtenu et de façon à ce que l'illusion soit complète.

En même temps, la figure humaine peut prendre les plus ingénieuses formes. L'acteur marchera éclairé par la pleine lumière, mais ses jambes et son corps jusqu'à la poitrine seront invisibles au public. Ce seront des âmes qui auront l'aspect de têtes et de bras volants.

Tout inattendu, sur la scène, exécuté en temps et lieu, donne une illusion complète au public.

Pour éviter le théâtral, il faut l'inattendu dans les décors et tous les trucs scéniques.

Ce qu'on appelle une mise en scène luxueuse n'est le plus souvent que du bariolage compliqué. Cherchons quelque chose de moins

bizarre et de plus simple, mais intéressant par la fantaisie artistique.

Par exemple, un de nos peintres s'intéresse aux créations enfantines en dessin. Il a réuni toute une collection de ces compositions. Comme les enfants représentent simplement et ingénieusement les nuages, la nature, les bâtiments et tous les objets qui les entourent!

Servons-nous de ces derniers comme matériaux pour les esquisses de nos décors.

Je pense que ces fantaisies enfantines rajeuniront notre fantaisie.

Les décors doivent être naïfs, simples, légers, et inattendus, comme la fantaisie enfantine.

Le moins qui convienne à cette fantaisie, c'est le théâtral.

Il est impossible de se passer de musique pour la pièce de Maeterlinck.

Mais cette musique doit avoir un caractère particulier, sans quoi l'ensemble manquera d'harmonie.

L'expérience de l'introduction de la musique dans le drame a été faite plusieurs fois à notre théâtre.

La partie musicale au théâtre a également sa routine et ses défauts; nous les connaissons par expérience.

La musique symphonique exécutée par un très bon orchestre affaiblit l'illusion dans le drame, plutôt qu'elle l'augmente; elle rapproche le drame de l'opéra ou plutôt de la mélodéclamation.

Notre musicien et compositeur a trouvé de nouvelles combinaisons de sons, jolies et inattendues.

Pour *l'Oiseau bleu* le champ de sa fantaisie est illimité.

Il est regrettable que nous ne puissions indiquer immédiatement les passages de la pièce qui exigent l'accompagnement de la musique.

L'idée de la pièce nous guidera. Etudions-la donc et mettons-nous au travail!

K. STANISLAWSKY.

LA CURIOSITÉ

Deuxième vente Sedelmeyer : tableaux de l'Ecole hollandaise. — Troisième vente Sedelmeyer : tableaux des Écoles flamande, italienne, espagnole et des Maîtres primitifs. — Troisième vente Chappey : porcelaines de Sèvres, bronzes, pendules et meubles du XVIIIe siècle.

La première vente Sedelmeyer, où furent dispersées les œuvres de l'Ecole anglaise et de l'Ecole française du XVIIIe, produisit un total de 2.833.810 fr. Ce fut évidemment la vente sensationnelle.

La deuxième vente Sedelmeyer, consacrée aux peintures de l'Ecole hollandaise, ne donna guère qu'un million (1.009.610 fr.). L'exposition, sans être impressionnante, offrit cependant un vif intérêt. On y pouvait admirer un bel ensemble de peintures dues aux trois Ruisdaël, une collection importante de paysages par Aert Van

r Neer, quelques Adrien Van Ostade bien choisis, des Wouverman sez nombreux, dont un particulièrement notable, et, enfin, deux écieux Rembrandt : un portrait de l'artiste par lui-même et un rtrait de sa mère.

Rembrandt s'est représenté quand il pouvait avoir environ vingt-ıq ans : il porte des cheveux abondants, à moitié longs, qui débornt en touffes épaisses d'une petite toque à plume ; une fine mousche orne à peine ses lèvres ; une barbe courte, qui n'est encore que duvet, garnit les joues et le menton ; les yeux sont singulièrement pressifs ; ils traduisent une pensée grave, presque mélancolique. tte œuvre, qui est en même temps un rare document, fut adjugée M. Heugel pour 126.000 fr.

Le Portrait de la mère de Rembrandt, de petite dimension, attiit également par la force de son expression, par un art amoureuseent fouillé. M. Ducrey le paya 24.000 fr.

Le Chemin descendant de la colline, par Jacob Ruisdaël, atteignit .000 fr. et revint à M. Neumans. C'était, de tous les Ruisdaël qu'on us présentait, le mieux composé, le plus riche en nuances.

La Passerelle sur la rivière, d'une harmonie si parfaitement ractéristique du talent de Jacob, monta à 18.800 fr. et échut à . Louis Ricard. Les autres Ruisdaël firent entre 5 et 11.000 fr.

Me Paul Chevallier adjugea à 10.000 fr. *Effet de lune*, par Aert n der Neer, à 7.100 fr. *les Pêcheurs à la ligne*, à 3.750 fr. *Hiver sur la rivière*. Les paysages de cet artiste sont d'un sentient délicat, d'une facture fort habile. Les amateurs ne leur font s, semble-t-il, tout le succès qu'ils méritent.

L'expert, M. Féral, céda à 8.000 fr. *les Harangueurs*, d'Adrien n Ostade, à 6.100 fr. *l'Intérieur de paysans*.

M. Heugel offrit 33.000 fr. du *Départ pour la chasse*, de Wouveran. Les autres œuvres de ce peintre allèrent de 3 à 6.000 fr.

M. Mersch poussa jusqu'à 25.000 fr. les enchères mises sur une le d'Albert Cuyp, *Vaches dans un paysage montagneux*. M. S. ppenheimer donna le même prix du *Magister*, par Jean Steen.

La collection Sedelmeyer comportait plusieurs toiles dues soit à lrien, soit à Jean, soit à Willem Van de Velde. Les préférences èrent aux marines de Willem qui, à la vérité, se distinguent par admirable équilibre dans la composition. M. Heugel acquit pour .500 fr. *la Flotte à l'ancre*. On remarquait encore de nombreux rtraits par Cornelis Janssens, et, notamment, un *Portrait du docur William Harvey*, qui fit 13.200 fr. Enfin, le si joli *Portrait Gerard Dou*, par lui-même, revint à M. Montaignac pour 500 fr.

C'est toujours Me Paul Chevallier qui dirigea la troisième

vente Sedelmeyer et c'est toujours à M. Féral que fut confiée l'expertise.

L'exposition eut un succès égal à celui des expositions précédentes. Il s'agissait, cette fois, des tableaux des Ecoles flamande, italienne, espagnole et des Maîtres primitifs, soit un ensemble de 251 tableaux. Comment, en si peu de temps, s'arrêter devant chacun, l'examiner, en retenir les mérites ou les défauts? Vendeurs, commissaires-priseurs, experts ont juré de provoquer une épidémie de méningite! Combien on souhaiterait des ventes moins copieuses, mais plus nombreuses et réparties sur un espace de deux ou trois mois! Depuis longtemps le vœu est unanime et personne n'en tient compte! Et il est encore des gens qui croient que l'Humanité est susceptible d'amélioration!

Marchons donc à la vapeur, — faisons même du « deux cents » à l'heure, bien qu'à regret!

Parmi les flamands de la collection Sedelmeyer, ce sont Van Dyck et Teniers qui attirèrent le plus l'attention. *Le Portrait d'un gentilhomme de la famille de Spinola*, par Van Dyck, monta à 125.000 fr. MM. Chevallier et Féral poussèrent vivement les enchères et l'acquéreur voulut demeurer inconnu. M. Féral, demandait 40.000 fr. du *Portrait de la comtesse de Devon*. M. Ducrey en donna 30.000 fr. L'expert demandait 40.000 fr. du *Portrait de Guillaume II d'Orange*, encore enfant. M. Pall l'obtint pour 26.000 fr. *La Vierge et l'Enfant* fit 33.500 fr., *le Portrait d'un abbé*, 12.500 fr.

Quatorze toiles représentaient Rubens. *Vénus et l'Amour*, œuvre pas très séduisante, ne dépassa pas 17.000 fr. sur une demande de 25.000 fr. Un *Enfant Jésus*, solidement peint, fut acquis pour 26.000 fr. par M. Boehler.

M. Sedelmeyer avait réuni dans sa collection 28 Téniers, tous d'une belle qualité. Un *Intérieur de boucherie* se vendit 12.200 fr., *la Tentation de Saint Antoine* 10.000 fr., *les Chemineaux* 7.800 fr.; *le Marchand de cochons* 5.700 fr., un *Coin d'étable* 6.600 fr., *le Joueur de cornemuse* 4.800 fr.

Les amateurs recherchèrent volontiers les natures mortes de Jean Fyt. *La Chasse* alla à 6.500 fr. Le musée de Gand paya 10.000 fr. *le Grand-Duc*.

Les noms les plus divers parmi ceux des maîtres italiens figuraient dans la collection Sedelmeyer. C'est même une chose à noter que cette quantité et cette qualité des œuvres italiennes.

Les enchères les plus fortes furent réservées à deux peintures du Titien : *le Portrait d'un seigneur vénitien* monta à 119.00 fr., *le Denier de César* à 104.000 fr. Un amateur donna ensuite 46.000 fr. d'une toile vigoureuse, peinte avec un art minutieux par Bartolomeo Veneto. Une autre enchère importante, 21.500 fr., alla

n *Portrait de jeune fille*, par Bernardino Luini, d'un sentiment
[uis.

La Vierge du duc de Lorraine, attribuée à Raphaël, ne dépassa
10.000 fr.; *la Vierge et l'enfant Jésus*, de Botticelli, ne fut pous-
qu'à 5.000 fr.; *la Vierge en prière*, du Pérugin, fit 15.100 fr.;
Christ et saint François d'Assise, de Gérard David, 12.000 fr.;
sus devant Pilate, d'Albert Dürer, 18.500 fr.; *Mars et Vénus*,
Mabuse, 20.000 fr.; *Coquetterie*, attribuée à Van Orley, 12.500 fr.;
Repos pendant la fuite en Egypte, par le Maître des demi-
ures de femmes, 19.100 fr.; *la Vierge et l'enfant Jésus*, de
cole de Memling, 5.600 fr.; *l'Annonciation*, diptyque de l'école
Rogier Van der Weyden, 5.500 fr.

Tout le reste fut dispersé à des prix honorables. Et ainsi le pro-
it de la troisième vente Sedelmeyer s'éleva 1.395.270 fr., ce qui
rta à 5.238.690 fr. le total des trois premières ventes.

La troisième vente Chappey, conduite par Mes Chevallier
Lair-Dubreuil, que secondaient comme experts MM. Mannheim et
ro, donnait, de son côté, le respectable chiffre de 2.338.713 fr.,
qui, avec le produit des deux premières ventes, forme un total de
391.866 fr. On voit qu'il y a encore de l'argent pour acheter des
jets d'art!

Cette troisième vente Chappey était évidemment le « clou » des
atre. Elle se distinguait par un bel ensemble de porcelaines de
vres et, surtout, par une collection de précieux meubles.

Il est impossible de s'arrêter à chacun de ces objets. Il aurait fallu
s heures pour en apprécier les détails, dont le moindre certifiait le
ût parfait, sinon le génie, de nos artistes du xviiie. Je note seule-
ent que, sur une demande de 18.000 fr., Mme Doucet poussa à
.100 fr. un secrétaire droit Louis XVI portant la signature de Rie-
ner. Ce meuble, en bois de placage et marqueterie, garni de bronzes
ait d'ailleurs été restauré!

L'animation fut plus grande encore quand il s'agit de mettre aux
chères un meuble de salon composé d'un canapé et de 10 fauteuils
bois sculpté et doré, œuvre de J.-B. Séné. Ce meuble est couvert
tapisserie de Beauvais, époque Louis XV, représentant des ber-
rs et des bergères jouant avec des animaux. M. Mannheim en
manda 500.000 fr., — rien que cela! Les enchères bondirent et
bondirent, lancées par MM. Paul Roux, Stettiner, Seligmann.
n fin de compte, elles s'arrêtèrent à 450.000 fr. et le meuble fut
jugé à Me Chevallier, pour un amateur ou un marchand qui dési-
it que son nom ne fût pas connu. C'est bien dommage pour nous,
uvres curieux!

JACQUES DAURELLE.

ÉCHOS

La « Chronique stendhalienne » : une lettre de M. Remy de Gourmont. — Une lettre de M. Louis Laloy. — Le Médaillon de Pierre de Querlon. — Les Mémoires de Casanova. — Le Théâtre de plein air en Angleterre. — La *Rassegna Latina.* — Théâtre antique de Carthage. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

La « Chronique Stendhalienne ».

Paris, 3 juin 1907.

Mon cher Vallette,

Je lis, dans *le Censeur* du 1er juin, sous la signature Adolphe Paupe :

Sur la prière de M. Remy de Gourmont, nous déclarons bien volontiers qu'il n'est pour rien dans la nouvelle CHRONIQUE STENDHALIENNE que nous avons inaugurée au *Censeur*.

Je n'ai chargé M. Paupe d'aucune commission. J'ai, ce qui est fort différent, écrit à M. Ernest-Charles, directeur du *Censeur*, la lettre suivante :

Paris, 14 mai 1907.

Monsieur et cher Confrère,

Au cours de l'année 1906, j'ai publié dans *l'Ermitage*, avec le concours de plusieurs collaborateurs, dont M. Paupe, une *Chronique stendhalienne; l'Ermitage* ayant suspendu sa publication, cette *chronique* a suivi la même fortune, mais je n'ai dit à personne que mon intention fût de l'abandonner définitivement. Je ne voudrais donc pas que mes collaborateurs pussent croire que je l'ai reprise dans *le Censeur* sans leur concours. Ils en seraient justement froissés. Qu'ils soient donc avertis par vos soins que je ne suis pour rien dans cette nouvelle *Chronique stendhalienne.*

Je n'ajouterai pas que ce titre m'appartient : je ne suis pas fanatique de la propriété littéraire, mais, tout de même, je me permets de faire quelques réserves.

Veuillez agréer, monsieur et cher Confrère, l'expression de mes sentiments distingués.

Signé : REMY DE GOURMONT.

P.-S. — La première série de la *Chronique Stendhalienne* vient d'être tirée à part à quelques exemplaires, par les soins de *l'Ermitage* et les miens, preuve qu'il y a là une petite idée littéraire que je n'abandonne pas. — R. G.

J'ai été d'autant plus surpris de n'en trouver dans *le Censeur* qu'un extrait inexact, qu'une copie, même brève, me semblait assez rentrer dans le genre de talent de M. Paupe.

A vous, cher ami, bien affectueusement.

REMY DE GOURMONT.

§

Une lettre de M. Louis Laloy :

Paris, le 5-VI-1907.

Mon cher Confrère,

M. Henry Gauthier-Villars, Franc-Comtois de valeur, se montre aussi bon prophète en signalant dès le 1er juin une lettre de M. Vuillermoz que *le Mercure musical* va publier le 15.

Quant au fond de la question, rien de plus simple. Comme mon excellent ami Jean Marnold, j'ai essayé de montrer que les musiciens d'une même époque, nécessairement, parlent le même langage et qu'il n'y a donc pas lieu de tirer vanité d'une succession d'accords ou d'un procédé d'instrumentation. Il paraît aujourd'hui que M. Vuillermoz abondait dans notre

ıs, tout en semblant dire le contraire. A merveille. Mais pour qui donc « point d'ironie » a-t-il été inventé ? — Pour le lecteur stupide ou pour crivain maladroit ?

Je laisse à d'autres le soin de répondre, et vous prie, mon cher Confrère, vouloir bien croire à mes plus distingués et dévoués sentiments.

LALOY.

§

Le Médaillon de Pierre de Querlon. — Le 14 juin a été posé sur tombe Pierre de Querlon, au cimetière Saint-Gilles d'Etampes, le mé-illon que le sculpteur François Sicard, l'auteur de la George Sand du rdin du Luxembourg, a fait de notre jeune et regretté collaborateur.

§

Les Mémoires de Casanova. — La maison Brockhaus, de Leipzig, est enfin décidée à publier intégralement le texte original des *Mémoires* de sanova. Cette édition littérale sera en même temps une édition critique mportant des notes et des éclaircissements. On parle pour ce travail d'un une écrivain qui s'est fait connaître par de savantes et originales études r la Renaissance et sur le XVIIIe siècle en Italie. M. Octave Uzanne, qui tient des papiers inédits de Casanova, semble avoir joué un rôle important ns cette affaire, dont la réalisation intéresse si vivement les lettres, l'his-ire et la psychologie.

§

Le théâtre de plein air en Angleterre. — Les Anglais connais-nt aussi, et connaissaient, je crois, bien avant nous, les théâtres de plein r. Mais, respectueux jusqu'au bout de la tradition antique qu'ils veulent staurer, ils y jouent la tragédie grecque dans son texte original. C'est e pieuse restitution et non un spectale de badauderie. Voici un aperçu du ogramme des représentations qui se donnent en ce moment (8-17 juin), à erks, près de Reading, lequel est à une heure de la gare de Readington.

« Collège de Bradfield, à Berks. Théâtre grec, 1907. Les régents du col-ge de Bradfield vous prient de leur faire l'honneur d'assister le... ou le..., théâtre grec de plein air, à la représentation de l'*Antigone* de Sophocle, ns le texte grec original. »

Vient ensuite cette note curieuse : « On fait observer que les conditions du u en pleine lumière, quand les acteurs peuvent voir chaque mouvement ns l'auditoire aussi clairement que l'auditoire voit les siens, sont beau-up plus fatigantes que dans les représentations modernes où la rampe nd l'auditoire pratiquement invisible aux acteurs. » D'où la recomman-tion particulière faite aux auditeurs de rester bien tranquilles et surtout ne point quitter leur place avant « la fin du dernier chœur ». On réclame ssi l'abstention des photographes, des ombrelles et des hauts chapeaux. s éventails tanagréens sont seuls permis (*alm fans*). Tout étant bien mpris, « un héraut avec une trompette annonce le commencement de la présentation ».

La scène est couverte. Que l'on se figure la Madeleine sans mur ni porte r le devant avec une profondeur beaucoup moindre que la largeur. Un micycle à gradins bas reçoit les auditeurs. Tout autour des arbres. Les

représentations ont lieu, quel que soit le temps. Le cas est prévu où, par une belle journée, une soudaine et violente averse se mettrait de la partie. Le jeu peut être interrompu : la trompette en donne le signal.

Nous sommes loin, avec cette réglementation minutieuse, dont nous ne donnons qu'un aperçu, de nos hâtives improvisations dans les premières ruines romaines qui nous tombent sous la main.

§

La Rassegna Latina vient de paraître à Gênes. C'est une revue bimensuelle de 90 pages in-4°, dirigée par M. Mario-Maria Martini. Elle publiera dans chacun de ses numéros une lettre de Paris de Gustave Kahn, en français.

§

Théâtre Antique de Carthage. — Une seconde représentation a été donnée, à Carthage, par Silvain et les artistes qui l'accompagnent dans sa tournée. La pièce choisie était *Electre*, de Sophocle, adaptation d'Alfred Poizat.

§

Publications du « Mercure de France » :

CONFESSION DE MA VIE, par Wanda de Sacher-Masoch, avec deux portraits. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

Le viol ne saurait dénoter une tendance vers quelque chose d'élevé ; c'est le contraire qui est vrai. — *Journal des Economistes*, 15 mai, p. 244.

Hélas ! les grains de plomb dont Mme Duriez constatait le poids avec tant de satisfaction étaient des fusées d'artifice, qui partirent en pétillant à la première étincelle. — *Libre Parole*, 31 mai.

Yann Nibor, le vigoureux barde breton dans la peau duquel Th. Botrel devait s'efforcer de s'introduire plus tard, en la dévirilisant. — *Journal de Caen*, 5 juin.

Baptistine... respira, sourit ; son appréhension se dissolva. — NONCE CASANOVA : *La Vache*, p. 126.

Dans ma famille, quand on me voit quelque peu préoccupé en fumant, la consigne est donnée. On m'arrête en me disant : « Tu penses ! » — *Journal d'Hygiène*, 25 mai.

Le cabinet autrichien n'échappera pas à un replâtrage si même il peut se maintenir à la barre ; on le dit déjà déraciné. — *Courrier Européen*, 24 mai.

Le criminel ne compte que sur l'immense satisfaction que pourraient peut-être lui procurer quelques bons coups ; on a fait maintes fois des réflexions analogues pour les jeunes filles égarées. — G. SOREL, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1907, p. 102.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

Librairie Léon VANIER, Editeur, 19, Quai Saint-Michel, PARIS
A. MESSEIN, Successeur

Vient de Paraître :

ADOLPHE RETTÉ

Du Diable à Dieu

PRÉFACE DE

FRANÇOIS COPPÉE

Douzième édition

me in-12 broché.. 3.50

Il a été tiré 15 exemplaires sur Hollande à 15 francs

DU DIABLE A DIEU " — Sous ce titre, on trouvera une vigoureuse apolo-
u catholicisme et le récit d'un drame de conscience dont François Coppée
dire avec raison, dans la préface admirable qu'il mit en tête du livre : « Li-
e livre, suivez, avec Adolphe Retté, le douloureux itinéraire qui l'a con-
lu faux au vrai, du péché à l'état de grâce, et — comme il le dit si fortement
ı Diable à Dieu.... Quant à moi, il me laisse la plus douce des certitudes,
qu'une âme est sauvée et la bonne joie de savoir que la religion persécutée
te désormais un défenseur de plus. »

y lira aussi de curieuses révélations sur les milieux socialistes et radicaux,
ortraits cinglants des hommes politiques et de belles descriptions de nature.

PAUL VERLAINE

POÉSIES RELIGIEUSES

Préface de J.-K. HUYSMANS

Troisième édition

me in-12 broché.. 3.50

J.-K. HUYSMANS

TROIS PRIMITIFS

Troisième édition

Grünewald du Musée de Colmar. La Vierge de Flemalle et la Florentine
ısée de Francfort-sur-le-Mein.

me in-8° avec gravures, broché.. 5 »

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues
Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

9.400 PEUPLIERS, 803 ORMES SUR PIED, sit. **Domaine de Ferreux**, com. de Champ-Cennest (S.-et-M.) Adj. au rabais en *23 lots*, étude de Me Vallée, n. à Paris, 204, b. Voltaire, le *3 juil. 1907, à 2 h.* S'ad. Mes HOCQUET ET VALLÉE, not. à Paris.

CHEMIN DE FER DU NORD

SAISON BALNÉAIRE ET THERMALE
(De la veille des Rameaux au 31 Octobre)

BILLETS D'ALLER ET RETOUR A PRIX RÉDUITS

PRIX au départ de Paris (non compris le timbre de quittance).

DE PARIS aux STATIONS CI-DESSOUS	BILLETS hebdomadaires PRIX (1) par personne 1re cl.		2e cl.		3e cl.	
	fr.	c.	fr.	c.	fr.	c.
Ault-Onival (viâ Feuquières-Fressenneville)	29	»	23	30	16	»
Berck	31	»	24	15	17	»
Boulogne (ville)	34	»	25	70	18	90
Calais (ville)	37	90	29	»	21	85
Cayeux	29	30	23	05	15	95
Conchil-le-Temple (Fort-Mahon)	28	80	22	50	15	75
Dannes-Camiers	31	70	24	40	17	50
Dunkerque	38	85	29	95	22	60
Enghien-les-Bains	2	»	1	45	»	95
Étaples	30	90	23	95	17	»
Eu (le Bourg-d'Ault et Onival)	25	40	20	40	13	70
Fort-Mahon-Plage	29	50	23	35	16	65
Ghyvelde (Bray-Dunes)	39	95	31	15	23	40
Gravelines (Petit-Fort-Philippe)	38	85	29	95	22	60
Le Crotoy	27	90	21	95	15	15
Leffrinckouke Malo-Terminus	39	40	30	55	23	05
Le Tréport-Mers	25	75	20	35	13	90
Loon-Plage	38	75	29	90	22	50
Marquise-Rinxent (Wissant)	35	60	26	80	20	05
Noyelles	26	45	20	85	14	35
Paris-Plage	32	10	24	95	18	»
Pierrefonds	15	40	11	50	7	60
Quend-Fort-Mahon	28	30	22	15	15	45
Quend-Plage	29	30	23	15	16	45
Rang-du-Fliers-Verton (Plage Merlimont)	29	60	23	05	16	20
Rosendael (Plage de Malo-les-Bains)	39	20	30	35	22	90
Saint-Amand	32	20	24	65	17	75
Saint-Amand-Thermal	32	80	24	95	18	10
Saint-Valéry-sur-Somme	27	15	21	35	14	75
Serqueux (Forges-les-Eaux)	21	50	16	70	11	25
Wimille-Wimereux	34	55	26	10	19	30
Zuydcoote-Nord-Plage	39	80	30	95	23	25

(1) Valables du vendredi au mardi ou de l'avant-veille au surlendemain des fêtes légales. — Des carnets comportant cinq billets d'aller et retour sont délivrés dans toutes les gares et stations du réseau à destination des stations balnéaires et thermales ci-dessus. — le voyageur qui prendra un carnet pourra utiliser les coupons dont il se compose à une date quelconque dans le délai de 33 jours, non compris le jour de distribution.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILL

Pour les stations thermales et balnéaire des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année dans les gar des réseaux du Nord *Paris-Nord, excepté*, l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyo Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par voyageur et avec les réductions suivantes s les prix du tarif général pour un parcours *all et retour compris* d'au moins 300 kilomètre Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o ; de personnes, 25 o/o : de 4 personnes, 30 o/o ; 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou plu 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours em pruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerran les billets ne sont délivrés qu'aux familles d moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajo tant au prix de 6 billets simples ordinaires prix d'un de ces billets pour chaque mem de la famille en plus de trois.

Durée : 33 jours, non compris les jours de dép et d'arrivée.

Faculté de prolongation moyennant un supplém de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les condit dans lesquelles peuvent être effectués les divers voy d'excursions de famille, etc..., sera envoyé gratuite à toute personne qui fera parvenir au Service comm cial de la Compagnie, 54, boulevard Haussman Paris (IXe arrond.), le montant du livret, 0 fr. 25.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

EXCURSIONS

A

FONTAINEBLEAU et à MORE

Des trains d'excursion, à prix réduits, auro lieu les dimanches 2, 9, 16, 23 et 30 juin, 14, 21 et 28 juillet, de Paris à Fontainebl et Moret.

Prix des places, aller et retour

Fontainebleau	2e classe	4 50
	3e —	3 »
Moret	2e classe	5 50
	3e —	3 50

Départ de Paris à 7 h. 26 matin

Arrivée à { Fontainebleau ... 8 h. 40 mat
Moret ... 8 h. 55

Retour par tous les trains du même jour da les conditions prévues pour les voyageurs o dinaires.

Nombre de places limite.

Franchise de 30 kgs de bagag

EMINS DE FER D'ORLÉANS

EXCURSIONS
AINE, aux CHATEAUX
des BORDS de la LOIRE
ET AUX STATIONS BALNÉAIRES
Ligne de SAINT-NAZAIRE au CROISIC et à GUÉRANDE

1er ITINÉRAIRE
asse **86** francs. — 2e Classe **63** francs
DURÉE : **30 Jours**
avec faculté de prolongation.
Orléans — Blois — Amboise — Tours
enonceaux, et retour à Tours — Loches,
r à Tours — Langeais — Saumur —
s — Nantes — Saint-Nazaire — Le
c — Guérande, et retour à Paris, *via*
ou Vendôme, ou *via* Angers et Chartres
rêt sur le réseau de l'Ouest.

2e ITINÉRAIRE
lasse **54** francs. — 2e Classe **41** francs
DURÉE : **15 Jours**
- Orléans — Blois — Amboise — Tours
enonceaux, et retour à Tours — Loches,
r à Tours — Langeais, et retour à Paris
ois ou Vendôme.
e de validité du premier de ces itinéraires
prolongée d'une, deux ou trois périodes suc-
e 10 jours, moyennant paiement, pour cha-
de, d'un supplément égal à 10 pour cent du
illet.
ets pour parcours supplémentaires sont déli-
oute station du réseau pour une autre station
située sur l'itinéraire des billets d'excursion
ement.
billets sont délivrés toute l'année
ux gares d'Orléans (quai d'Orsay, Pont Saint-
et Austerlitz), aux Bureaux succursales de la
gnie
SÉANCE TENANTE
toutes les autres gares et stations
du réseau d'Orléans,
que la demande en soit faite au moins trois
jours à l'avance.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

VOYAGES D'EXCURSIONS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer pendant la saison d'été par ses gares et bureaux de ville de Paris, des billets à prix très réduits permettant aux Touristes de visiter la Normandie et la Bretagne, savoir :

1° — EXCURSION au MONT SAINT-MICHEL
Par Pontorson avec passage facultatif au retour par Granville.
Billets d'aller et retour valables 7 jours.
Première classe, **47** fr. **70** ; Deuxième classe, **35** fr. **75**
Troisième classe, **26** fr. **10**.

2° — EXCURSION DE PARIS AU HAVRE
Avec trajet en bateau dans un seul sens entre Rouen et le Havre.
Billets d'aller et retour valables 5 jours.
Première classe, **32** fr. ; Deuxième classe, **23** fr.
Troisième classe, **16** fr. **50**.

3° — VOYAGE CIRCULAIRE EN BRETAGNE
Billets délivrés toute l'année valables 30 jours permettant de faire le tour de la presqu'île bretonne.
Première classe, **65** fr. ; Deuxième classe, **50** fr.
Itinéraire : Rennes, St-Malo-St-Servan, Dinan, Dinard-St-Enogat, Saint-Brieuc, Guingamp, Lannion, Morlaix, Roscoff, Brest, Quimper, Douarnenez, Pont l'Abbé, Concarneau, Lorient, Auray, Quiberon, Vannes, Savenay, Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Pont-Château, Redon, Rennes.
Réduction de 40 0/0 sur le tarif ordinaire accordée aux voyageurs partant de Paris, pour rejoindre l'itinéraire ou en revenir.

Pour plus de renseignements consulter le livret *Guide-Illustré* du réseau de l'Ouest, vendu 0 fr. 50, dans les bibliothèques des gares de la Compagnie.

vel Offers to Regular Readers: 1° Send us 15/- and we will send you the **World's** for 12 months. If you do not like the magazine after receiving the first 3 num- turn them and we will refund the money. 2° Cut out the coupons marked 1 to send them to us; ask for our Premium Catalogue and we will send you books alue of 6/-.

44 **PAGES of Clever, Bright, and instructive Reading all about what the World's Workers are doing**
FOR ONE SHILLING EACH MONTH. It is the only Magazine that gives a Bird's Eye view of contemporary human activity and progress.

ORLD'S WORK

New efforts are being made to make THE WORLD'S WORK an emporium of all human activity and progress. Its scope is being enlarged, its pages enriched, and new blood infused to vitalise even more than in the past the pages and what as been acknowledged the most up-to-date and progressive Magazine of the age

ONE SHILLING NET MONTHLY

Yearly 13/6 (Great Britain and Ireland), 15/— (Foreign and Colonial).

on : **WILLIAM HEINEMANN, 21 Bedford Street, W. C.**



REVUE BIBLIO-ICONOGRAPHIQUE

RÉDACTEURS EN CHEF :
Pierre DAUZE — D'EYLAC

paraissant tous les mois (les vacances exceptées) donnant en supplément après chaque grande vente publique de livres, la liste des prix pratiqués.
Abonnement **12** fr. par Année

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Par Pierre DAUZE

Un fort volume in-8, paraissant chaque année *et donnant* **la** *description et les prix des livres vendus publiquement à PARIS et en PROVINCE.*
36 francs par Année.

Bureaux : 9, rue du Faubourg Poissonnière, Paris

LES MARGES

Gazette littéraire publiée par
M. Eugène MONTFORT

En vente chez Floury, *boulevard ... Capucines*

Et sur la rive gauche : chez Bern... *Galerie de l'Odéon*

—

Le numéro sur japon : **Un fra...**
Le numéro ordinaire : **0** fr. **0...**
L'abonnement à 6 numéros : **3** fr...

Le premier volume est en ve...

Prix : **5** francs; sur Japon, **8** fra...

Envoi franco sur commande adressée ... *Marges*

—

LES MARGES
5, *rue Chaptal, PARIS* (...
Envoient contre o fr. 15 un spécim... et contre 1 fr. trois spécimens diffé...

POESIA

Revue Internationale

Publie, dans leur langue originale, les vers inédits des grands poètes de tous pays

Poesia ne publie que de l'inédit.

Les premiers numéros contiennent des vers inédits de : F. Mistral, — Gabriele d'... nunzio, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kahn... Rachilde, — Hélène Vacaresco, — Comtesse de Noailles, — Alma Tadema, — Vi... Griffin, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2. — MILAN

LE

MAGNÉTISME PERSONNE...

Par **LEROY-BERRYER**

Le magnétisme personnel est le pouvoir silencieux et invisible que possè... certaines personnes d'attirer les autres, qui, de leur côté, prennent plaisir à ... accorder leur confiance, leur sympathie, leur clientèle. Le livre de Leroy-Ber... permet d'acquérir et de cultiver cette capacité précieuse.

Prix : 3 fr. 90, timbres ou mandat, à Paul Nyssens, 121, rue Froissard, Brux... (3 fr. 25 contre remboursement).

GRATUIT : Circulaire décrivant le cours de Maîtrise.

(Prière, en demandant le volume, de mentionner le Mercure de France.)

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.
SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

30 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province—10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois.................. 2 0/0 | De 1 an à 3 ans.................. 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain ; 49, avenue des Champs-Élysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES

COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux :* Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Chatel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Étrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Acrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world. — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes des éditions du *Mercure de France* à 3 fr. 50, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port compris).

France : 2 fr. 25 | **Étranger : 2 fr. 50**

Envoi franco, sur demande, du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.